

Richard Abibon

L'Afrique de Joséphine

Lacan : « les non dupes errent », 11 juin 1974 :

Il y a une personne (...) c'est que tout est centré autour de ceci qu'il voit se reproduire dans un de ses rêves une note à proprement parler sémantique – à savoir que ce n'est pas vraiment là comme noté, articulé, écrit - qu'il voit se reproduire dans un de ses rêves une note sémantique du rêve d'un de ses patients. Il a bien raison de foutre « connaissance » dans son titre.

Cette espèce de mise en covibration, en covibration sémiotique, en fin de compte, c'est pas étonnant qu'on appelle ça comme ça pudiquement le transfert. Et on a bien raison aussi de ne l'appeler que comme ça. Ca, je suis pour. Ce n'est pas l'amour, mais c'est l'amour au sens ordinaire, c'est l'amour tel qu'on se l' imagine.

J'ai rêvé ceci :

Je suis agent des services secrets d'un pays africain. (Mauritanie ?) . Mon chef, un bédouin, me demande de signer un rapport sur le désert. Mais on n'a pas exploré le désert ! J'ai quelques réticences à signer, néanmoins avec le sourire. «Mais si tu signeras ». Oui, bien sûr, dis-je mais on aurait quand même pu explorer un peu avant. Et on va faire ça un petit peu quand même, avant la remise du rapport, même s'il est déjà singé.

Je vais à la cantine ; une serveuse est en train de remplir un quand plat en zinc. Des sortes de hachis de viande présenté en pain puis découpés en tranches. Pas terrible, mais pas mal. Ça baigne dans une sauce brune mais assez légère, claire.

A côté, deux jumelles mauritaniennes mangent. Elles ont une excroissance verticale sur le front, sur la droite (je le vois à ma gauche) comme une antenne de chair. Mais c'est un long grain de beauté ou quelque chose comme ça.

A l'infirmerie on me dit que j'ai propagé le sida dans le pays (ou la shoah). Mais finalement non. C'est parce que je suis un tel habitué de ce laboratoire, que les instruments sont imprégnés de mes données biologiques ; ce n'est donc pas moi.

A l'époque où j'ai fait ce rêve, je rentrais de Chine, où j'avais fait une excursion à dos de chameau dans le désert du nord de ce pays, dans le Ganzhou. Au dispensaire où je travaille, je reçois aussi pas mal de kabyles, mais ce ne sont pas forcément des habitants du désert. De mon excursion chinoise, j'ai ramenés quelques photos de moi sur un chameau, attifé comme un bédouin : il fallait bien se protéger du soleil et du vent de sable.

Donc, s'il y a désert et bédouins, c'est bien de moi et de Chine dont il s'agit. Alors que vient faire là l'Afrique ? Je n'ai aucune accointance avec ce continent. Je suis allé au Maroc voir mon frère quand j'avais 15 ans, c'est bien loin. Et c'est tout. Je n'ai pas d'amis africain, je ne travaille pas avec des africains (sauf les kabyles, mais ce ne sont pas des africains, ce sont des kabyles), encore moins mauritaniens.

Une question de fric, comme le laisserait supposer l'usage lacanien du signifiant ? Je ne vois pas. Ou plutôt je ne l'entends pas de cette oreille. Même les bons jeux de mots, ça ne marche pas à tous les coups.

Par contre il est un élément imagé du rêve qui m'adresse tout de suite une association : les jumelles. Deux jours auparavant, Joséphine, une de mes analysantes m'avait raconté le rêve suivant :

Il y a un matelas par terre chez vous, je suis sur ce lit avec une femme. On a une couette sur nous. Vous êtes allongé par terre pas loin ; à un moment deux jumelles arrivent, avec des cheveux gris et frisés. On se moque d'elles.

Le récit d'un autre rêve accompagnait celui-ci :

Je me suis fait enlever par des jeunes gens qui me violent.

...et ça lui rappelle un rêve qu'elle a fait il y a un moment, dans lequel je cherchais à pénétrer chez elle.

Elle associe : j'ai peur que vous pénétriez mon esprit...

Je dis : seulement l'esprit ?

Puis plus tard comme elle s'interroge sur ces jumelles : peut-être ma mère...

Elle a les cheveux blancs ?

Non gris et frisés.

Alors après un silence je dis : les jumelles ?

Petit silence, puis elle complète: ah, les jumelles pour voir !

J'ai proposé aussi une possible inversion : qui se moque de qui ?

Comme d'habitude je ne mets pas de guillemets, puisque ce que j'écris là, c'est ce que j'ai retenu de ce que j'ai cru entendre de nos échanges ; ça ne prétend à nulle objectivité. Au contraire, ça se veut assumer la subjectivité de l'écoute, qu'il s'agit justement d'interroger ici. L'objet de ce travail, c'est l'objet de la psychanalyse, c'est-à-dire le transfert, et non la personnalité de celui-ci (l'analyste) ou de celle-là (l'analysante).

Lacan a dit quelque part que l'objet de la psychanalyse, c'est l'objet *a*. Qu'est-ce que c'est ? C'est l'objet cause de désir, et comme tel, c'est un objet absent. Dans les élaborations de Lacan sur le miroir, cet objet n'a pas d'image. Il est donc désorienté. Par contre il oriente le reste de ce qui se reflète dans le miroir, c'est-à-dire l'ensemble de nos représentations, qui sont en effet tournées vers ce qui mobilise le désir, les substituts de cet objet *a* qui viennent recouvrir le trou de son absence dans l'image.

L'objet *a* est cause du désir et le désir – autre définition de Lacan – c'est le désir du désir de l'Autre. Autrement dit il est vain d'essayer d'isoler le désir de celui-ci du désir de celle-là. Le désir de chacun étant le désir de l'Autre, il s'établit entre les deux une sorte de circuit dans lequel chacun désire être l'objet du désir de l'Autre, cet Autre intrinsèque étant, pour chacun également, confondu avec l'autre que chaque Un devient pour son interlocuteur. Ce circuit, forcément, ne doit pas tourner très rond. Il doit y avoir du reste, et ce reste doit bien être cet objet absent autour duquel chacun des deux tourne.

Lacan a dit par ailleurs que la place de l'analyste était celle de l'objet *a*. C'est ce que nous allons découvrir peu à peu, non pas théoriquement, mais cliniquement.

Le rêve que j'ai raconté au début de cet article, je l'ai fait la veille du jour où Joséphine devait avoir sa séance, la séance suivant celle où elle m'avait raconté son propre rêve. Les jumelles, voilà donc le signifiant qui fait pont entre son rêve et le mien. Je dis signifiant, parce que je vous en parle, et vous en parlant, je fais fonctionner le système des signifiants. Mais dans mon rêve, ce n'était nullement un signifiant, puisque, un signifiant, ça s'entend, et que dans mon rêve je n'ai rien entendu du tout, *j'ai vu* ces jumelles. C'est ainsi qu'au réveil, ce voir c'est transformé en lire, et *j'ai lu* le signifiant que *j'avais entendu* deux jours auparavant de la bouche de mon analysante, et qui *s'était écrit* ainsi dans ma mémoire.

Les jumelles vues en rêve, je leur accorde le statut de lettre. La lire et en parler, voilà qui fait passer cette lettre au statut de signifiant.

Elle-même avait employé ce signifiant, mais dans son rêve elle n'avait entendu, disait-elle que les moqueries qu'elle et sa compagne de lit adressaient aux jumelles. Je suppose qu'elle avait donc vu, puis, tout comme moi, lu, une lettre semblable : « des jumelles ».

Avant de m'interroger sur ses jumelles, je me questionne sur les miennes, puisque dans une première tentative interprétative je lui avais posé la question : des jumelles ? Avec cette arrière pensée qui m'avait fait entendre le petit appareil d'optique qui sert à rapprocher l'image de ce qui est loin. C'était ma façon de l'entendre, enfin, au moins une autre façon de l'entendre. Je ne lui avais donc pas proposé cette signification, puisque c'était la mienne. Je m'étais contenté de faire retentir ce signifiant de manière interrogative : des jumelles ? Elle l'avait donc entendu à ce moment là avec la même signification que celle que j'avais en tête : des jumelles ?...ah, pour voir ! La suite de mon idée, c'était qu'il s'agissait de la surveillance qu'avec des jumelles on peut exercer à distance. C'est pourquoi j'avais aussi proposé : et si c'était l'inverse ?... à propos du sens dans lequel circulaient les moqueries entendues. Et si ces jumelles représentaient la surveillance morale qui vient déranger une scène d'intimité amoureuse ? Les « moqueries » sont souvent la façon dont se traduit la surveillance : c'est ainsi qu'on mesure la distance par rapport à une norme morale ; on se moque de qui on s'imagine ne pas être comme il devrait.

Pour l'instant je ne fais que mettre à plat mes propres préjugés, c'est-à-dire la façon dont j'ai entendu ce qui m'était dit. Autrement dit encore : par rapport à quelle norme, à travers quelles déformations, aussi bien morales que théoriques, j'ai cru comprendre ce que j'ai pris en moi.

Nul doute que c'était donc ce rêve de mon analysante qui m'avait touché au point de me faire reprendre l'écriture d'un de ses signifiants sous forme de lettre (l'image des jumelles) dans un de mes propres rêves. J'en restais tout perplexe de ce continent noir, l'Afrique qui venait servir de toile de fond à mon rêve. J'attendais donc sa séance suivante avec une grande curiosité.

Lorsqu'elle arrive, le lendemain, j'ai la surprise de la trouver plus mignonne qu'à l'accoutumée. Je me dis qu'elle a quelque chose de transformé. C'est possible, mais c'est surtout moi qui suis transformé par l'intérêt, c'est-à-dire la libido. Elle s'allonge. J'attends, me disant que l'importance de son rêve ne peut que l'amener à parler encore... eh bien, non, silence. Et donc au bout de quelques minutes d'impatience (sic...), j'en viens à lui dire : écoutez, si vous n'avez rien en tête, il serait bien de revenir à votre rêve de l'autre jour. Oui, mais quoi en dire ? Répond-elle, j'ai tout dit. Sûrement pas !

Mais comme rien ne vient, je me remets à poser des questions. Qui était cette femme avec laquelle vous vous retrouvez au lit ? Je ne sais pas. Elle vous fait penser à qui ? Eh bien...la dernière fois quand je suis sortie de votre bureau, il y avait une femme dans la salle d'attente...je l'ai trouvée très jolie ; je suppose que ça peut être cette femme. Alors, vous aviez dit que j'étais allongé aussi dans ce bureau. Plus précisément, où ? Ben, à côté de notre lit. Et puis vous savez, ajoute-t-elle, je crois que c'est un petit déplacement : en fait c'est *dans* le lit que vous auriez pu être, à la place de cette femme. Ah !? Et vous traduisez ça comment, en définitive ?- eh bien, j'ai envie de coucher avec vous !

Voilà qui a le mérite d'être clair : mon rêve, l'attention nouvelle que je porte à sa personne ne vient pas là par hasard. Comme le disait Lacan l'amour est toujours réciproque. Je n'en savais rien, elle non plus : nos rêves respectifs nous tiennent au courant.

Mais ça ne me suffit pas. Et l'Afrique ? Continent noir ! Le mystère reste entier. Je poursuis donc mon questionnement.

Très bien, peut-être bien que vous souhaitez me mettre dans votre lit, mais, précisément, dans le rêve, vous ne m'avez toujours pas dit comment j'étais positionné ? Eh bien, dit-elle, voilà : vous êtes, comment dire, (elle hésite), là-bas (elle indique ses pieds), comme si vous aviez la tête au niveau de mes pieds, et allongé comme moi, dans le même sens - ah ! Dans le prolongement de votre corps alors !

Je vais de surprises en surprises, mais je reste taraudé par une question interne : et mon Afrique ? Je ne vais pas en parler évidemment, ce serait induire une réponse. Je questionne encore : et ces jumelles, vous ne m'en avez pas dit grand-chose. Connaissez-vous des jumelles ? Non. Cela vous fait-il penser à quelqu'un ? Non. Comment sont-elles arrivées précisément ? Eh bien, par la gauche¹, et elles se sont arrêtées devant un fauteuil qui est à vos pieds. De là, elles nous regardent. Comment sont-elles habillées ? Un costume gris... des cheveux gris... c'est assez flou, c'est surtout leurs cheveux gris qui se détachent de l'ensemble. Ah bon ? Ils sont comment ces cheveux ? Décrivez les moi précisément. Ils sont gris, frisés, très frisés... vous savez ça fait une boule autour de la tête, comme les africaines...

Ah ! Voilà mon Afrique, à l'endroit où je m'y attendais le moins.

Mais ce n'est pas tout, car elle enchaîne aussitôt, comme illuminée de sa découverte : ah oui, ces deux boules, ça fait comme des testicules, et votre corps, un pénis !

Ma surprise est à son comble : je m'attendais vraiment pas à une chose pareille ! Je demande : alors finalement vous traduisez comment cet aspect de votre rêve ? La réponse vient d'un trait : j'ai envie d'un pénis !

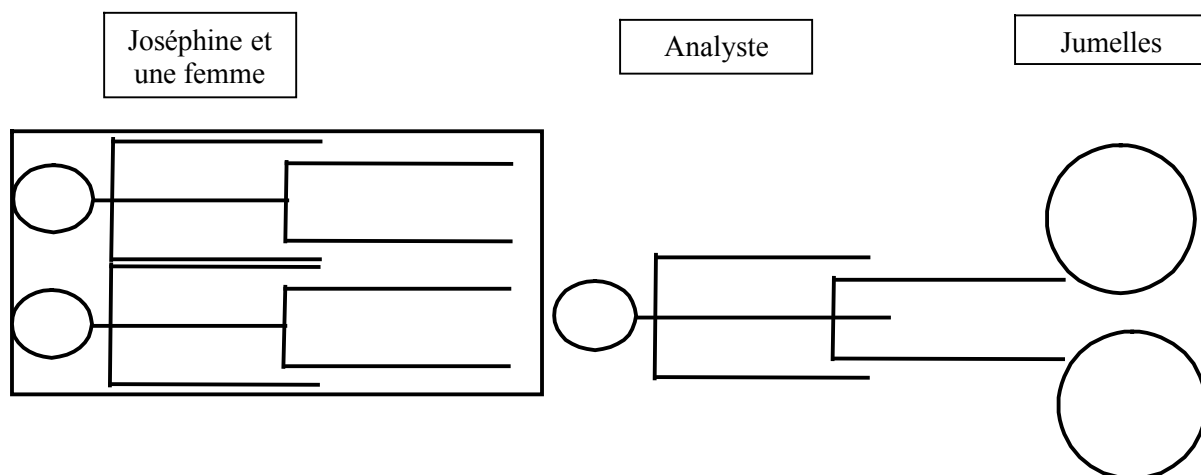
Bien sûr, j'ai aussitôt demandé si cette lumineuse réplique n'avait pas été un peu trouvée dans les livres de psychanalyse. Oui, elle avait lu des choses dans ce sens. Mais là, l'évidence la frappe trop clairement : dans son rêve, l'association des deux chevelures africaines et de mon corps lui fait indubitablement penser à un pénis dans le prolongement de son corps. Audible dans le ton de sa voix, sa surprise était telle, à l'aune de la mienne, qu'on ne peut, je crois, mettre en doute cette bonne foi.

Voilà en tout cas une explication à l'Afrique de mon rêve. Et pourtant, ça reste insatisfaisant. Comment expliquer le fait que j'ai pris cette Afrique comme scène de mon rêve, alors qu'elle n'en avait pas encore parlé ? Il est vrai que dans mon rêve, le mot Afrique n'est pas prononcé non plus. Je me vois comme un agent secret des films d'espionnage que j'ai pu voir étant jeune. Je me donne le profil de Lino Ventura. Je ne suis donc pas noir. Par contre je suis environné de gens plutôt café au lait, comme mes jumelles. Elles n'ont pas, chez moi, la coiffure afro, ni grise, mais une excroissance de chair qui semble écrire la même chose que son interprétation parlée du lendemain : j'ai envie d'un pénis.

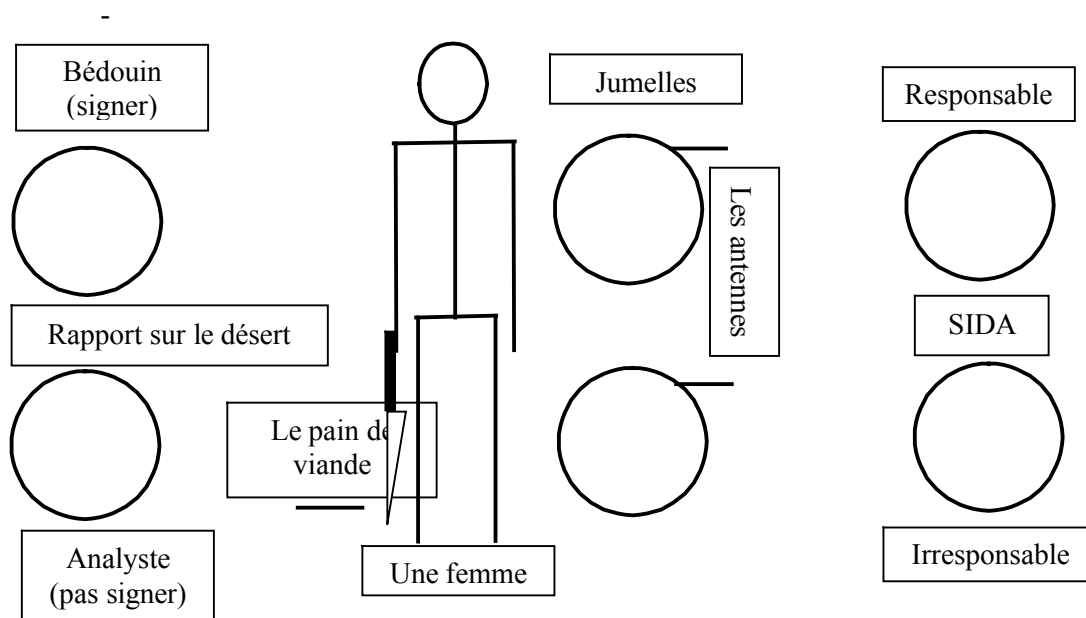
A priori, je ne suis pas dans la croyance à la télépathie. Par conséquent, je dois trouver une autre explication.

Tentons de formaliser le rêve de Joséphine en une sorte de topologie élémentaire. Essayons de le lire à la lettre. Le scène, schématisée et vue du dessus, donnerait ceci :

¹ Tous les détails d'un rêve sont importants, nous disait Freud. Pourquoi la gauche ? Parce que ces jumelles là, on va le voir, ne viennent pas représenter une pensée droite, dans le droit fil de la censure.



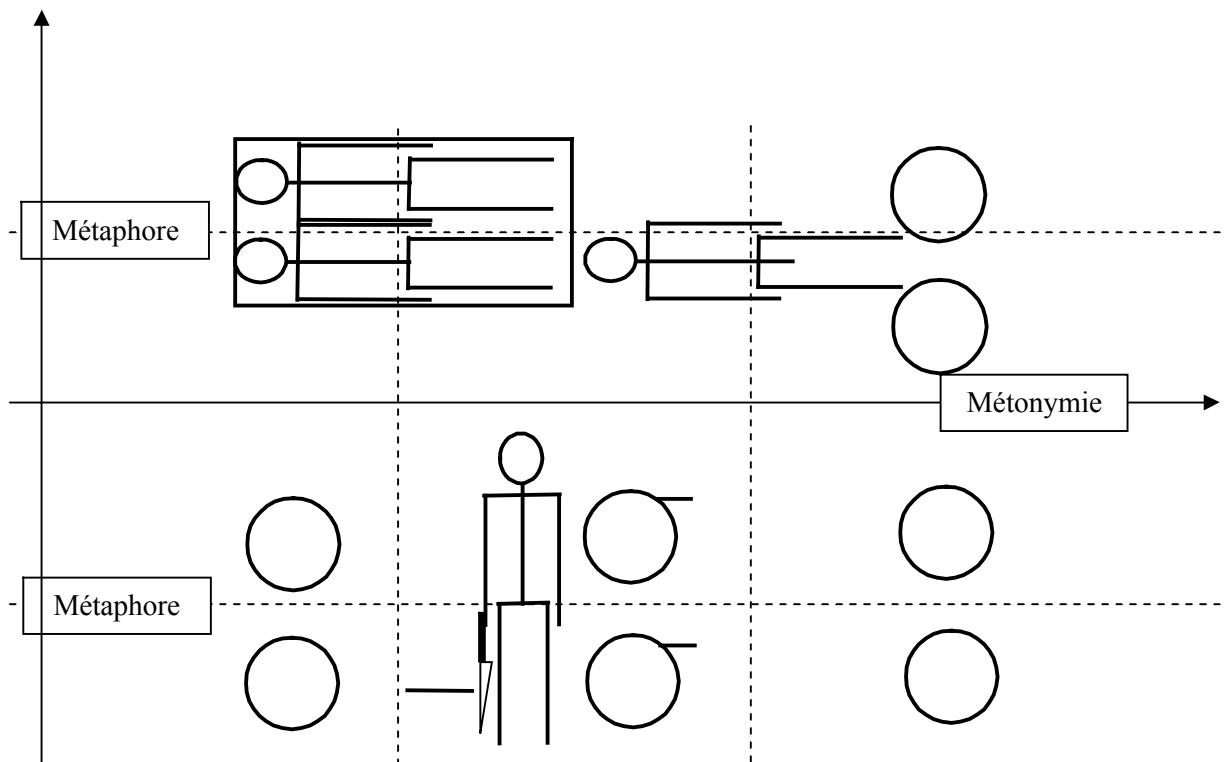
Quant à mon rêve personnel, on pourrait l'écrire ainsi :



Et nous ne pouvons pas ne pas être frappé de la similitude du travail du rêve, qui, chez l'analysante comme chez moi, semble être la division. Celle-ci se subdivise en deux grandes catégories :

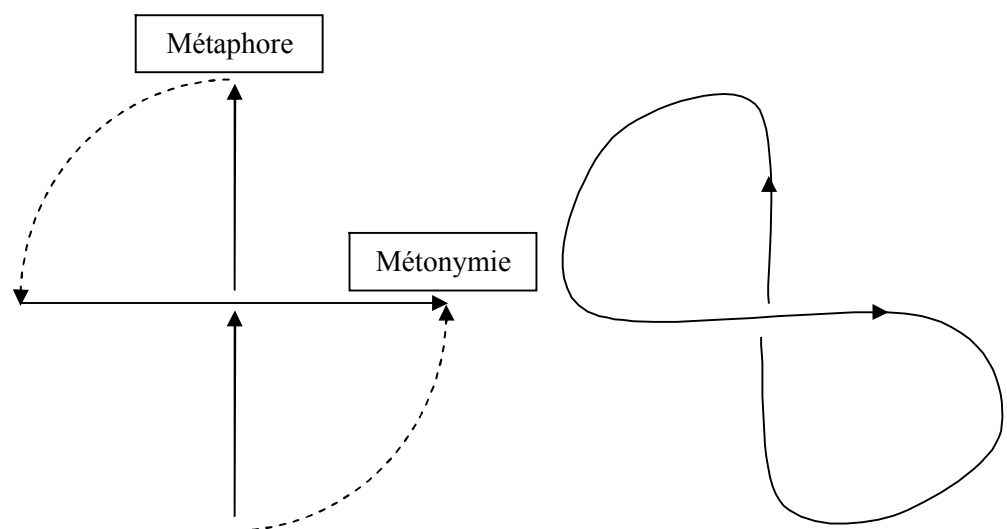
- l'une, synchronique, renvoie à l'expression de la métaphore : une femme pour Joséphine, un bédouin pour mon surmoi, deux qualificatifs pour l'épidémie de sida : responsable et irresponsable.
- l'autre, diachronique, renvoie à l'aspect successif de la métonymie : la doublure Joséphine-une femme se diffracte dans les jumelles ; le couple bédouin-moi-même se poursuit dans mes jumelles à moi, puis dans la division responsable-irresponsable de l'épidémie de Sida.

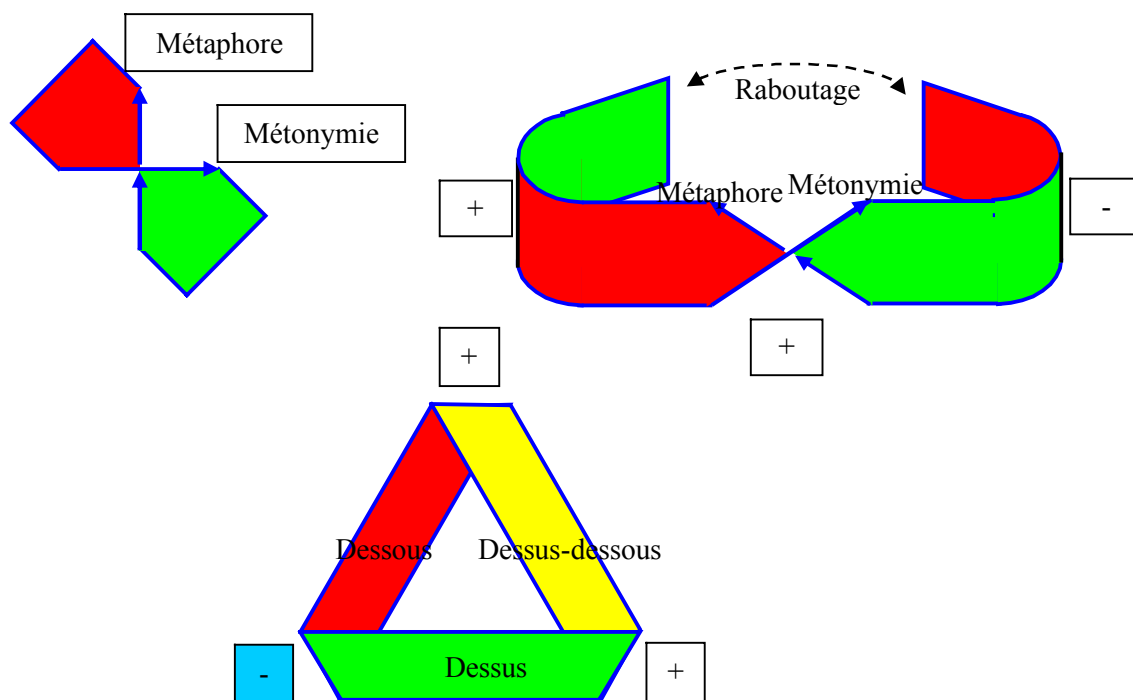
Ce qui fait que dans leurs divisions croisées, horizontale (métonymie) et verticale, (métaphore), les deux rêves présentent une singulière congruence de structure :



Cette simple mise en place graphique fait apparaître une identité là où on n'aurait pu la soupçonner. Dans mon rêve d'homme, l'opérateur de la coupure est une femme, ce qui amène à lire dans le rêve précédent l'analyste comme assurant cette même fonction, homme dans un rêve de femme. Dans les deux cas, cet opérateur se situe au centre métaphoro-métonymique des deux rêves et donc du transfert.

Mais comme on le voit il y a aussi identité de structure entre le travail de la métaphore et celui de la métonymie : toutes deux divisent. On peut donc supposer que, au-delà de la différence temporelle, la métonymie n'est qu'une métaphore qui se déploie dans le temps. Or, comme pour faire une phrase il faut bien que l'aspect diachronique se referme en revenant sur son point départ – car pour comprendre la phrase, il faut bien en avoir retenu synchroniquement tous les éléments exposés diachroniquement – il apparaît que la bande de Möbius est une bonne écriture du phénomène :





A partir du croisement initial qui se referme sur lui-même, on lit la torsion de la bande de Möbius, dont j'ai démontré par ailleurs² qu'elle était non pas une, mais triple. En effet, pour refermer la bande de papier ainsi formée à partir du croisement initial, lu cette fois comme une torsion permettant de passer d'une face à l'autre³, je suis obligé d'en passer par deux torsions supplémentaires. Le collage d'une face avec l'autre face me contraint par ailleurs à inaugurer une nouvelle couleur, jaune, car cette face raboutée est, de mon point de vue, à la fois verte et rouge. Je précise bien : de mon point de vue, car il n'y a pas d'objet sans sujet, ce dernier se situant forcément dans un point de vue par rapport à l'objet. Donc, de mon point de vue de sujet construisant une bande de Möbius, je vois au moment du raboutage que, puisque je mets en contact la face dessus (verte) avec la face dessous (initialement rouge), qui de mon point de vue deviennent alors toutes deux « dessus », je ne peux me décider pour l'une ou l'autre de ces couleurs : il faut bien en choisir une troisième. C'est là où nous retrouvons l'indécidable du théorème de Gödel⁴. Cette troisième zone, donc jaune, de la mise à plat de la bande de Möbius, représente dans sa localité la caractéristique de la globalité de la bande (partout dessus-dessous), par opposition à ses caractéristiques locales (une zone verte, dessus, une zone rouge, dessous).

Nous avons obtenu l'écriture de la mise à plat de la bande de Möbius, qui peut se lire comme le passage d'une face à l'autre par le moyen d'une face commune, jaune : c'est l'écriture du transfert, c'est-à-dire de ce qui passe *entre* l'analysant et l'analyste, *non pas pont entre deux structures, mais structure commune*. Elle représente donc ce qui s'est transféré d'un rêve à l'autre, par le biais du signifiant— c'est-à-dire par le propos qui a été échangé, dit et entendu, car sinon, on peut rien savoir du rêve comme tel.

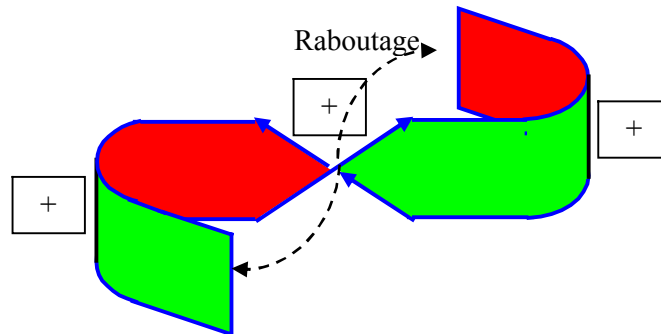
Par contre, pour rendre compte théoriquement de ce qui se passe *dans* un rêve je dois effectuer le collage par une torsion de sens inverse. C'est évidemment une reconstruction

² « Les trois torsions de la bande de Möbius » lisible sur mon site. <http://perso.wanadoo.fr/topologie/>

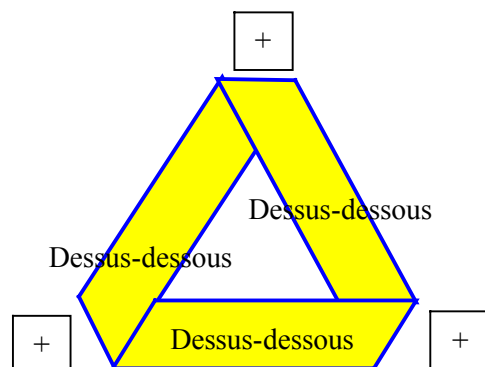
³ Car telle est la définition de la torsion : ce qui permet de passer d'une face à l'autre. La torsion n'est pas une figure, ou un objet, c'est une fonction.

⁴ Voir « Une théorie du nœud borroméen en rapport avec la théorie des 4 discours » sur mon site, cette théorie se présentant comme une nouvelle démonstration du théorème de Gödel.

théorique effectuée après-coup. Mais celle-ci rend compte de l'assertion de Freud : « l'inconscient ignore le temps et la contradiction », puisque dans la figure obtenue, il n'est plus possible de faire la différence entre le dessus et le dessous, qui entrent en contradiction partout.



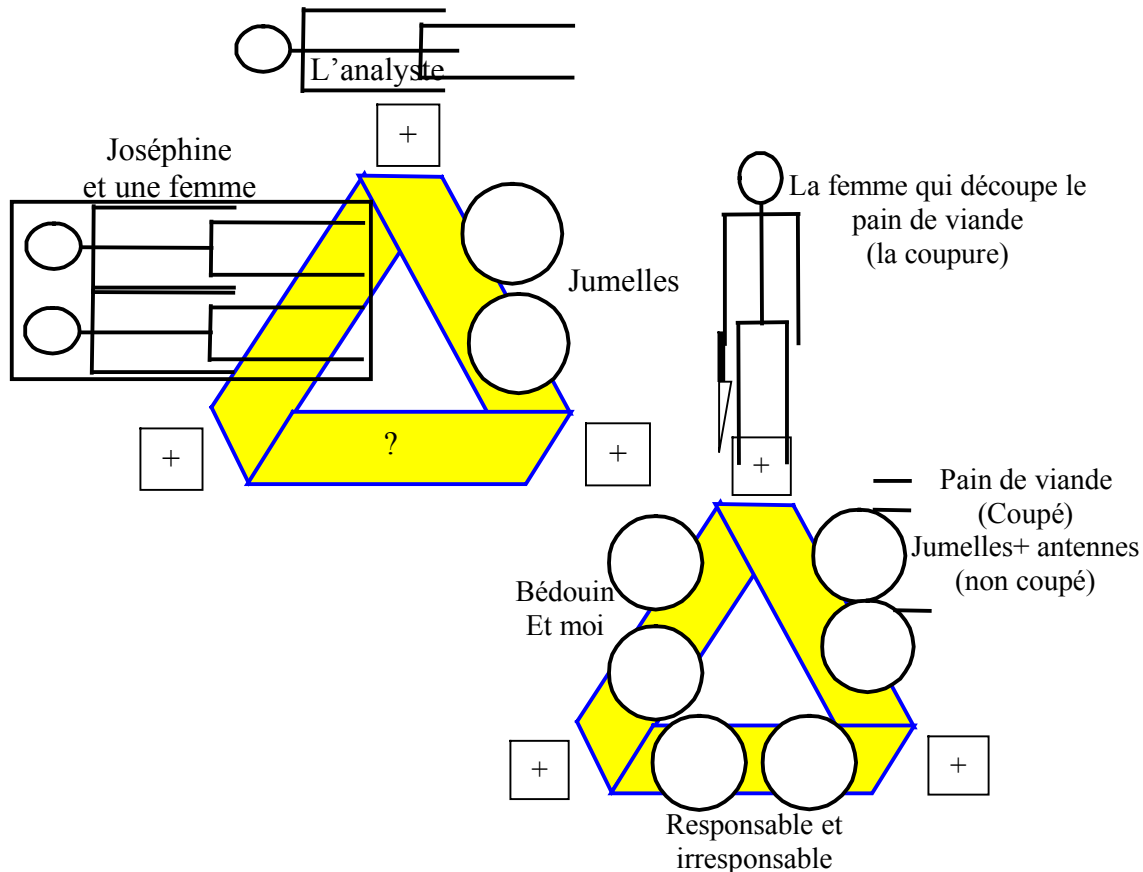
En raboutant ainsi, je m'aperçois, à la mise à plat, que toutes ses torsions sont de même sens (notée ici d'un +), et que toutes ses zones sont semblables. Elles sont toutes dessus-dessous. Je suis obligé de toutes les colorier en jaune :



Comme la bande précédente, c'est une bande de Möbius, parce qu'elle n'a qu'un bord (métaphoro-métonymique), qu'une face, et trois torsions. Mais elle est homogène, car ses trois torsions sont de même sens (notée +), tandis que l'autre, hétérogène, présentait une torsion de sens contraire (notée -). Cette dernière occurrence permet de présenter la mise à plat comme l'analogue d'une coupure, c'est-à-dire encore comme l'analogue de la parole. Dans le rêve, on ne parle à personne, il n'y a pas d'autre. Les différents personnages sont en fait des « zones distinctes » du moi du rêveur, comme le sont ces trois zones, en réalité structurellement semblable, de la bande de Möbius homogène.

C'est cela l'écriture topologique de la psychanalyse : trouver une écriture qui présente les mêmes caractéristiques que ce qu'elle écrit ; il ne s'agit pas d'un placage de significations sur un schéma, il s'agit d'une écriture qui a ses propriétés intrinsèques, et celles-ci sont les mêmes que celles du fragment de moment analytique considéré. En fin de compte ce qui se dégage de l'exercice ce sont les lois de l'écriture, c'est-à-dire de la mise en mémoire consciente et inconsciente, dans son articulation à la parole qui, elle, ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Dans le récit de l'analysante, l'analyste n'est pas apparu comme étant un dédoublement de qui que ce soit. C'est pourquoi je le situe un niveau d'une torsion, c'est-à-dire de ce qui met en rapport. Il semble que la femme qui coupe un pain de viande, dans le rêve du dit analyste, soit aussi de cet ordre là : elle n'est pas dédoublée, c'est elle qui dédouble. De même que l'analyste dans le rêve de l'analysante, elle présente la fonction (coupure) et non l'objet (coupé).



Sur chaque face de la bande de Möbius homogène, il est impossible de distinguer le dessus du dessous. Si on dit que c'est dessus parce que c'est *sur* la face qui suit, c'est démenti par le fait que cette même zone (qui ne possède pas de coupure interne) est *sous* la face qui précède. De même, il n'est pas possible de distinguer une jumelle de l'autre, et si l'on peut faire une différence entre le bédouin et moi, il s'est avéré à l'analyse qu'il s'agissait de deux parties de moi-même, ainsi que le démontrent les deux qualités, responsable et irresponsable, attribuées à une même personne.

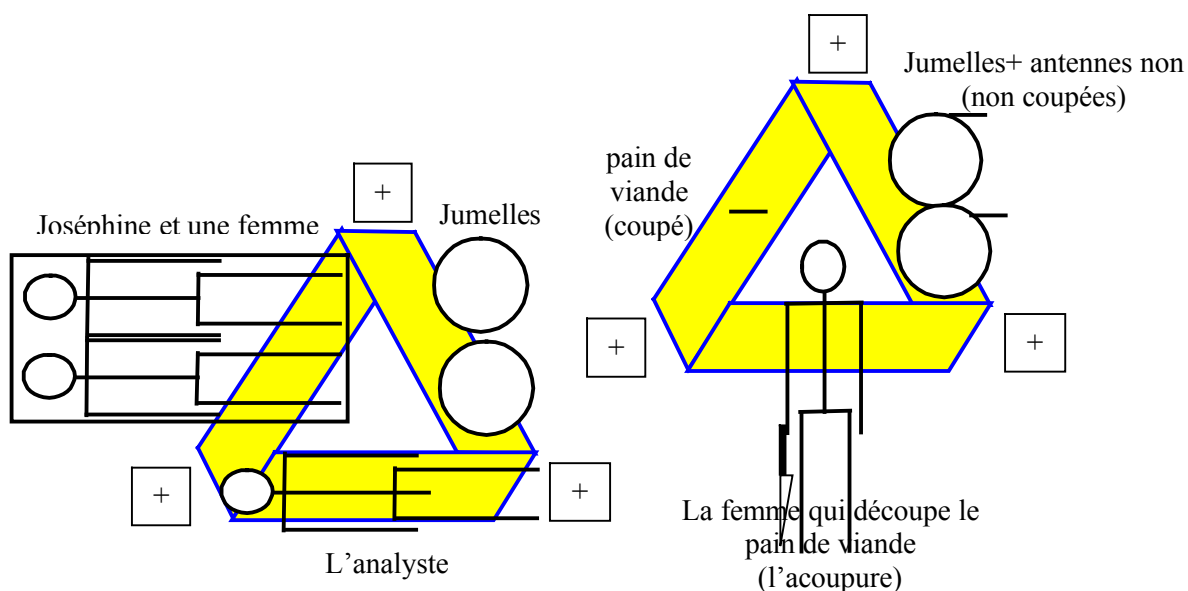
De même encore, pouvons-nous comprendre que la signature du rapport sur le désert a cette même position fonctionnelle : elle est là ou elle n'est pas là, j'accepte ou je refuse de signer. C'est la question qui met en rapport le bédouin et moi. Il se trouve que je refuse pour finalement accepter.

Enfin, le coupure centrale effectuée par une femme dans mon rêve, par l'analyste dans celui de Joséphine, cette coupure s'avère aussi démentie dans les deux rêves : l'excroissance de chair de mes jumelles vient contredire l'action de la coupeuse de viande – elles ne sont pas castrées – mon corps comme pénis vient boucher la « castration » de Joséphine. Disons que la bande de Möbius homogène représente cette dernière contradiction dans sa globalité : il n'est pas possible de trancher entre les deux sexes.

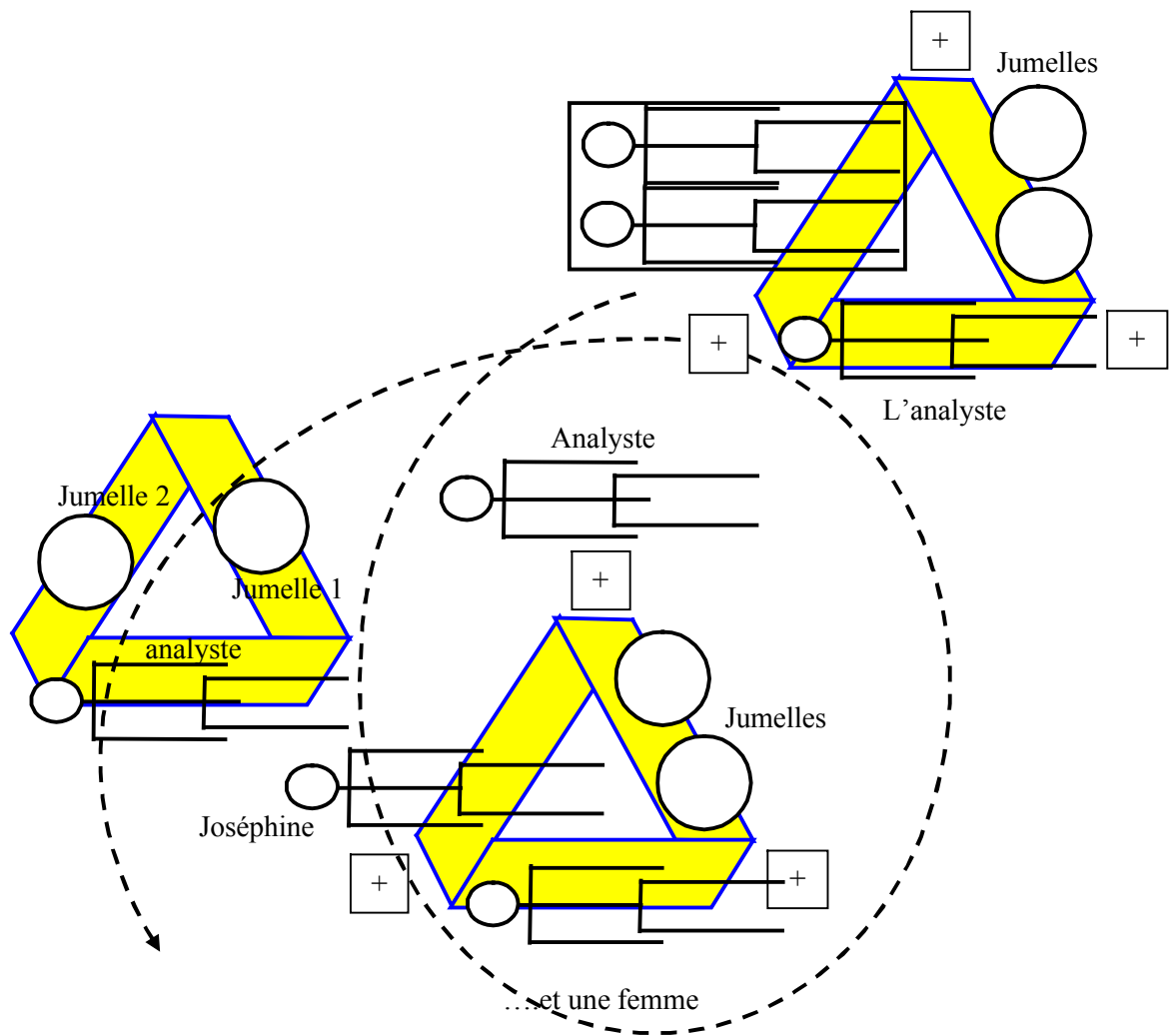
La coupure sépare deux faces. N'ayant globalement qu'une seule face, la bande de Möbius homogène ne devrait être que bord, seulement coupure. Or, cette coupure ne produit pas de différence, pas de deuxième face : elle est inefficace, c'est l'acoupure. Ni la coupure, ni le bord ne peuvent se distinguer de la surface. Et donc la fonction (coupure) ne se distingue pas de l'objet (coupé). Dans la mise à plat, la torsion représente la fonction de coupure, c'est-à-dire le passage d'une face à l'autre. Sur la bande de Möbius homogène, ce passage semble s'accomplir mais il ne s'accomplit pas : nous sommes toujours sur la même face, aux caractéristiques semblables à toutes les autres.

Le bédouin semble quelqu'un d'autre et pourtant c'est moi. Je voudrais ne pas signer et finalement je signe. La femme a l'air de couper et pourtant les jumelles ne sont pas séparées de leur excroissance de chair. Je suis responsable de l'épidémie de Sida, et en fin de compte, je ne le suis pas. Je serais donc moi-même (responsable) et en même temps quelqu'un d'autre (irresponsable). Tout cela rend compte d'une tentative de coupure qui échoue. Tout cela renvoie à l'écriture d'un désir qui ne trouve pas d'autre expression.

En conséquence l'image, la lettre que j'ai placée plus haut en position fonctionnelle, sur une torsion, je peux tout aussi bien la mettre en place d'objet, sur l'une des faces.



Puisque ça se discute, ai-je dit, il est possible d'affiner encore le trait en remarquant que l'impossibilité de faire différence entre deux scènes de rêve est encore accrue par le redoublement à l'intérieur de chaque séquence. Ainsi pourrait-on écrire le rapport entre les jumelles, la femme inconnue comme première tentative de dédoublement de Joséphine, puis le couple de jumelles comme un dédoublement de cette première unité scénique :



C'est un circuit qui pourrait se poursuivre sans fin, tant que le rêve ne se termine pas.

Mais la torsion ne fait pas plus coupure entre les femmes qu'entre les unités scéniques, qui restent des divisions internes à l'unité du rêve et de la personne qui rêve. Comme dirait Lacan, « ça ne cesse pas de s'écrire », parce qu'en même temps « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire », ça ne trouve pas une écriture satisfaisante. Ecriture de quoi ? De soi-même comme sujet désirant un autre comme objet, et pris dans les rets du désir de cet autre comme l'objet du désir de cet autre que l'on souhaite être aussi.

C'est tout simplement aussi l'échec du travail de représentation comme tel. La représentation, telle qu'on se la représente idéalement, ne devrait être que re-présentation, c'est-à-dire nouvelle présentation de la Chose, c'est-à-dire en fin de compte un dédoublement de cette dernière. Or ce n'est pas le cas. Du dédoublement il y a, mais la division laisse toujours en plan un reste qui rend insatisfaisant le résultat. D'où la répétition, et dans le rêve et dans le symptôme lorsqu'il y en a.

Le fait d'écrire ces portions de rêve, ces représentations de choses, sur une bande de Möbius homogène plutôt qu'hétérogène se discute. Comme on l'entend dans le récit que j'en fais, la différence (hétéro) est tout autant présente que l'in-différence (homo). Si je choisis en définitive l'homo, c'est parce que la répétition de la même structure au sein même du rêve m'apparaît comme un échec de la coupure. Chaque séquence serait une tentative pour faire la

part entre le signé et le non signé, le responsable et l'irresponsable, le masculin et le féminin, mais la nécessité même de la répétition indiquerait que la coupure échoue. Ainsi sur une face de la bande de Möbius homo, on peut faire une distinction momentanée entre le dessus (en prenant comme repère la face suivante) et le dessous (en se repérant à la face précédente), mais c'est une coupure dont on voit à l'appréciation globale de la zone considérée, qu'elle ne tient pas : rien dans l'écriture ne la justifie.

Par contre le récit, fait uniquement de signifiants, fait apparaître d'abord les différences. C'est toute la différence qu'on peut faire entre le récit, qui, de son acte même, analyse, c'est-à-dire distingue des éléments, et la reconstitution imaginable du rêve. C'est que, tout simplement, le récit s'adresse à un autre. Cette adresse constitue l'hétérogène comme tel, tandis que le rêve comme tel entérine l'absence de tout autre, soit l'homogénéité du narcissisme.

Attardons-nous à présent sur ce qui fait différence entre la lettre de mon analysante (son rêve) et la mienne (mon rêve), pour autant que je puisse en juger grâce au signifiant. Joséphine a décrit ses jumelles comme ayant des cheveux gris. Je les vois africaines. Pas noires noires, relativement claires en fait, mais africaines. Comme la sauce dans laquelle baignent les pains de viande. Et puis cette curieuse excroissance de chair sur leur front me fait penser à l'antenne d'un téléphone portable. Le premier mot qui m'était venu était extra-terrestre, mais je l'ai vite abandonné, au profit du portable qui est quand même chargé de transmettre la parole. C'est sûr, ces jumelles, à la lettre, transportaient la parole de Joséphine dans mon rêve. Les jumelles, parole portable, donc.

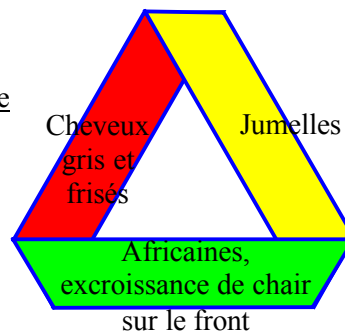
Le fait que l'antenne soit de chair contredit un peu le propos du téléphone. Par contre, il vient en rajouter un peu du côté de ce que j'ai entendu de nombreuses fois de la part des femmes en analyse, l'envie de pénis, qu'on a si souvent attribuée aux préjugés de Freud. Le fait que je l'ai entendu de nombreuses fois, et non par Freud, mais par des analysantes, finit par constituer pour moi un préjugé. Je me conforme donc à cet autre préjugé de Freud, qu'il faut laisser tomber tout préjugé, et recommencer chaque analyse comme si c'était la première, afin de ne pas induire l'analysant à se conformer à ce qu'il sait de la théorie, et de ne pas laisser aller l'analyste aux rails qu'il a pu prendre de son expérience.

Bref, si envie de pénis il y a, c'est dans la tête, comme l'antenne de ces jumelles, et c'est moi qui rêve : donc, pour l'instant, c'est dans *ma* tête. Joséphine ne m'a nullement parlé de ça au moment où je produis ce rêve. Par contre elle affirmera son envie de pénis d'une manière toute différente puisque c'est mon corps, dans son rêve, qu'elle charge de compléter le sien, tandis que c'est une femme qui dans le mien, semble décompléter (quoi ? sinon les jumelles ?) en taillant dans la viande. Ce qui était dans ma tête lors de mon rêve était-il le condensé de mes préjugés, de mes lectures, de mon expérience, ou était-il l'expression écrite de ce que je n'avais pas entendu, mais perçu d'une manière ou d'une autre dans le discours de Joséphine ? Je répondrais comme Freud à la fin de sa quête de la scène primitive chez l'homme aux loups : *non licet*. Quoiqu'il en soit, une chose est sûre : ma surprise d'entendre que mon corps pouvait avoir fait fonction de phallus d'une analysante ! Une surprise, c'est la garantie qu'au moins ça ne vient pas confirmer quelque préjugé.

Voilà pour la différence. L'identité reste dans ce signifiant « *jumelles* » : il fait bord commun entre nous. Le bord est en effet ce qui, sur une feuille de papier, ou sur n'importe quelle surface, appartient à la fois aux deux faces, au recto et au verso. Mais sur une face, les jumelles ont des cheveux gris et sont moquées, sur l'autre face, elles sont africaines, plutôt claires pour des africaines, et munies d'une excroissance de chair sur le front.

Ceci peut nous donner une première écriture du transfert sur une bande de Möbius hétérogène (dont toutes les torsions ne sont pas dans le même sens), puisque ce qui apparaît aussitôt au-delà de l'identité « *jumelles* », c'est la différence :

Rêve de
l'analysante

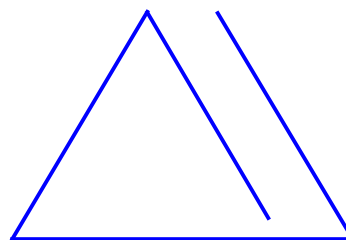
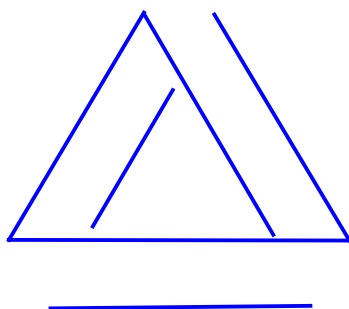


Rêve de
l'analyste

Lettres

J'écris jumelles sur la zone jaune, qui est la zone proprement moebienne sur cette écriture de la bande de Möbius, la zone qui est à la fois dessus (par rapport à la zone rouge) et dessous (par rapport à la zone verte). La zone rouge représente la face Joséphine, la zone verte la face de votre serviteur. La zone jaune est une surface, et pourtant, étant à la fois dessus et dessous, elle représente le bord, ce qui est commun aux deux faces, *l'identité* entre elle et moi. C'est la particularité de la bande de Möbius : globalement elle n'est qu'un bord puisqu'elle n'est qu'une face. Il y a une face dessus (l'analyste) et une face dessous (l'analysante), mais cette zone est à la fois dessus et dessous, comme le signifiant *jumelles* qui se trouve à la fois chez l'analyste et chez l'analysante.

Dans les rêves respectifs de chacun, il se présente sous la forme vue d'une représentation de chose, mais il passe de l'un à l'autre par ce bord d'une représentation de mot, le signifiant *jumelles*. Ce que j'ai inscrit *dans* les zones vertes et rouges sont des représentations de mots, qui, même s'ils sont ici écrits sous formes de lettres, renvoient lorsqu'ils sont prononcés à des signifiants. Or, le signifiant, si l'on en croit la définition de Saussure est linéaire : il n'a qu'une dimension. Si je voulais respecter cette forme, qui fait que rien de ce qui se communique entre les humains ne le peut sans le passage par les signifiants, je devrais réduire l'écriture de la bande de Möbius à ses bords :



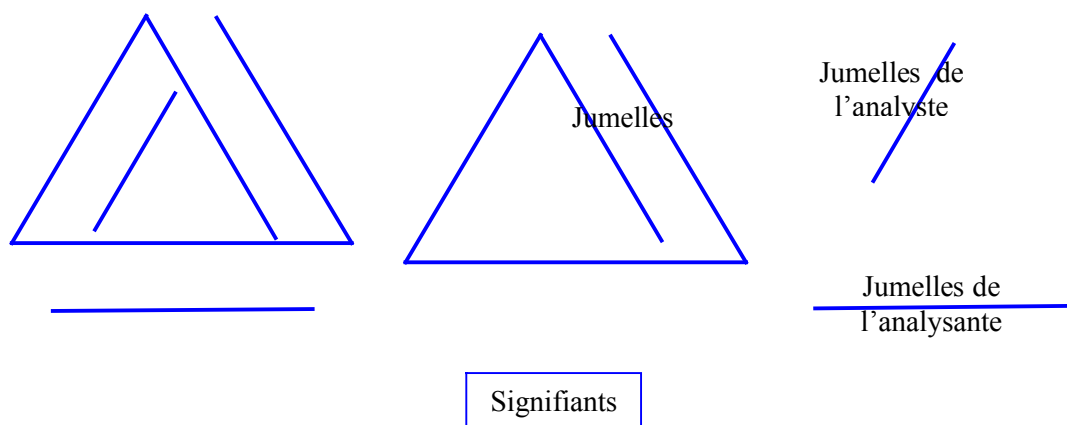
~~Cheveux
gris et
frisés~~

Africaines,
excroissance de chair
sur le front

Signifiant

A gauche, l'ensemble de l'écriture. Je vais donc me fier au réel de cette écriture, et non au réel de l'objet, qui, comme tout réel, est impossible. Paradoxalement, le réel de l'écriture

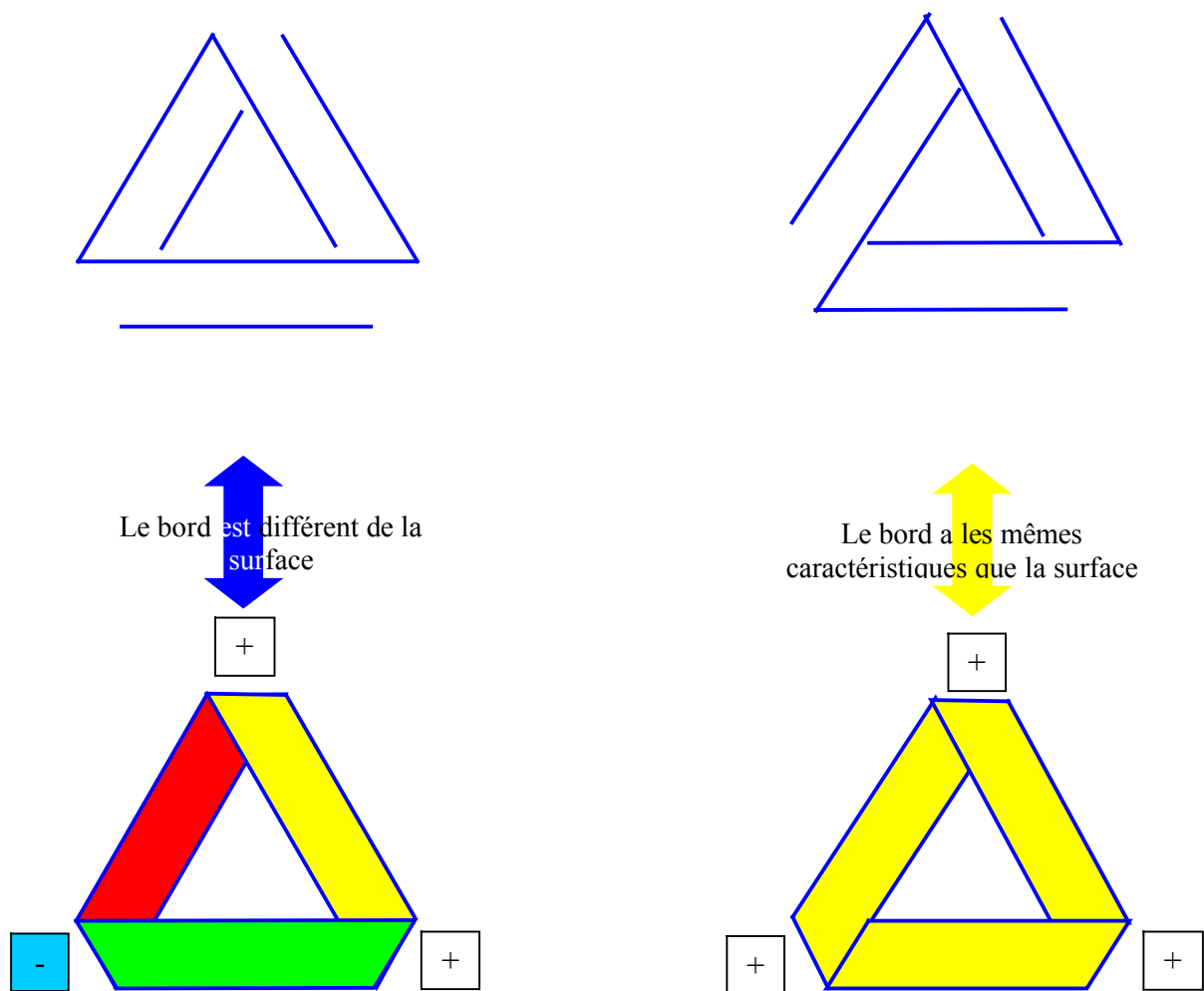
rend impossible le fait de l'écrire autrement⁵. Cette impossibilité rend possible la seule lecture suivante : en allant vers la droite, sa décomposition entre un bord continu et un bord discontinu. *Jumelles* est ce bord continu qui fait le tour de la structure, comme le bord entoure la totalité de la feuille de papier. Il fait le tour des trois zones et revient sur celle dont il est parti, qu'il a donc parcourue deux fois, une fois sur chacun des bords de cette zone locale. Les habitués de la topologie lacanienne y reconnaîtront une écriture du huit intérieur. Cette zone doublement parcourue était coloriée en jaune dans la précédente écriture et j'avais dit qu'elle était à la fois dessus et dessous. De même, le bord qui la limite est à la fois d'un côté et de l'autre. Il y a en a deux (dans cette localité) mais c'est le même (ce qu'on découvre dans la globalité en le suivant dans son parcours). Cette limite se divise donc localement en deux limites jumelles, dont on peut dire à la limite (c'est-à-dire en le suivant d'un bout à l'autre) que c'est la même.



Ce qu'on entend est la seule chose qui peut circuler d'un sujet à un autre, faisant à la fois la limite entre eux et le bord commun, en faisant cette hypothèse : ce que j'ai entendu est la même chose (c'est-à-dire le même signifiant) que ce qui a été dit. Mais ce que j'ai entendu de ce qu'elle a dit, voilà que je le transforme dans ce transfert, lui conférant des attributs (africaines, claires, avec une excroissance de chair sur le front) qui ne sont pas du tout dans ce qu'elle m'avait dit (cheveux gris, et si on veut, moquées). Ces attributs sont apparus dans mon rêve comme représentations de choses (lettres), c'est-à-dire des surfaces accrochant le regard, mais je ne peux vous en faire part qu'en passant par des représentations de mots (signifiants). C'est pourquoi les couleurs vertes et rouges de la première écriture témoignaient de ces représentations de choses (lettres) reconstruites après-coup, tandis que les traits bleus discrets de la deuxième écrivent ce qu'elles sont devenues en représentations de mots (signifiants) dans le récit.

Il s'en impose ceci, que les représentations de choses (les lettres) s'écrivent à deux dimensions tandis que les représentations de mots (les signifiants) s'écrivent à une seule dimension. Je peux à présent faire l'hypothèse suivante : ce que j'ai entendu dans « jumelles » c'est justement la coupure en ce qu'elle échoue dans sa fonction de produire du deux distincts à partir du un. Autrement dit dans l'hétérogénéité de l'échange, au moment de la séance, j'ai entendu ce « jumelles » comme un « un », c'est-à-dire comme le segment à trois coudes du graphe des bords de la bande de Möbius hétérogène, c'est-à-dire encore comme les trois segments à un coude du graphe des bords de la bande de Möbius homogène :

⁵ Et ici je en peux que renvoyer à mes nombreuses démonstrations de l'impossibilité d'une autre écriture pour la bande de Möbius : « les trois torsions de la bande de Möbius », et « 9^{ème} démonstration des trois torsions de la bande de Möbius », lisibles sur mon site : <http://perso.wanadoo.fr/topologie/>

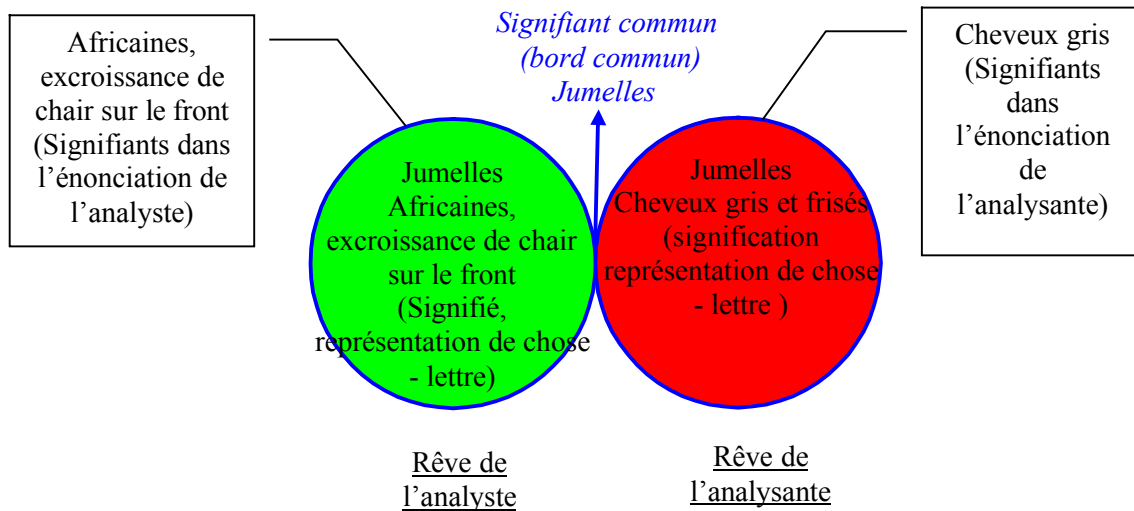


C'est ainsi qu'il apparaît sous forme de représentation de chose dans mon rêve : une tentative de coupure trois fois répétée. Et c'est logique : dans un rêve personne ne parle vraiment. Il n'y a pas d'interlocuteur, si ce n'est l'Autre de Lacan du point de vue de sa définition : « l'inconscient c'est le discours de l'Autre ». Mais tout ceci ne se passe que parce qu'il y a interlocution dans l'analyse, répondant cette fois à la définition de Lacan : l'Autre, c'est « le trésor des signifiants ». Dans le rêve il n'y a de signifiant que ceux qui ont été entendus un jour et qui ont laissés des traces sous forme de lettre, et pas forcément de lettre alphabétique. Il s'agit plutôt de ces lettres imagées que l'on peut comparer, comme l'avait fait Freud, aux hiéroglyphes et aux caractères chinois.

Dans le rêve, parce que personne ne parle, il n'y a que des lettres et pas de signifiants, c'est-à-dire pas de coupure efficiente. Dans la bande de Möbius homo, toutes les faces sont à la fois dessus et dessous. Or qu'est-ce qui est à la fois dessus et dessous, par exemple sur une simple feuille de papier, ou encore sur une rondelle découpée dans cette feuille ? Ce qui est à la fois dessus et dessous, c'est le bord. La bande de Möbius homogène présente donc le paradoxe d'être une surface dont les trois zones identiques présentent une structure de bord, ou inversement que les bords n'y sont pas distincts de la surface. Autrement dit encore, les représentations de mots n'y sont pas distinctes des représentations de choses : nous avons donc là une écriture qui présente la même structure que la définition donnée par Freud des formations de l'inconscient : c'est le lieu des représentations de choses seules. La bande de Möbius homo n'est pas une coupure efficiente. Les représentations de mots entendues dans

les restes diurnes y sont transformées en représentations de choses. Ou, en vocabulaire lacanien : les signifiants sont transformées en lettres.

J'aurais aussi bien pu écrire tout cela comme les deux faces d'une rondelle, une rouge (l'analysante) une verte (l'analyste), avec un bord évidemment commun qu'on aurait pu écrire deux fois, une fois du point de vue de l'analyste, en considérant le bord comme appartenant à la face verte, une fois du point de vue de l'analysante, en le considérant comme appartenant à la face rouge.



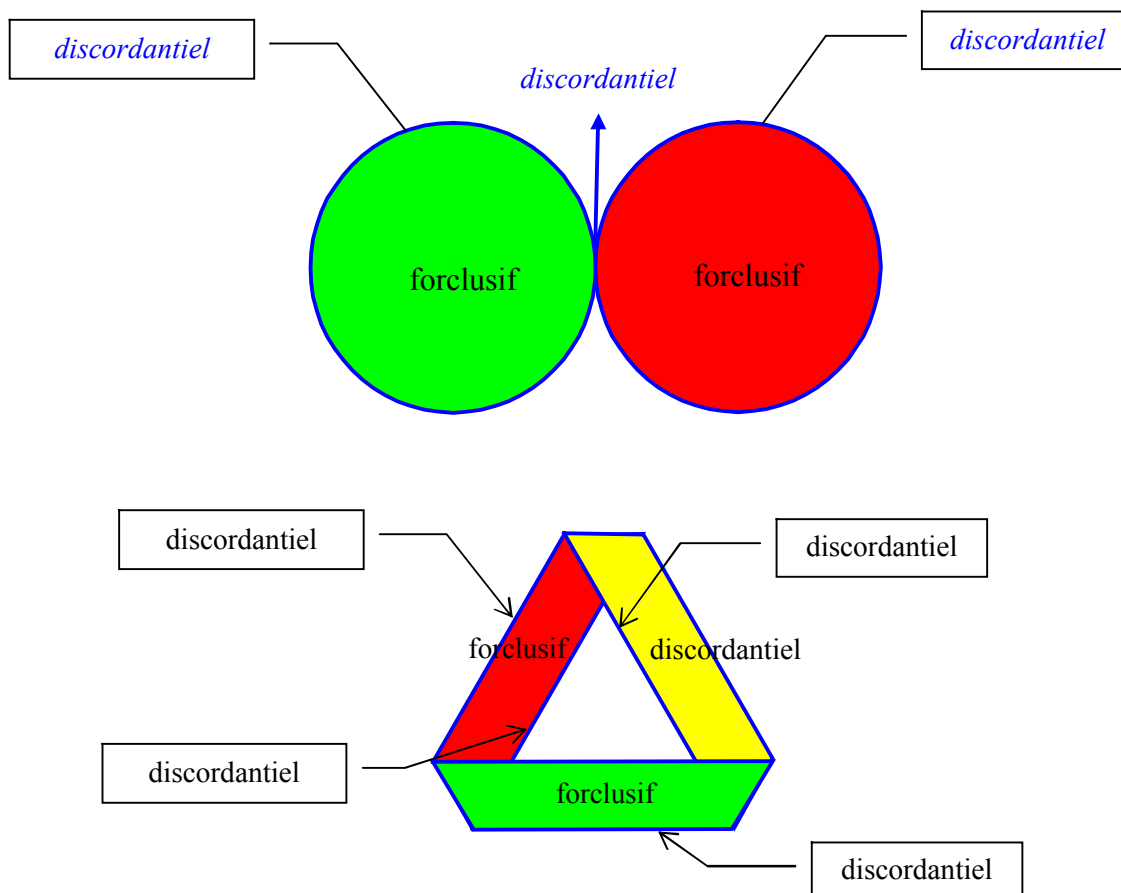
Cette écriture se laisserait volontiers lire comme le phallus de Joséphine.

Mais elle présente une difficulté : elle ne permet pas d'écrire la représentation de chose commune aux deux faces. Une face n'est pas l'autre, tandis que sur la bande de Möbius, une face, c'est l'autre face (dans l'écriture de la zone jaune), mais leur articulation permet d'isoler localement deux faces distinctes (une verte et une rouge). En termes grammaticaux, la rondelle est forclusive, le discordantiel s'y exprimant seulement par le bord à une seule dimension, tandis que le discordantiel global de la bande de Möbius, tout en étant représenté par la zone jaune d'une part, et le bord bleu d'autre part, est dialectisé par le forclusif qui sépare les zones rouge et verte⁶.

⁶ Négation forclusive : « il ne viendra pas ». « Cette face n'est pas l'Autre face » Elle est sans ambiguïté.

Négation discordantielle : « je crains qu'il ne vienne », « je crains que cette face ne soit aussi l'Autre face ». Elle est ambiguë. A la place de la crainte, la position particulière de cette négation laisse entendre le désir.

Cette distinction a été repérée par Damourette et Pichon dans leur « Grammaire ».

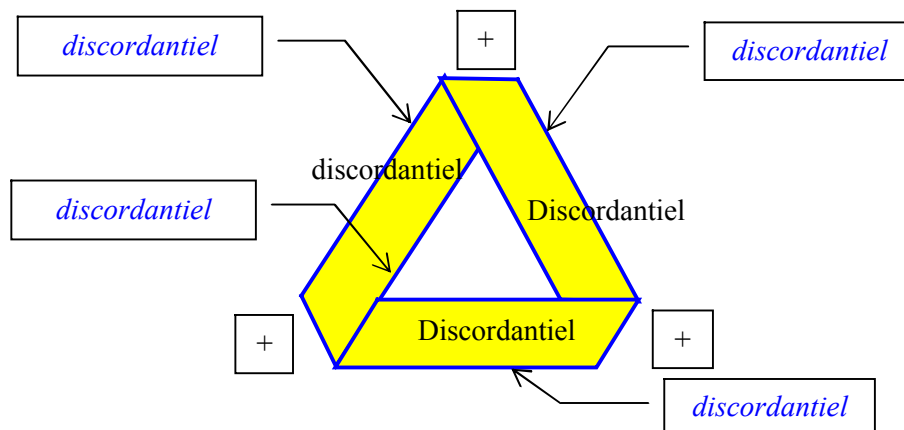


S'il est de la nature du signifiant d'être discordantiel, puisqu'il n'est que bord, il est par contre moins évident de lire la lettre comme telle : et pourtant c'est ainsi dans la zone jaune.

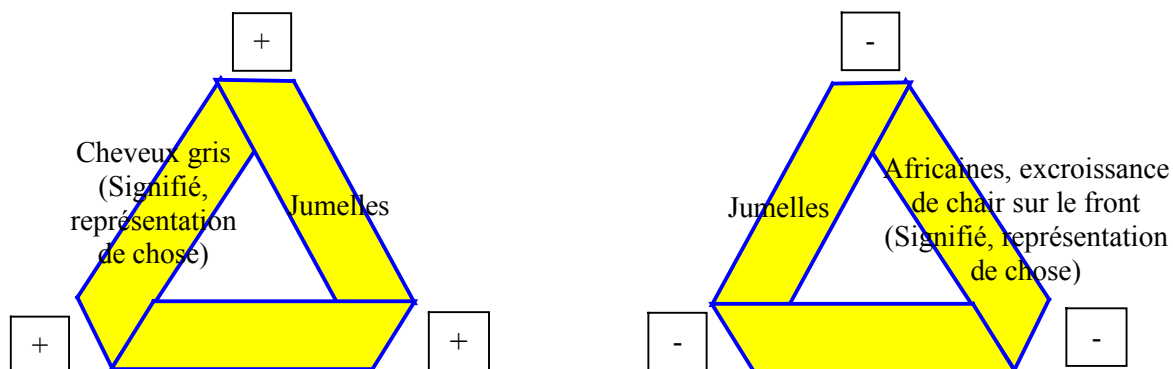
Bref, si la rondelle permet d'écrire le passage du signifiant « jumelles » d'une face à l'autre, de l'analysante à l'analyste, elle ne permet pas d'écrire la représentation de chose « *jumelles* » avec sa caractéristique de bord devenu surface, de représentation de mot transformée en représentation de chose présentant les même particularités qu'une représentation de mot. D'où la nécessité d'en passer par l'écriture de la bande de Möbius, qui, par sa zone jaune, le peut. Prendre les mots pour des choses, c'est la caractéristique que Freud avait repérée dans la psychose et qu'il retrouvait dans le rêve. Ce qu'écrit la bande de Möbius, c'est le passage de la Une dimension du signifiant aux deux dimensions de la lettre (transformation du signifiant que j'ai entendu en image dans le rêve, par régression dirait Freud : régression de l'entendu au vu) et des deux dimensions de la lettre, à la Une dimension du signifiant (transformation de la lettre en parole, par lecture à haute voix du rêve à quelqu'un qui entend, par progression, aurait dit Freud).

Si j'avais voulu représenter le rêve comme tel, j'aurais dû en passer par l'écriture d'une autre forme de bande de Möbius, l'homogène. Comme le rêve est un message que le rêveur s'adresse à lui-même, il ne devrait pas y avoir d'hétérogène dans son écriture : il n'y a pas d'autre comme interlocuteur, ni d'Autre comme signifiant prononcé effectivement. Au fond c'est ce que dit Freud lorsqu'il nous affirme que l'inconscient ne connaît pas la contradiction. Ne serait-ce qu'en ceci : dans un rêve, on voit plusieurs personnages qui interagissent les uns avec les autres ; mais tous sont des créations d'un seul, le rêveur. La bande de Möbius homogène, avec ses trois torsions de même sens, ne permet pas de créer du

forclusif: toutes les zones sont à la fois dessus et dessous, elles sont donc toutes discordantielles. La bande de Möbius homogène est forclusivement (c'est-à-dire exclusivement) discordantielle. Elle n'est pas dialectisée par un forclusif qui permettrait de distinguer deux zones différentes, ce que fait par contre la bande de Möbius hétérogène.

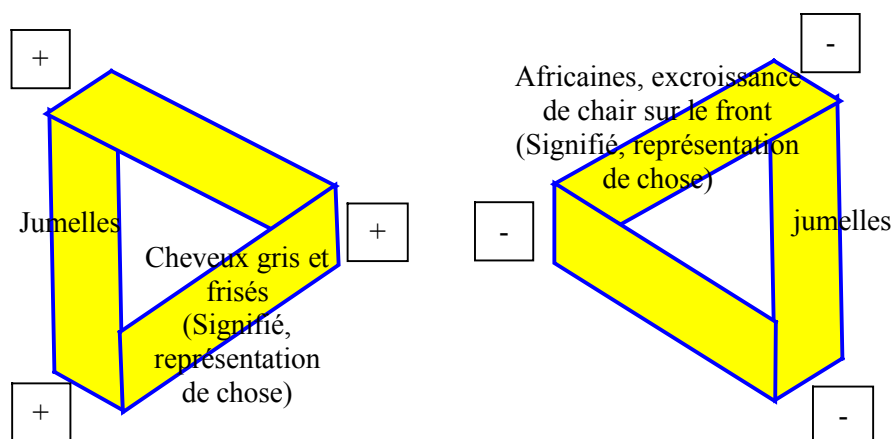


Chaque rêve est intrinsèquement homogène, mais il y a deux rêveurs. L'hétérogénéité des deux rêves, celui de l'analysante et celui de l'analyste, doit donc s'écrire sur deux écritures différentes. Je choisis pour cela de les écrire l'un et l'autre sur des bandes de Möbius homogènes, mais tournant en sens inverse. Evidemment il s'agit d'une reconstitution après-coup, basée néanmoins sur l'entendu.

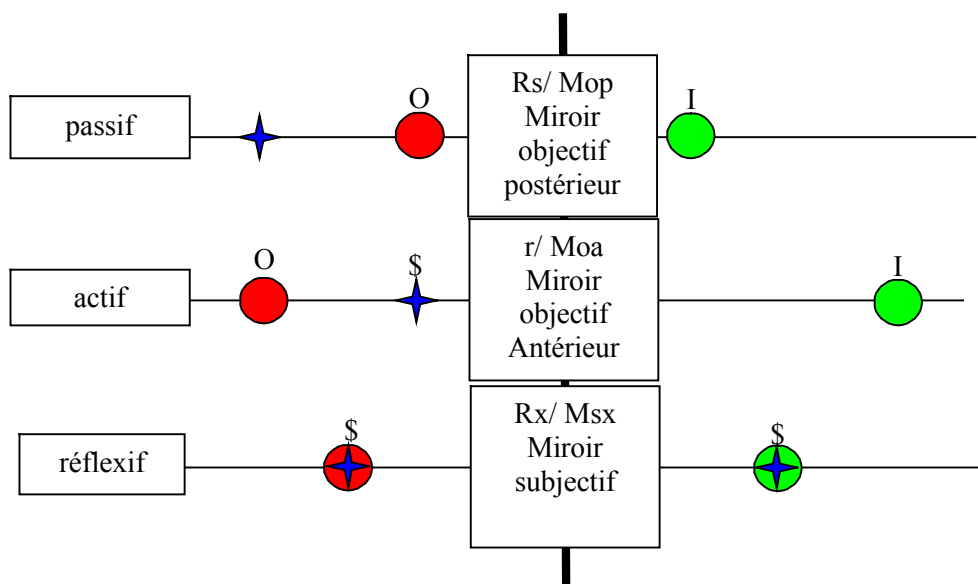


Ces deux bandes sont l'une l'image en miroir de l'autre. Il s'agit d'une position au miroir que j'ai nommé dans mes études précédentes le miroir objectif postérieur (Mop). Placé derrière l'objet, cet objet qui est, par exemple la bande ci-dessus à gauche, la bande de droite en est l'image que l'on verrait dans un miroir placé au-delà.

Mais il suffirait d'écrire les bandes ainsi :



... ce qui leur confère une asymétrie droite-gauche⁷, pour que le rapport d'image soit celui du miroir objectif antérieur (Moa), c'est-à-dire celui où l'observateur est placé *entre* le miroir et l'objet. Il doit se retourner s'il veut voir en deux temps forcément séparés, l'objet et son image. Dans le premier cas (Mop) le sujet était passif : le miroir faisait l'action pour lui. Dans le second (Moa) le sujet est actif, il doit se retourner pour voir apparaître l'image. Correspondant aux trois temps de la pulsion (passif, actif, réflexif), il y a trois possibilités (+ une, que nous verrons plus tard) de combiner les positions d'un sujet et d'un objet au miroir :



Il n'est donc pas encore question de miroir subjectif, c'est-à-dire le miroir correspondant au mode réflexif du verbe, dans lequel le sujet s'identifie à l'objet dont il voit l'image (en terme pulsionnels, *il se fait faire*, 3^{ème} temps de la pulsion selon Freud – les pulsions et leurs destins⁸, 1915. Ici : *il se fait voir par lui-même*). Sujet et objet sont encore dissociés.

Mais pourquoi en passer par une bande de Möbius, fût-elle homogène ? Pourquoi ne pas écrire le rêve sur une seule face qui ne supposerait pas une autre face, puisque c'est une lettre dans laquelle l'écrivain est aussi le lecteur ? Nous avons ici trois zones identiques, mais alors pourquoi ce trois ? Pourquoi poser dans une zone un objet du rêve, et dans les deux

⁷ L'asymétrie droite-gauche (chiralité) est ici lue globalement sur la figure afin de se distinguer du sens de la torsion, + ou – (gyrie) : gyrie et chiralité, ce n'est pas la même dimension.

⁸ « *Triebe und Triebschicksale* » Gesammelte Werke X p. 219 sqq. Fischer Verlag.

autres ses attributs ? Ne faudrait-il pas écrire un objet dans chaque zone ? Mais que faire alors des attributs de chaque objet ?

Vous voyez, la topologie que je suis en train d'essayer de construire m'amène à analyser finement tous les éléments des rêves ; qu'on aboutisse à la bonne écriture n'est pas le plus important. Mais que ça m'ait contraint à pousser plus loin l'analyse, voilà son apport le plus fécond.

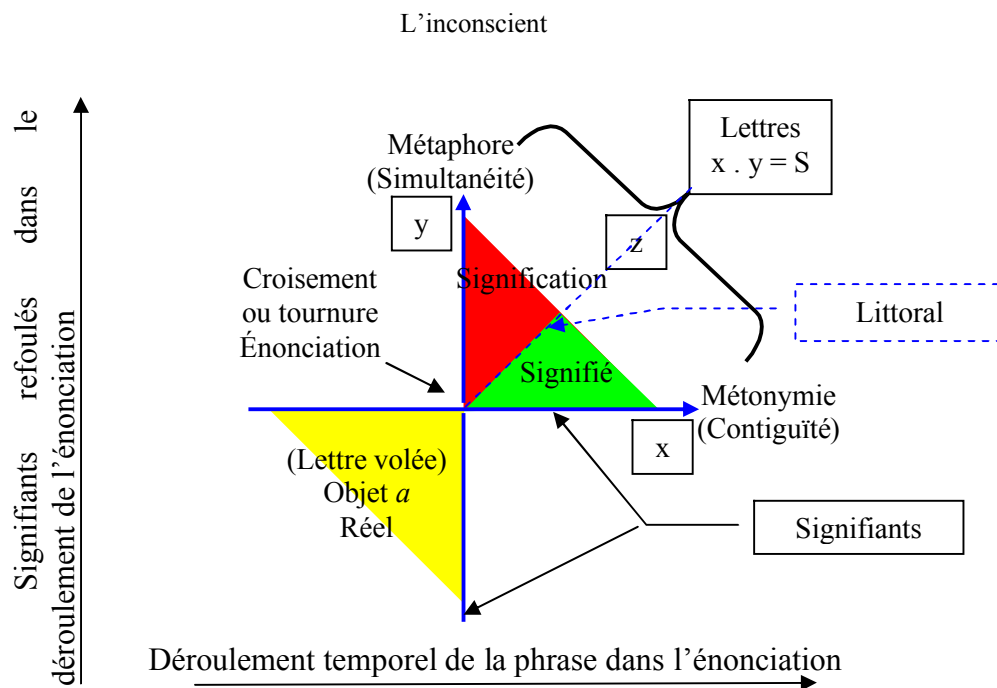
Que faire de la troisième zone dans les écritures pour lesquelles je n'ai rien trouvé à y mettre ? Tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai pas forcé : ce n'est pas parce qu'il y a trois zones que je me sens obligé de trouver une nomination pour les trois. Et j'y ai finalement mis l'imagerie de la fonction, puisque de toutes façons, elle est, dans cette configuration homogène, identique à 'objet. Il se trouve que dans les rêves que j'analyse ici, le trois s'offre à la perception de manière évidente. Il n'est pas certain que dans tout rêve, ça se passe de cette façon. La bande hétérogène présente une autre logique, celle de l'analyse, qui à partir d'un élément homogène, en passe par l'hétérogénéité du signifiant qui distingue un signifié (dessus), une signification (dessous), et un reste désorienté (dessus-dessous). Mais dans l'écriture homogène, si le trois semble un nombre de base, l'essentiel est que l'homogène ne se soucie guère de quantité, puisque c'est homogène. Et comme la logique de la théorisation est régrédiente, je n'ai fait que transposer sur l'écriture homogène ce que j'avais écrit sur l'écriture hétérogène, en suivant en quelque sorte de manière progrédiente le mouvement régrédient qui avait ramené les représentations de mots aux représentations de choses.

Représentations de mots, représentations de choses, c'est hétérogène, et Freud nous dit que le domaine de l'inconscient est celui des représentations de choses seules (« L'inconscient » 1915⁹), donc homogène.

Les représentations de mots, je considère qu'il est logique de les représenter par les bords. Comme l'avait remarqué Saussure¹⁰, le signifiant suppose un développement linéaire : les mots sont dits forcément les uns après les autres et non les uns à côté des autres. Dans cette même veine, il est aussi logique de considérer les représentations de choses comme des surfaces. Celles-ci ne tombent pas du ciel, mais de la combinatoire d'au moins trois signifiants, en fonction de la fameuse définition de Lacan : un signifiant représente un sujet pour une autre signifiant. J'ai dit que les signifiants ne pouvaient que s'énoncer côté à côté, dans le fil de l'énonciation. Cependant ce fil suppose le refoulement : dire quelque chose c'est toujours refouler autre chose, et le signifiant non dit s'avère d'un autre sens (au sens du sens de l'orientation) que la linéarité qui se déroule dans l'énonciation.

⁹ « *Das Unbewusst* » *Gesammelte Werke*, X. p. 300 : « dans la schizophrénie les investissements d'objets sont abandonnés. Nous devons alors introduire cette modification : l'investissement des représentations de mots des objets est maintenu. Nous voyons maintenant que ce que nous pouvons appeler la représentation d'objet consciente est se scinder en représentation de mot et représentation de chose. (...) la représentation consciente comprend la représentation de chose – plus la représentation de mot qui lui appartient. La représentation inconsciente est la représentation de chose seule ».

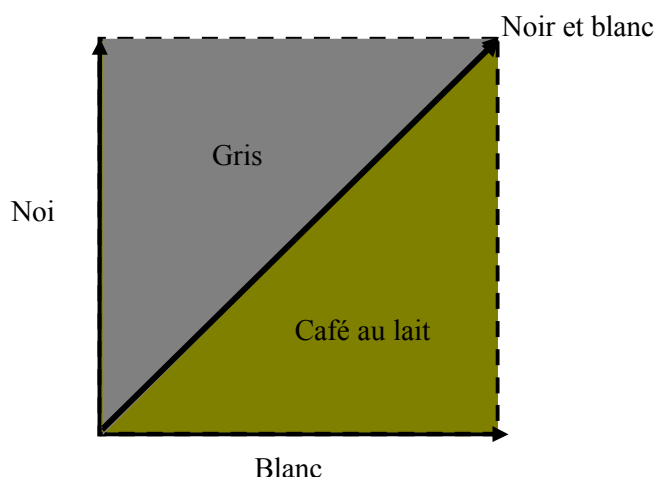
¹⁰ Ferdinand de Saussure, « Cours de linguistique Générale ». Grande Bibliothèque Payot, p. 103.



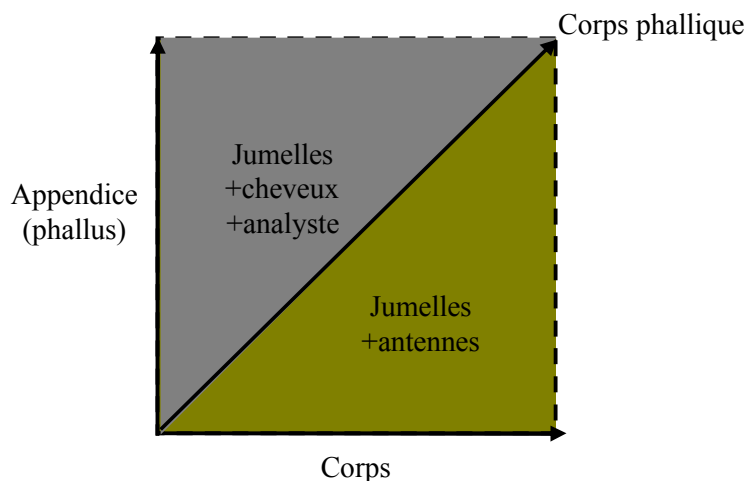
Ce qui n'est pas dit de façon explicite peut cependant avoir été parfaitement entendu par l'attention flottante de l'analyste, au point de lui faire élaborer les lettres qui rendent compte de cette écoute. En effet, si l'attention flottante a permis d'entendre non seulement le signifiant produisant le signifié le long de l'axe des x , elle a permis aussi l'écoute des signifiants de l'axe y . Le produit des deux, au sens géométrique du terme, c'est la surface qu'ils délimitent : $x.y = S$, autrement dit : une représentation de chose.

Cependant ce n'est qu'à l'analyse qu'il sera possible de s'en rendre compte, en produisant dans une nouvelle énonciation le signifiant (triple) permettant le retour sur le signifiant non-dit. La signification latente de la première énonciation devient ainsi manifeste. La parole analytique inaugure ainsi un troisième axe, celui de la troisième dimension telle qu'on peut la représenter dans un plan, ci-dessus par une diagonale, z . La troisième dimension serait ce qui n'est justement pas dans le plan : elle le troue, elle le divise en deux faces, une rouge et une verte.

Voilà un exemple frappant de transformation du signifiant, représentation de mot, en représentation de chose. C'est la combinatoire des deux mêmes mots qui ne produisent pas la même chose :

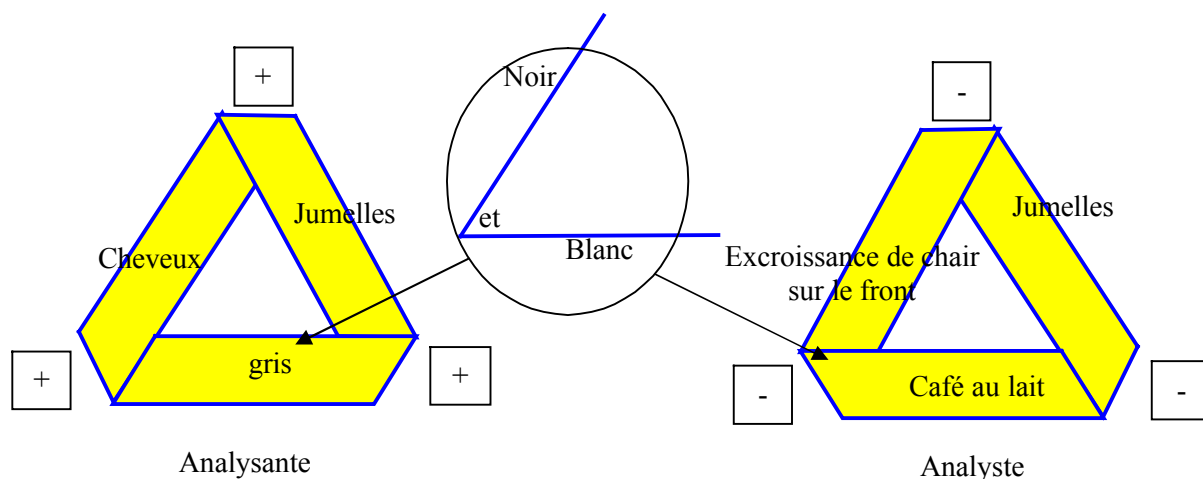


Et, en osant avancer un peu plus loin, s'il y a identité dans l'attribut, il y a peut-être aussi identité au niveau de l'excroissance. Dans mon rêve, je n'ai aucun souvenir des cheveux de mes jumelles. C'est peut-être bien qu'elles n'en avaient pas. Et si ces excroissances représentaient dans leur unicité bizarre, la multiplicité innombrable des cheveux ? Au fond, les cheveux sont aussi des excroissances qui partent du front ! Ce qui m'amènerait alors à l'écriture suivante :



Voilà donc deux exemples de la façon dont la linéarité signifiant de deux attributs produisent de la surface dans une formation de l'inconscient.

En revenant à l'écriture plus finement théorisée de la bande de Möebius :



Mon désir a poussé à cette reconstruction. Sa représentation-but a été l'identification. Il n'y a toujours aucun souci de représentation objective de quoi que ce soit. Il y a une écriture qui s'est présentée, avec sa logique, issue de la rencontre entre la logique de mes associations et la logique de la topologie. Ce n'est pas la seule logique possible.

En voici une autre, qui semble couler de la source qui vient d'être mise en perce.

En effet, ces trois torsions... au fond, pourquoi trois ? Parce qu'il n'y a pas de bande de Möbius présentant moins de trois torsions, ainsi que je l'ai démontré dans mon article « les trois torsions de la bande de Möbius¹¹ ». Il pourrait y en avoir plus, il suffirait qu'elles soient en nombre impair. Mais à ce moment là, il n'y pas de limite. Pourquoi pas 5, 7, 13, 27 torsions entre lesquelles je pourrais marquer tout ce que je veux ? C'est sans doute ainsi que procède le rêve. Alors quel besoin le rêve aurait-il d'être écrit ainsi sur une bande moebienne ? Ce que je ne peux pas dire, je l'écris : telle est la formule que j'ai proposée pour rendre compte des formations de l'inconscient. Il faut la confronter ici aux définitions de Lacan relative à l'imaginaire, qui con-siste (et donc c'est une surface orientée), au symbolique qui in-siste (et donc c'est la trouure), et au réel qui ex-siste (et donc c'est une surface désorientée : si c'est désorienté, c'est impossible à saisir, ça se tient hors de (ex) toute saisie)¹².

Si j'ai rencontré dans la journée un réel, un événement, un objet, sur lequel je n'ai rien pu dire ni écrire, le rêve, c'est-à-dire le symbolique, se charge de le faire dans la nuit. Il tente de trouer cette surface désorientée du réel, à la fois dessus et dessous pour lui donner une orientation : une face dessus et une face dessous, bien séparée par un bord et communiquant l'une vers l'autre par le trou qui est autour (la troisième dimension). Soit : quelque chose d'imaginable. Et tant qu'il n'y parvient pas, le symbolique, à trouer le réel pour faire de l'imaginaire, eh bien, il insiste.

Voyons cela dans mon rêve.

Des jumelles : en considérant cet objet au-delà du signifiant qui a fait pont entre Joséphine et moi, en considérant la lettre telle qu'elle s'est écrite dans nos rêve respectifs, c'est une division pouvant s'écrire dans les termes mêmes de la bande de Möbius. Il y en a deux, mais c'est les mêmes. Mais, si le signifiant jumelles qui a voyagé d'un sujet à l'autre est, comme sonorité, exactement identique, ce pourquoi il fait le bord des deux faces, la lettre qui l'écrit sur chacune des faces présente un reste qui fait de la division un impossible.

Ainsi, cet impossible répète le réel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, insistant à provoquer de nouvelles divisions. Dans mon rêve, mon chef le bédouin est un avatar

¹¹ Lisible sur mon site : <http://perso.wanadoo.fr/topologie/>

¹² Par exemple, dans « Le Sinthome », le 18/11/75 et le 16/12/75.

surmoïque de moi-même, puisque j'ai dans mon stock mnésique cette photo de moi en « bédouin ».



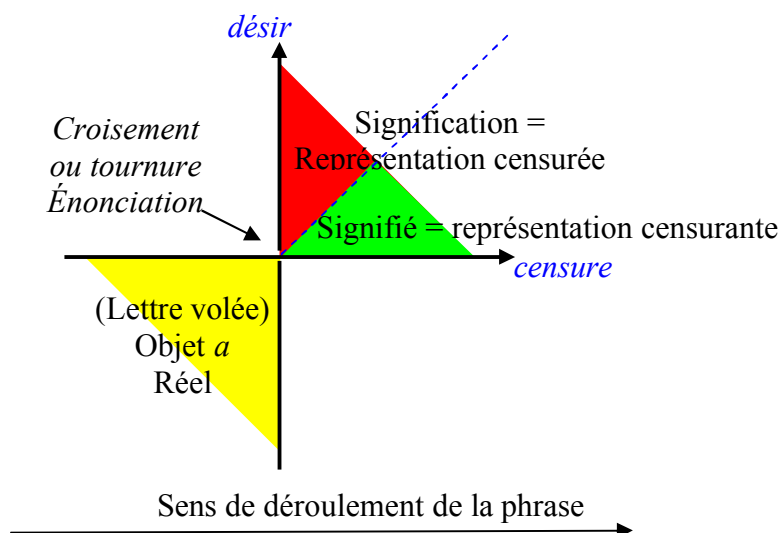
L'un veut me faire signer, l'autre ne le veut pas, puis finit par bien vouloir. Il y en a deux, mais c'est le même. A la fin de mon rêve, la même division se reproduit : on me déclare responsable de l'épidémie de Sida, puis finalement pas responsable : il y a deux attributs contradictoires, mais c'est pour le même personnage, à propos de la même chose. Celui qui signe endosse la responsabilité du rapport : la séquence finale semble bien une duplication de la séquence initiale. La séquence centrale elle, représente la coupure comme telle : l'action d'un couteau, et des jumelles, les deux bords séparés par l'effet de la coupure.

Le surmoi est à la source de cette division du sujet. Freud nous dit qu'il s'agit de la conscience morale, qui surveille le sujet comme Jimmy le criquet surveillait Pinocchio. Elle s'autonomise parfois, précisait-il dans les cas de psychose. Alors le sujet entend des voix lui recommandant de faire tout ce qui est interdit : le message a subit une double inversion : il ne vient pas du sujet, mais de l'extérieur, et il ne réfrène pas la pulsion, mais la promeut. Parfois les voix, comme dans le rêve de Joséphine, ne font que se moquer du sujet, lui rappelant à quel point il est indigne de vivre. Bien d'autres possibilités d'inversions déclinent les diverses apparences de la psychose, mais ce n'est pas le lieu de les développer ici. Le rêve est une psychose locale : en effet dans mon rêve, ma conscience morale est devenue un autre personnage (à comparer avec les jumelles qui apparemment subissent les moqueries, dans le rêve de Joséphine), et dans la dernière partie, elle est devenue un tiers qui décide de l'extérieur si je suis responsable ou non. Responsable d'un rapport dit la première partie, un rapport sur le désert. Responsable du Sida, dit la troisième partie, dont chacun sait que c'est une maladie sexuellement transmissible. Ce qui amène à repenser le rapport initial en rapport sexuel. Il n'y a d'ailleurs pas loin du désert au désir, d'autant que Joséphine m'avait habitué depuis 4 ans qu'elle vient, au relatif désert de sa parole, et, quand elle arrivait à parler, au relatif désert de sa vie. Je rappelle au passage – je me le rappelle à moi-même, c'est toujours nécessaire – qu'il ne s'agit pas de sa vie comme telle, objectivement observée – cette formule n'aurait aucun sens – mais de ce que ses récits ont provoqués sur moi comme mise en image au niveau de ce rêve.

Entre autres, j'y lis à présent que, face à l'énonciation du désir de Joséphine à mon égard, je souhaite que tout cela ne soit que désert, qu'il n'y ait rien...rien à signer, rien à cirer,

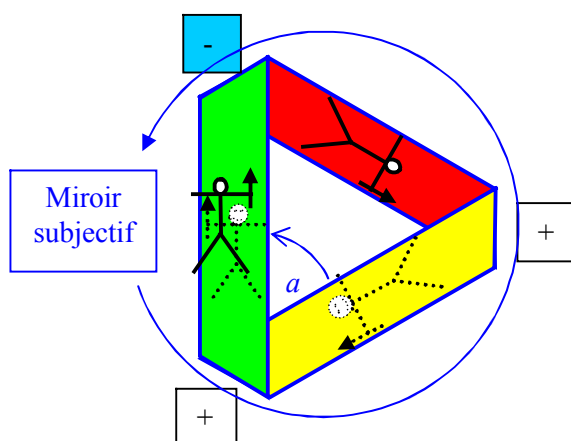
rien à assumer de cette trop lourde charge d'être l'objet du désir de l'autre, d'être en place d'objet *a*.

Ce continuel dérapage du symbolique montre qu'à chaque fois qu'il essaie de proposer une écriture, celle-ci échoue, entraînant la suite du rêve. Désir et censure ne cessent d'essayer d'occuper le devant de la scène, sans que l'un prenne le pas sur l'autre.



Il faudra attendre la parole pour que cesse cette poursuite sans fin. Et quand je dis parole, je ne veux pas dire une seule parole donnant le fin du fin de la signification du rêve, mais tout un échange entre Joséphine et moi, se prolongeant sur plusieurs séances et entraînant encore deux rêves supplémentaires de ma part, et deux de la sienne...et se poursuivant encore.

Revenons à l'analogie du fonctionnement de l'appareil psychique comme miroir. Nous ne disposons que d'une face : la face consciente. Tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient, eh bien... c'est inconscient ! Pour indiquer le rapport que nous entretenons avec le miroir, je me sers donc de cette mise à plat de la bande de Möbius qui fonctionne comme écriture :



J'écris un bonhomme dans la zone verte, celle de la conscience : c'est, grosso modo l'image que nous avons de nous-même, notre moi, quoi. Je m'identifie à ce bonhomme, de dos, comme si j'étais devant un miroir. Je tiens une flèche dans la main droite comme point de

repère de la droite et de la gauche. Je glisse le long de la surface dans le sens anti-horaire, en prenant soin de me tenir aux bords comme des deux mains à une double rampe d'escalier, toujours par souci de repérage. Je franchis une torsion : je me retrouve donc sur l'autre face, invisible au lecteur que je suis pourtant : ça c'est l'inconscient ! Poursuivant le glissement, je franchis une nouvelle torsion, et je me retrouve donc à nouveau lisible, mais de dos. Voilà une métaphore de ce qui pourrait apparaître dans le conscience, mais auquel je persiste à tourner le dos : un symptôme, un rêve, un lapsus, un acte manqué. C'est lisible, mais je ne veux pas lire.

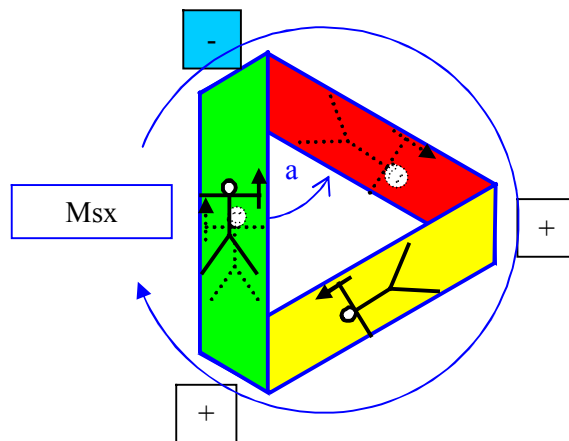
Enfin je franchis la troisième torsion, je me retrouve à...à mon point de départ ? Pas du tout : je suis sur l'autre face. Je me retrouve face à mon image. Le miroir, comme la bande de Möbius a inversé devant et derrière (je suis sur les deux faces à la fois) et la gauche et la droite (voyez le repère de la flèche).

Les deux images intermédiaires, l'illisible, et la lisible que je ne veux pas lire, ce sont elles qui *maintiennent l'écart* entre les deux faces de l'image définitive. Cet écart est mesuré par l'angle a trois fois répété qui représente l'objet du même nom, l'objet a , toujours déjà absent (c'est le trou central qui est aussi le trou entre les deux faces) qui maintient l'insatisfaction jusque dans le narcissisme : mon image ne me satisfera jamais. Il y aura toujours un écart entre ce que je crois être et ce que je veux être, l'idéal.

Ceci est, bien entendu, *un certain point de vue* sur le miroir, le point de vue subjectif : je m'identifie à cette image, puisque j'ai fait le parcours, même si une partie ce parcours est inconsciente et l'autre composée de manifestations de l'inconscient, que je ne veux pas lire.

Du point de vue objectif je pourrais dire : le miroir inverse bien le devant et le derrière mais pas la gauche et la droite. Il y a même un autre point de vue objectif sur moi-même : je peux me retourner sans l'aide d'un miroir. C'est le même type de torsion qui va apparaître : du point de vue du mouvement achevé, ma droite est restée à ma droite, mais du point de vue du départ du mouvement, je viens d'inverser ma droite et ma gauche, le devant et le derrière, comme le ferait le miroir subjectif. Mais c'est une autre histoire.

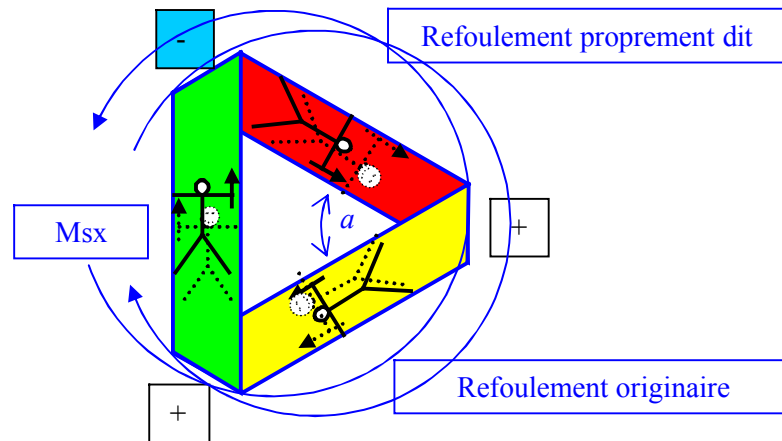
Revenons à notre parcours sur la bande de Möbius. Et si j'étais parti dans l'autre sens, le sens horaire ? Ça donnerait ça :



Le résultat est le même mais les inscriptions intermédiaires diffèrent. C'est ce qui donne raison à Freud sur les deux types de refoulement. Il y en a un, le refoulement proprement dit, qui dispose de représentations de choses qui ont un jour été conscientes, et qui peuvent le redevenir, il n'y a qu'à les lire dans les formations de l'inconscient sur la face rouge. C'est ce que nous aurions pu faire dans le premier tour. Dans ce second tour, un autre

refoulement apparaît, c'est le refoulement originaire. Mais celui-là, il peut bien apparaître, j'y tournerai toujours le dos. Il restera toujours désorienté, comme cette zone jaune qui ici le manifeste. Tout au plus pourrai-je en repérer la présence en fin d'analyse, c'est-à-dire lors d'un second tour, comme ici.

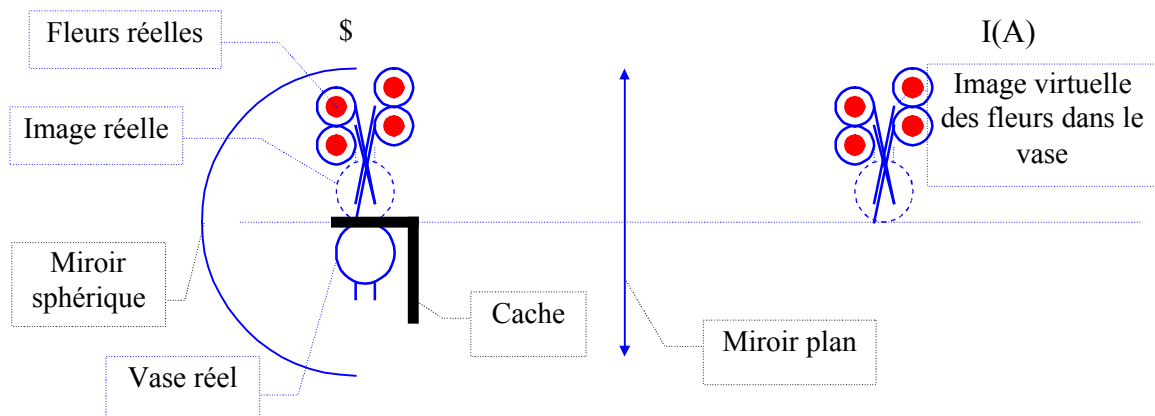
A ce moment là je pourrai m'apercevoir que je peux combiner les deux tours : alors l'image du miroir subjectif apparaît sur chaque zone.



Ça ne dissout ni la désorientation, c'est-à-dire l'illisibilité de la zone jaune, ni la possibilité que laisse la zone rouge de n'être pas lue. Simplement, le double parcours a été intégré au moi. Nous savons qu'il s'agit d'une illusion, ce moi, ne serait-ce que parce qu'il se propose maintenant avec trois occurrences qui ne font que manifester la maintien de l'écart entre moi et mon image, l'écart du désir, a , toujours insatisfait.

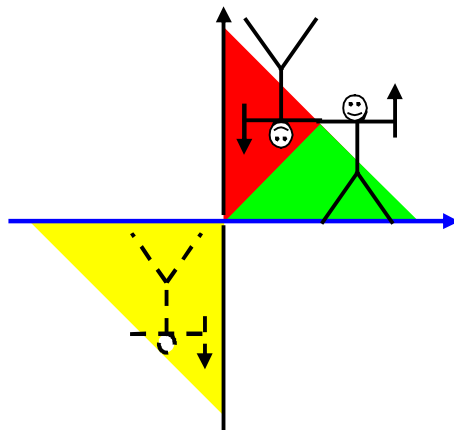
C'est bien pourquoi, si l'on veut, on peut tripler à des fins théoriques, les positions au miroir, comme je l'ai esquissé plus haut : miroir objectif, retournement objectif.

Une autre façon de raisonner consiste à partir d'un supposé corps réel, semblable au vase caché du schéma optique de Lacan. Ce dernier l'écrivait comme ci-dessous à l'envers, comme le vase suspendu sous un cache dans ce schéma dit optique.

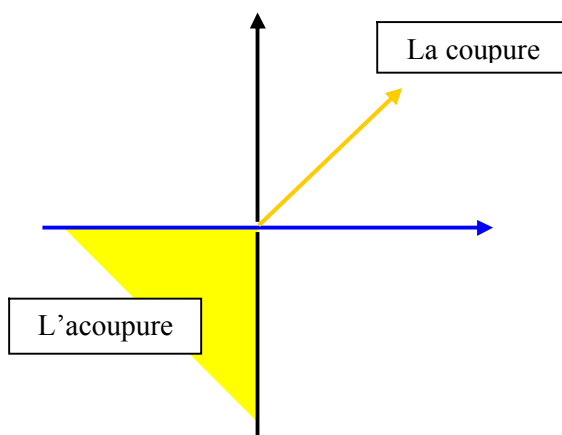


Entre le schéma optique ci-dessus et l'écriture du croisement ci-dessous, je vais échanger les conventions d'écritures : si les pointillés ci-dessus sont là pour indiquer la *virtualité* des images qu'ils dessinent par opposition à la *réalité* du vase caché, dans le schémas ci-dessous, ils exprimeront au contraire l'impossible de la saisie du réel du corps. Le

pointillé exprime son illisibilité. Il est de dos, comme dans les dessins précédents. Il est comme écrit sur une face invisible et désorientée. Une torsion, représentée ici par deux axes, va lui faire produire deux images, selon que l'on fait glisser ce corps le long de l'axe des x ou le long de l'axe des y.

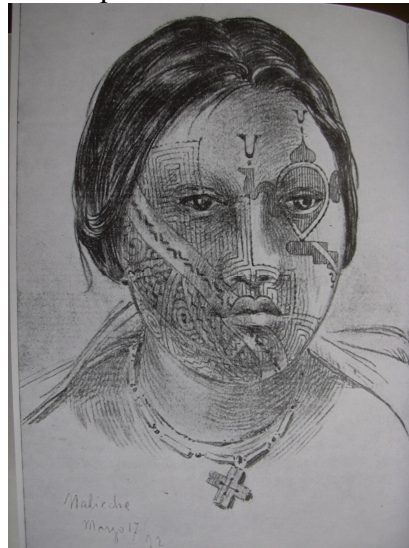


C'est un peu plus simple. Ça indique le fonctionnement d'une simple torsion, et se lit comme les bandes de Möbius précédentes, ou comme le fonctionnement d'un miroir subjectif. En réalité, ce n'est que par après-coup qu'on peut déduire de l'image du corps, dans la zone verte, du fait de sa dissociation avec les représentations refoulées, dans la zone rouge qu'il y a sans doute à l'origine (d'où l'idée de « refoulement originaire ») un corps réel qui se comporte comme une coupure entre rouge et vert empêchant l'unité du moi. Cette coupure, nous l'imaginons en retour comme la surface qui se trouve de l'autre côté de la torsion, c'est-à-dire l'acoupure ;



Ce qui signifie que, même lorsque nous tentons de représenter une seule torsion, nous sommes obligés de représenter trois bords. Les deux axes qui se croisent et la coupure qui naît de la torsion ainsi définie. Un bord, c'est une torsion en soi, puisque sur un bord, nous passons d'une face à l'autre face. Dans ces bords, il faut lire le signifiant : ce que nous disons est toujours double. Ça se voudrait produire le moi unique que l'on voit sourire dans la zone verte. Ça, c'est ne tenir compte que du signifié qui serait lu comme univoque, équivalent au signifiant (l'axe des x). En fait ce que je dis est toujours tordu par un autre signifiant (l'axe des y) qui produit une Autre image de moi, celle des représentations refoulées.

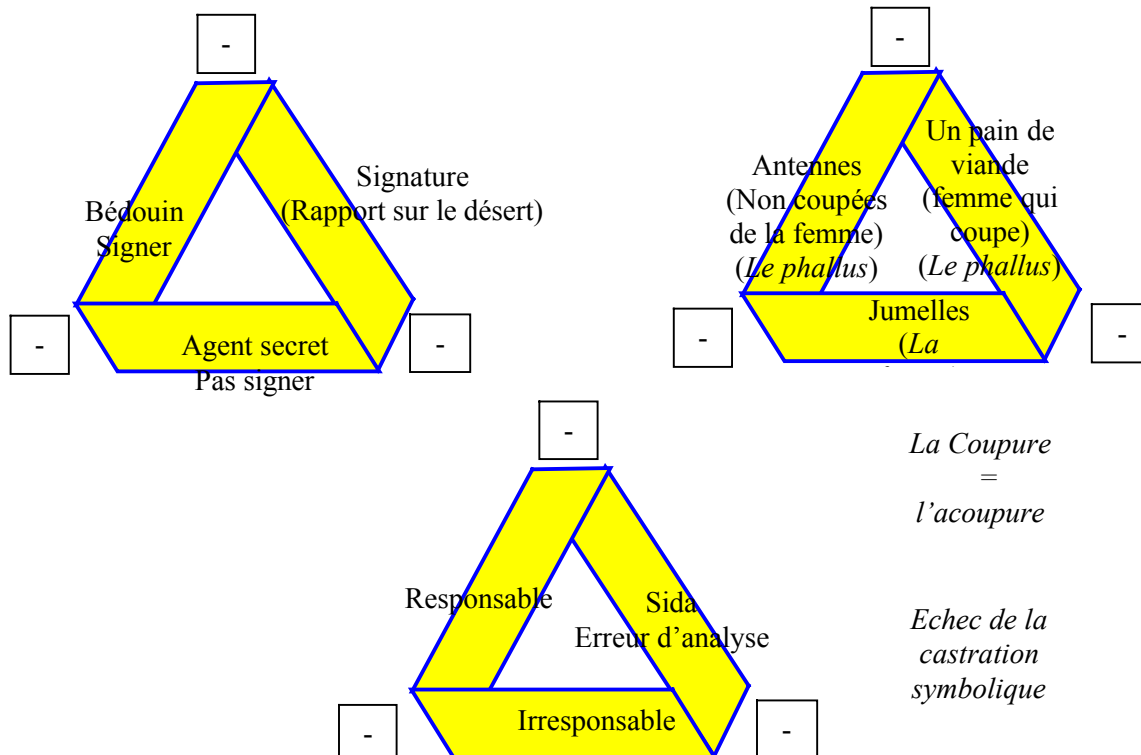
Ce qui me donne au final cette figure de carte à jouer, que les indiens caduveos¹³ du Brésil se peignent volontiers sur le corps.



En fait, tant que l'analyse n'est pas terminée, globalement, tout se passe comme si nous restions sur une bande de Möbius homogène. L'analyse d'un rêve ou d'un symptôme dans le décours d'une analyse peut s'inscrire sur une bande de Möbius hétérogène dans un contexte qui reste globalement homogène, jusqu'à la fin de l'analyse, coupure finale. Telle est le sens qu'on peut donner à cette parole de Lacan, posant l'analyse comme une paranoïa dirigée, puis comme une autisme à deux.

Topologiquement, la bande de Möbius homogène écrit très exactement cela : comme dans le dessin d'Escher, où l'on voit des personnages monter un escalier pour finalement se retrouver en bas, tandis que de l'autre côté des personnages semblables ne cessent de descendre le même escalier, pour finalement se retrouver en haut.

¹³ Voir « Triste tropique » de Lévi-Strauss



Au centre de mon rêve, la femme qui coupe un pain de viande s'essaie à la castration. Le résultat en est les deux jumelles, mais chacune, bien que femme porte une excroissance de chair.... Certes sur le front, mais nous appellerons ça, avec Freud, un déplacement vers le haut. Sa coupure ne fonctionne donc pas ; c'est pourquoi je l'appelle l'acoupure comme ce que représente la bande de Möbius homogène : impossible de trancher entre dessus et dessous, entre noir et blanc, entre masculin et féminin. Impossible distinguer entre les deux jumelles : j'aurais pu tout aussi bien écrire « jumelles » au pluriel sur chacune des zones, ou tout simplement « la femme », ou encore la question « qu'est-ce que une femme ? ».

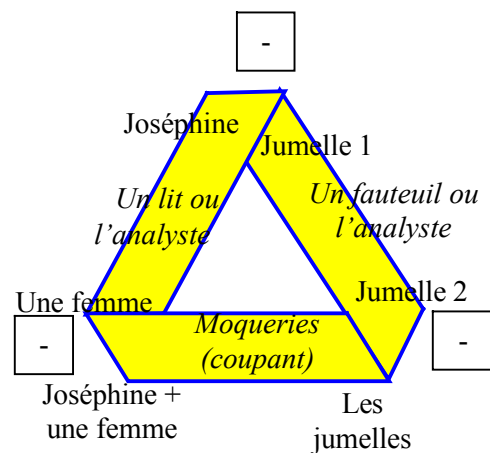
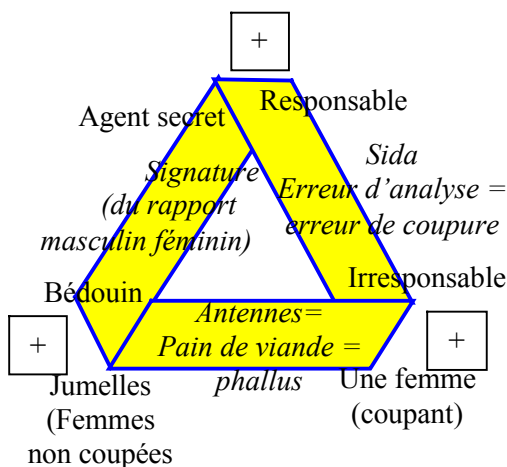
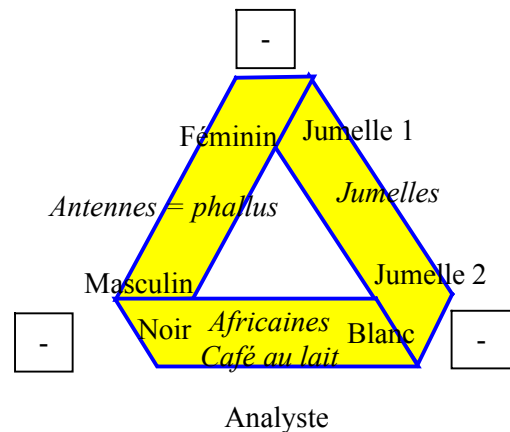
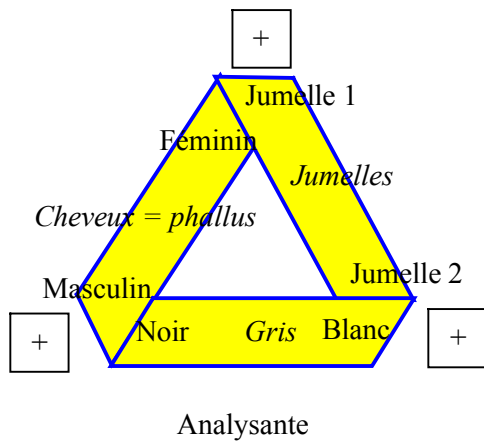
Mon avancée théorique permet à présent d'en donner interprétation. Comme la petite sœur de Hans, qui, aperçue au bain, donne au petit garçon une écriture de ce qu'il considère comme la réalité de la castration, cette femme servant des tranches de pain de viande a une fonction essentielle : couper. Qu'elle se situe au voisinage des jumelles munies d'un morceau de chair là où les femmes n'en ont habituellement pas ne permet plus de doute quant à la lecture de ce qui est là écrit : elle opère la castration, elle est le représentant du symbolique à l'œuvre dans son in-sistance à trancher, mais elle échoue auprès de la ré-sistance des jumelles représentant Joséphine.

Dans le rêve de cette dernière je peux à présent lire les moqueries comme étant celle que les femmes ne manquent pas d'affubler les organes mâles en vengeance de ce qu'elles s'en sentent dépourvues.

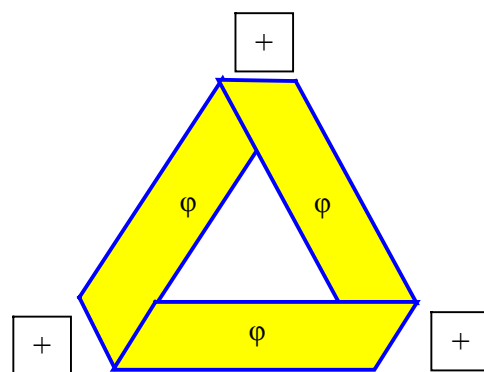
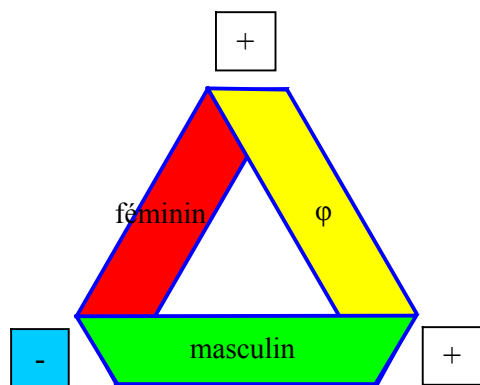
Aussi bien, il s'agit de la résistance de l'analyste : ce n'est pas par hasard si c'est le signifiant « jumelles » qui a été choisi par l'inconscient pour voyager de l'un à l'autre. Mes deux grands frères étant jumeaux, ça ne pouvait que me rappeler cette question de la coupure : est-ce Un, est-ce deux (S1 → S2)? Glissant le long des signifiants, cette question devient : le corps et le phallus, est-ce un, est-ce deux ? Ce qui revient à : garçon ou fille ?

Ainsi s'écrit le mouvement d'échec du symbolique, autrement dit l'échec de la coupure à trancher entre le dessus et le dessous, entre un et deux, entre masculin et féminin, la coupure qui, assurant l'espace du manque, laisserait sa place au désir. Je ne signe pas ma

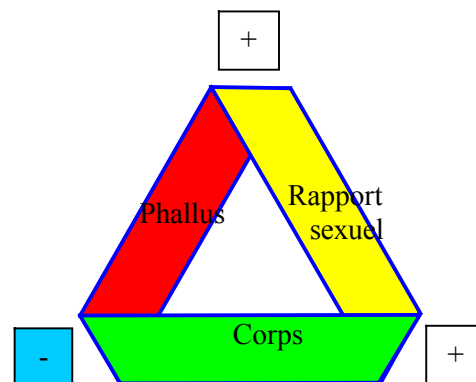
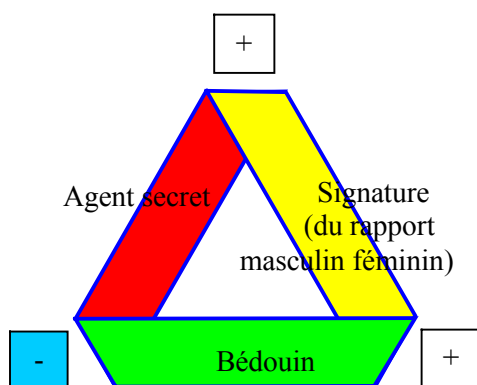
responsabilité, et en même temps je la signe à propos de ce rapport qui, au fait, n'est pas un rapport puisqu'il n'y a rien dedans, et qui, au fait, se devait d'être un rapport sur le désert, et à une lettre près, sur le désir. Cette lettre peut bien à présent recevoir son qualificatif de lettre volée. Les jumelles au centre de mon rêve redoublent ce dédoublement. Elles sont l'indice de mon identification à ses jumelles à elle, et répètent les divisions du début et de la fin de rêve. Assumer le désir comme tel, voilà qui serait une acceptation du fait de la castration, c'est-à-dire de la différence entre le masculin et le féminin, une différence qui s'inscrirait d'un « - » tranchant entre la continuelle insistance des « + ».



Ce qui donne le schéma général :



Sur chaque zone jaune désorientée, l'interprétation a opéré la coupure qui oriente à la manière d'un changement de sens d'une des torsions :



La même course poursuite divisionnelle se lit dans le rêve de Joséphine. Elle est dans le lit avec une femme. Cette femme peut être lue aussi bien comme un objet homosexuel que comme un double narcissique, qui se redouble par l'arrivée des jumelles. Comme dans mon rêve, il y a un reste : le corps de l'analyste lui-même.

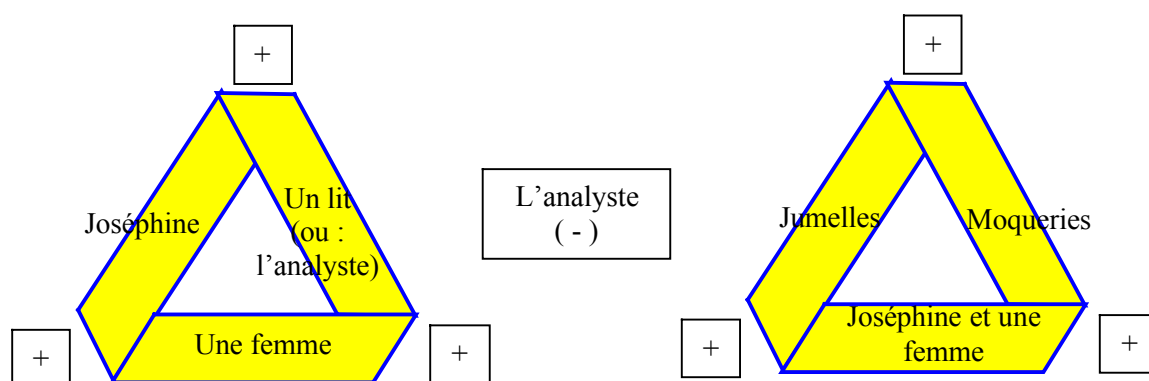
Qu'en est-il de cette femme qui redouble Joséphine au lit chez son analyste ? Je le lui ai demandé. « En sortant de chez vous après la dernière séance, j'ai croisé une jeune femme dans la salle d'attente. Je l'ai trouvée très belle. Je crois que c'est elle ». J'entends : nous sommes toutes les deux chez le même analyste, soit, sur le même divan, soit dans le même lit. Nous sommes toutes deux des objets de désir de l'analyste. Je pourrais tout aussi bien comprendre : elle est jolie, cette femme rencontrée dans la salle d'attente, et je la désire, c'est l'objet de mon désir. Il n'empêche, cette femme ne se trouve pas n'importe où. Il se pourrait bien qu'on puisse comprendre encore : si cette femme désire l'analyste comme objet, moi aussi.

Comme tout cela n'est que spéculations de ma part – force est de reconnaître que je ne saurais choisir entre ces trois signifiés – je ne peux que m'en tenir à ce que j'ai entendu, et laisser tomber ce que je crois comprendre. Il y a Joséphine et une autre femme dans un lit. Je me contente de lire le lit comme ce qui les réunit. L'autre femme étant cependant une autre, c'est qu'il y a une séparation entre les deux. Bref, un point de vue les réunit, un autre les sépare, mais c'est de la même écriture dont il est question. C'est pourquoi je fais appel à l'écriture de la bande de Möbius homogène (à trois torsions de même sens) pour en supporter ce double rapport, qui est aussi unique.

Mais ce n'est pas la seule raison. Car si ce lit présente un dédoublement féminin, l'arrivée des jumelles dédouble ce dédoublement. C'est pourquoi j'en arrive à formuler l'hypothèse suivante, non sur la structure psychique de Joséphine, bien sûr, mais sur le fonctionnement le plus général du rêve. Un sujet a beaucoup de mal à se dé-finir. Surtout lorsqu'il parle peu, ce qui est le cas de Joséphine, qui jusqu'à présent, ne m'a pas dit grand-chose, et surtout, pas grand-chose de spontané. Ce qu'elle m'a dit jusqu'à présent, j'ai dû le lui arracher à forces de questions.

C'est en parlant à un autre qu'on se dé-finit, c'est-à-dire qu'à partir d'une désorientation initiale, on retrouve à s'orienter. Se dé-finir, c'est savoir ce qu'on veut. Beaucoup d'analysants arrivent chez l'analyste en posant cette plainte : en fait, je ne sais pas ce que je veux. Ils sont désorientés quant à leur désir. Joséphine m'avait dit il y a peu : je vois de moins en moins mes amies, je n'ai pas de travail ou peu, quelques heures de vacances, je suis de plus en plus seule, je ne sors plus, rien ne m'intéresse, je ne sais pas ce que je veux... Je pose donc l'hypothèse suivante : n'arrivant pas à s'orienter, Joséphine produit dans un rêve une reproduction d'elle-même, puis une nouvelle reproduction de cette reproduction, tant ce qu'elle n'arrive pas à se formuler confond narcissisme (amour de soi) et libido sexuelle (amour de l'autre) en une double duplication qui ne laisse que peu de place à la différence. Cependant, si, dans le rêve la différence est essentiellement représentée par l'analyste ; le lit est ce qui réunit Joséphine et la femme, les moqueries réunissent ces deux dernières avec les jumelles. Elles représentent, chez elle, ce surmoi dont j'ai parlé plus haut me concernant. Lorsqu'on se moque de quelqu'un, c'est qu'on fait valoir qu'il n'est pas à la hauteur de l'idéal qu'on se croit soi-même en mesure d'incarner. Ça dénote en général un déplacement sur l'autre de sa propre défaillance.

Et pourquoi fais-je cette hypothèse ? Non pas parce que j'ai lu cela dans les livres de Freud – où il se trouve que ça se trouve aussi- mais parce que mon propre rêve m'en donne une transcription dans les termes qui sont les miens. Entre le bédouin et moi, entre le responsable et l'irresponsable, se pose la question de ma culpabilité en rapport à une chose sexuelle, le désir (le désert) et le sida. C'est par identification que je pose cette hypothèse sur le rêve de Joséphine. La question n'est donc pas de savoir si cette hypothèse est juste ou non quant à son contenu, elle est de trouver une théorie du transfert permettant d'écrire comment il se fait qu'une structure se reproduise à l'identique entre les deux personnes en présence.



L'analyste est ce reste dont la seule place possible s'insère dans ce qui met en rapport le premier et le deuxième dédoublement. Que m'avait-elle dit à ce propos ? Je lui avais demandé : mais alors qu'est-ce que je fais là moi, allongé à côté de votre lit ? Elle avait répondu : oh, vous savez je crois en fait que cette fille dans le lit est une façon voilée de vous

mettre, vous, dans mon lit - Ce que vous formulez comment alors, en définitive ? – j'ai envie de coucher avec vous !

Et voilà pourquoi dans mon rêve, j'ai tant d'hésitation à signer ce rapport (sexuel), à accepter cette responsabilité qui s'exagère au point de me rendre responsable puis irresponsable de rien moins qu'une épidémie de Sida. C'est là où, selon la formule de Lacan, le psychanalyste a horreur de son acte. J'ai bien du mal à admettre cette évidence qu'elle venait de dire, d'avoir fait de moi l'objet responsable de son désir, l'objet *a*. Mon rêve l'exagère au point de me faire responsable de toute une épidémie de Sida...et m'en déculpabilise aussitôt, comme la première partie me faisait hésiter à endosser la paternité du rapport (sexuel).

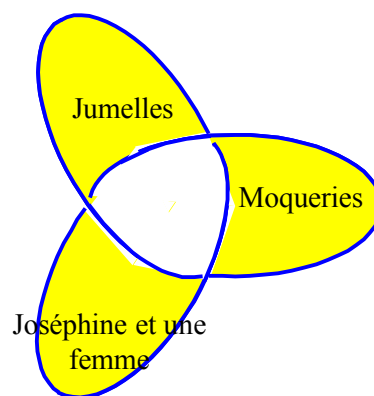
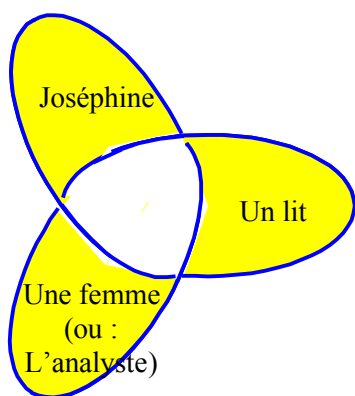
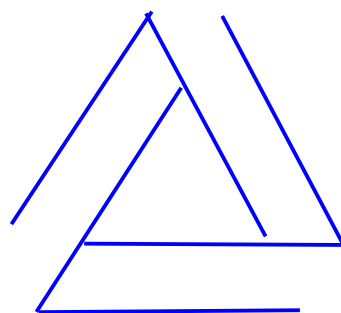
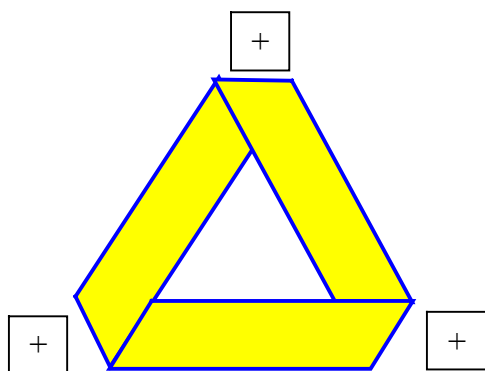
Mon rêve est donc une écriture de cette formule de Lacan, si mystérieuse qu'elle n'a été que peu reprise ou commentée : il n'y a de résistance que de l'analyste.

Le premier rêve apporté par Freud dans la *Traumdeutung*, l'injection faite à Irma, ne fait pas autre chose : Irma est une de ses analysantes, et il ne cesse de chercher le moyen de détourner la culpabilité qu'il éprouve de n'avoir pas su la soigner. Le déboulement dont j'ai rendu compte ici se produit chez Freud sous la forme d'une multiplication des responsables extérieurs à lui-même : c'est la faute d'Irma elle-même, qui n'a pas suivi ses conseils, puis celle de son ami Otto qui lui a fait une injection avec une seringue pas propre...

Le travail du symbolique tenté par le rêve reste de trouver une écriture qui pourrait trouer le réel de ce sentiment de culpabilité. Mais visiblement ce dernier est le plus fort, puisque le rêve, qui devrait avoir tous les droits que s'octroie l'imaginaire, se heurte à ce réel au point de ne pas cesser de chercher une autre écriture. C'est bien l'indice que l'écriture trouvée à un moment ne suffit pas. Ainsi pouvons-nous comprendre la définition lacanienne du symbolique : si l'imaginaire *consiste*, faisant surface, le symbolique *insiste* à faire trou dans le réel qui ne cesse de rester hors de sa portée, car il *ex-siste*. Le symbolique *in-siste* à mettre dedans ce qui *ex-siste* en se maintenant dehors, tandis que la surface de l'imaginaire consiste à faire écran entre intérieur et extérieur.

Écriture nodale

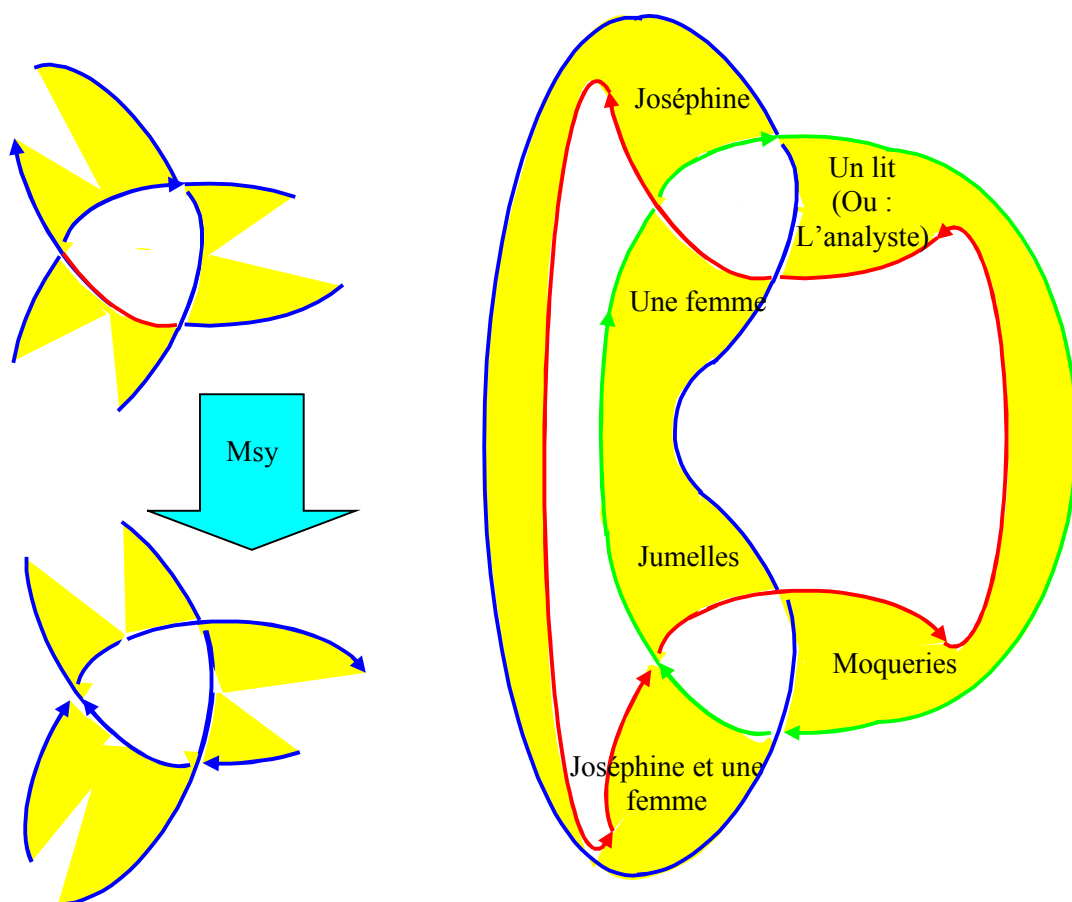
Avant de passer à la suite, peut-être pouvons-nous transformer l'écriture de la bande de Möbius homogène en trèfle muni de sa surface d'empan, ce qui est exactement la même chose. Regardez bien ces trèfles : ils ont trois croisements de même sens, comme la bande homo a trois torsions de même sens, et ses trois morceaux de brins de ficelle, différenciés par la recoupe sont identiques exactement comme sont identiques les trois segments de bord de la bande Homo.



Le rêve tente une mise en rapport de ces deux écritures, ne serait-ce que dans la métonymie de son discours. Cette opération fait acquérir à l'écriture la souplesse nodale nécessaire à la mise en rapport au sein d'une seule écriture, qui montre l'effort du symbolique pour ouvrir un trou.

Qu'est-ce que j'entends par ce mythique « effort du symbolique » ? Peut-être quelque chose de l'ordre de la tentative de trouver un interlocuteur pour dire, trouver les mots, c'est-à-dire couper ce fil qui pour l'instant se borne à être unique. Dans le rêve, personne ne parle. Ce n'est qu'un message que le rêveur s'envoie à lui-même. C'est ainsi que j'explique la récurrence ou le dédoublement des situations : puisque personne ne répond, puisque personne n'a entendu, il faut répéter le message. Ce rêve est double, mais j'en ai entendu des bien plus longs, dans lesquels on peut parfaitement repérer sous des avatars divers la répétition du toujours même message. C'est le cas de mon rêve personnel à trois séquences, tel qu'analysé plus haut.

Voici donc comment je représente le travail du symbolique dans le rêve :



Nous verrons un peu plus loin ce que c'est que cette transformation Msy qui désigne la relation entre ces deux trèfles apparemment identiques.

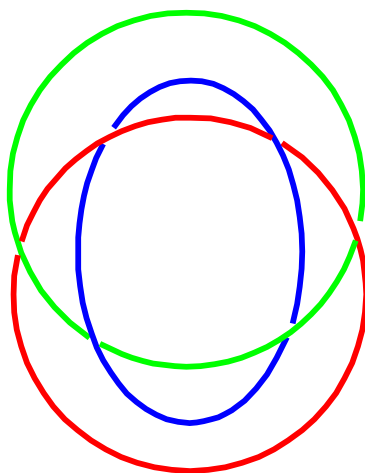
Un trou s'est ouvert dans chacune des feuilles de chaque trèfle. Tout indique, dans ce rêve, que la deuxième séquence est un redoublement et un prolongement de la seconde, tout comme l'analyste semble être un prolongement du corps de l'analysante, tout comme les paroles prononcées en forme de moqueries semblent la seule possibilité d'ouvrir un trou. Ces paroles ne sont évidemment pas prononcées, puisqu'il s'agit d'un rêve dont je ne peux témoigner que comme auditeur du récit qui m'en est fait. Joséphine ne pouvait pas préciser de quelles paroles il s'agissait, elle pouvait seulement les qualifier : des moqueries. Ceci témoigne, à mon sens de l'échec du symbolique. Ce que le rêve déroule ainsi, c'est une *écriture* qui tente de mimer ce qu'il en serait d'une parole souhaitée en même temps que redoutée. La parole souhaitée, elle est advenue par l'interprétation de Joséphine lorsqu'elle a pu passer au-delà de la sanction redoutée : des boules afros aux testicules....

Cette interprétation est l'équivalent d'une orientation par une coupure. Comme on le voit dans l'écriture topologique du rêve, la mise en rapport des surfaces ne suscite pas d'orientation. Chaque oreille de trèfle se dédouble et pourtant, ça reste une seule face. D'un côté Joséphine, de l'autre Joséphine et une femme. Il n'y en a qu'une et pourtant elle est double. Cette zone redouble donc la caractéristique de la bande de Möbius : il n'y a qu'une face et pourtant il y en a deux. Il se passe la même chose pour les jumelles dans leur rapport à une femme. C'est la femme inconnue, double de Joséphine, qui le plus logiquement semble se dédoubler encore une fois.

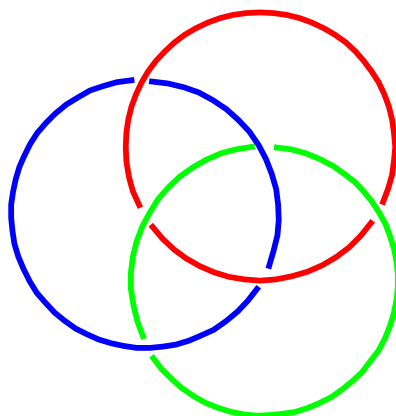
Enfin la troisième zone affiche les mises en rapport, c'est-à-dire ce qui fait lien. Sur le plan scopique le corps de l'analyste semble faire le lien entre les deux moments du rêve. Ce corps réside au même lieu que les moqueries : c'est sur le divan que se disent les paroles qui,

passant de l'analysante à l'analyste, font nœud. Elles prennent la forme des moqueries entendues dans le rêve, ce qui pourrait contribuer à l'explication de la faible loquacité de Joséphine. Lorsqu'on se sent sans cesse en butte aux moqueries, il y a de quoi chercher à se taire.

Du point de vue nodal, le résultat est un triple enlacement. Il peut s'écrire un peu plus lisiblement comme ceci :



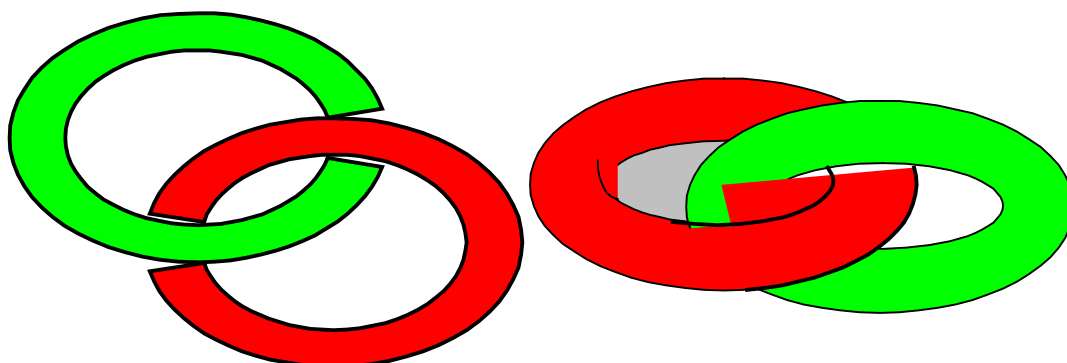
Chaque rond pénètre dans le trou des deux autres, contrairement au nœud borroméen :



...dans lequel aucun rond ne pénètre dans le trou d'un autre. L'enlacement n'est pas un nœud, et surtout pas un nœud borroméen.

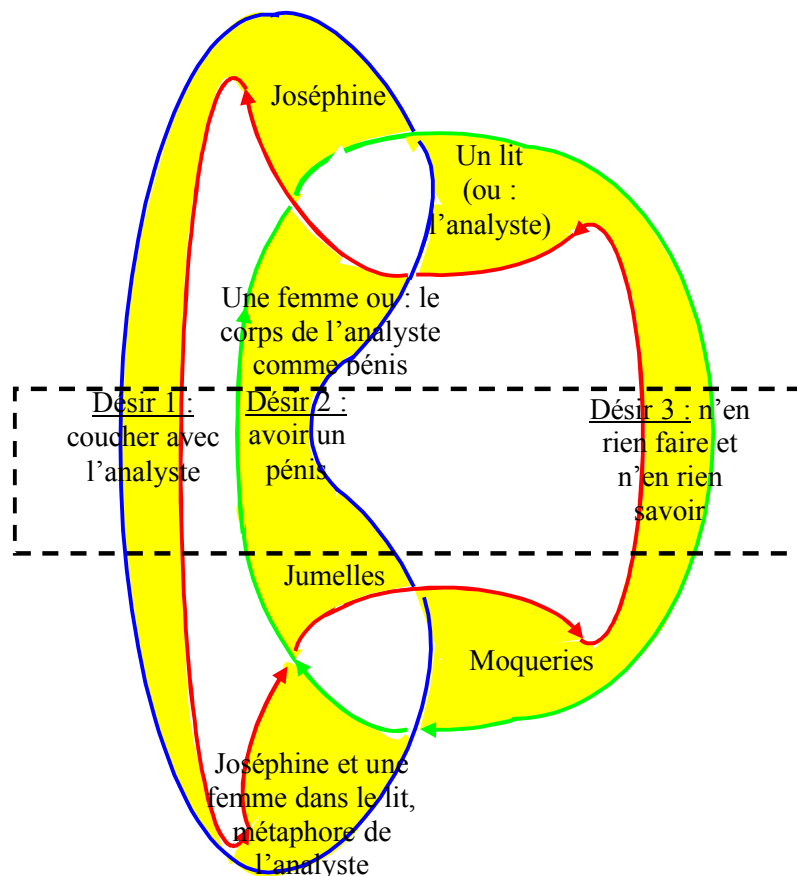
Comment interpréter cette différence ? Le nœud borroméen écrit la troisième dit-mention, c'est-à-dire le dit-mention de la parole : chaque rond est clairement dessous ou dessus un autre rond. Le trou de chaque rond est efficient, car rien ne vient le boucher. Dans l'enlacement, la troisième dimension ne cesse pas de ne pas s'écrire. Les bords ne se distinguent pas vraiment des trous, puisque les trous sont tous bouchés par la surface d'un autre rond qui le traverse. L'enlacement ne sort pas de l'inceste, compris à la manière de Lacan dans « l'Etourdit » : « je métaphoriserai de l'inceste les rapports qu'entretient la vérité avec le réel ». Autrement dit dans le rêve, la vérité est comprise comme le réel. Ou, pour employer le vocabulaire freudien : les mots y sont pris pour des choses. Dans le rêve, nous

croyons à la réalité de ce que nous voyons, et d'autant plus qu'il s'agit de la réalisation d'un désir. Tout se passe avec ce triple enlacement comme dans l'enlacement simple que Lacan décrivait dans son séminaire sur l'Identification :



Malgré le vide laissé entre la surface et les trous, la structure se laisse lire comme le comblement du trou de l'un par le corps de l'autre. Lacan disait qu'il s'agissait du désir de l'un qui répondait exactement à la demande de l'Autre. C'est ce qui se passe dans un rêve, dont la mise en scène vient apporter l'objet qui manque à l'Autre intrinsèque. C'est ce qui s'appelle prendre ses désirs pour des réalités. Légèrement voilé par la censure, le désir de Joséphine s'avère, dans son rêve, comblé : elle désire coucher avec son analyste, et elle possède un pénis sous la forme du corps de celui-ci. Non seulement ces deux désirs sont contradictoires, mais son désir est aussi de respecter la censure rappelée par les jumelles sous la forme des moqueries. Dans cette dernière configuration, l'écriture de cette parole moqueuse condense la surface et le trou : le trou que serait une parole, parce qu'elle tranche entre deux options du désir, dans le rêve s'avère la même chose qu'une surface, d'une part parce qu'on ne peut vraiment lire ce que ces « paroles » disent, d'autre part parce qu'elles représentent la menace du trou comme tel, c'est-à-dire de l'aveu par la parole, se révélant ici l'exacte métaphore de la castration.

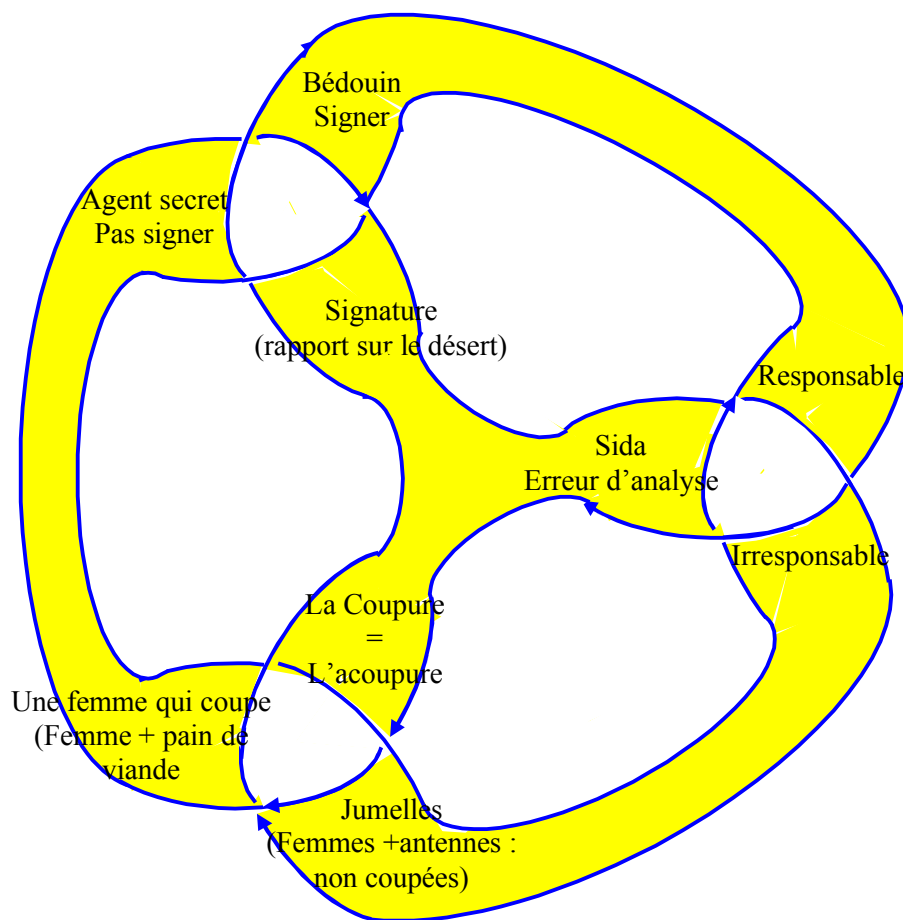
Son désir se révèle triple et triplement contradictoire, et c'est pourquoi le rêve présente aussi cette succession de dédoublements qui s'écrit finalement comme un triple enlacement.



L'intérêt de la topologie réside en ceci : la configuration ci-dessus est une proposition, et non une écriture définitive. J'en ai écrit plusieurs dizaines d'autres avant de parvenir à celle-ci, qui m'apparaît pertinente au stade où j'en suis de ma réflexion. Les précédentes écritures auraient toutes pu susciter leur justification. Mais, comme dans l'exercice de l'analyse, les exercices topologiques ne sont là que pour relancer la dynamique du processus. Aussi ai-je justifié mes choix pour la figure retenue, fruit de ces exercices et des propositions rejetées, sans être dupe de leur caractère tout provisoirement définitif.

Passons à l'écriture nodale de mon propre rêve. Donc, j'ai entendu le rêve de Joséphine sans savoir que je l'avais entendue au-delà de ce qu'elle m'en avait dit dans la séance où elle le raconte. Telle est du moins l'hypothèse. Mon rêve, comme tous les rêves, au fond, reprend le désir de respecter la censure comme fondamental, puisqu'il se poursuit dans les trois séquences, qui présentent chacune un dédoublement : celui qui veut respecter la censure, la hiérarchie, l'honnêteté, la santé publique, et celui qui passerait bien outre pour satisfaire à ses désirs.

Mais comme cette fois il y a trois séquences, j'effectue les liaisons de trois trèfles selon le même principe que précédemment, celui des ouvertures qui se produisent dans chaque feuille de chaque trèfle et qui identifient les brins semblables.



Le résultat n'est pas un triple enlacement, cette fois-ci, mais un triple trèfle. La liaison ne présente pas un découpage en trois ronds enlacés, mais un seul brin de ficelle qui se croise neuf fois lui-même. Je n'ai pas cherché à obtenir cette écriture, je me suis borné à appliquer les règles que je me suis données. Ces règles imposent ce résultat. Doit-on y voir une structure fondamentalement différente du rêve précédent ? A priori je dis non, parce qu'ici, le trou est bouché, non par la pénétration d'un autre rond, mais par le fait qu'il s'agit toujours du même rond, du même brin de ficelle dont il est impossible de déterminer globalement s'il est dessus ou dessous, puisqu'il est toujours, localement, soit dessus, soit dessous. Comme dans un trèfle simple, la surface comprise entre les brins n'est pas plus orientable : pour un croisement, elle est dessus, tandis qu'au croisement opposé, elle est dessous. L'écriture du trou, c'est-à-dire de la troisième dimension, échoue. Ce n'est pas autre chose qu'une manifestation de ce que Lacan appelait le réel l'écriture : rien ne peut faire que l'écriture ne soit pas à deux dimensions, excluant réellement la troisième, de même qu'un rêve (et toute manifestation de l'inconscient) se présente comme une écriture parce que le refoulement en a exclu la parole.

Néanmoins puisqu'il y a deux écritures différentes, trèfle et enlacement, il faudra bien qu'un jour je trouve une explication à cette différence : d'un côté trois ronds enlacés (c'est-à-dire : qui se pénètrent l'un l'autre, et non pas noués), de l'autre un seul rond (qui se pénètre lui-même). De plus, nous pourrions parfaitement rencontrer des rêves à 4, 5... n séquences.

Quoiqu'il en soit, nous avons d'un côté une formule générale du rêve qui, au-delà des formes différentes, rend compte de ses caractéristiques : la pénétration du ou des trous disponibles, c'est-à-dire leur effacement comme trou. Ceci se distingue de manière structurale

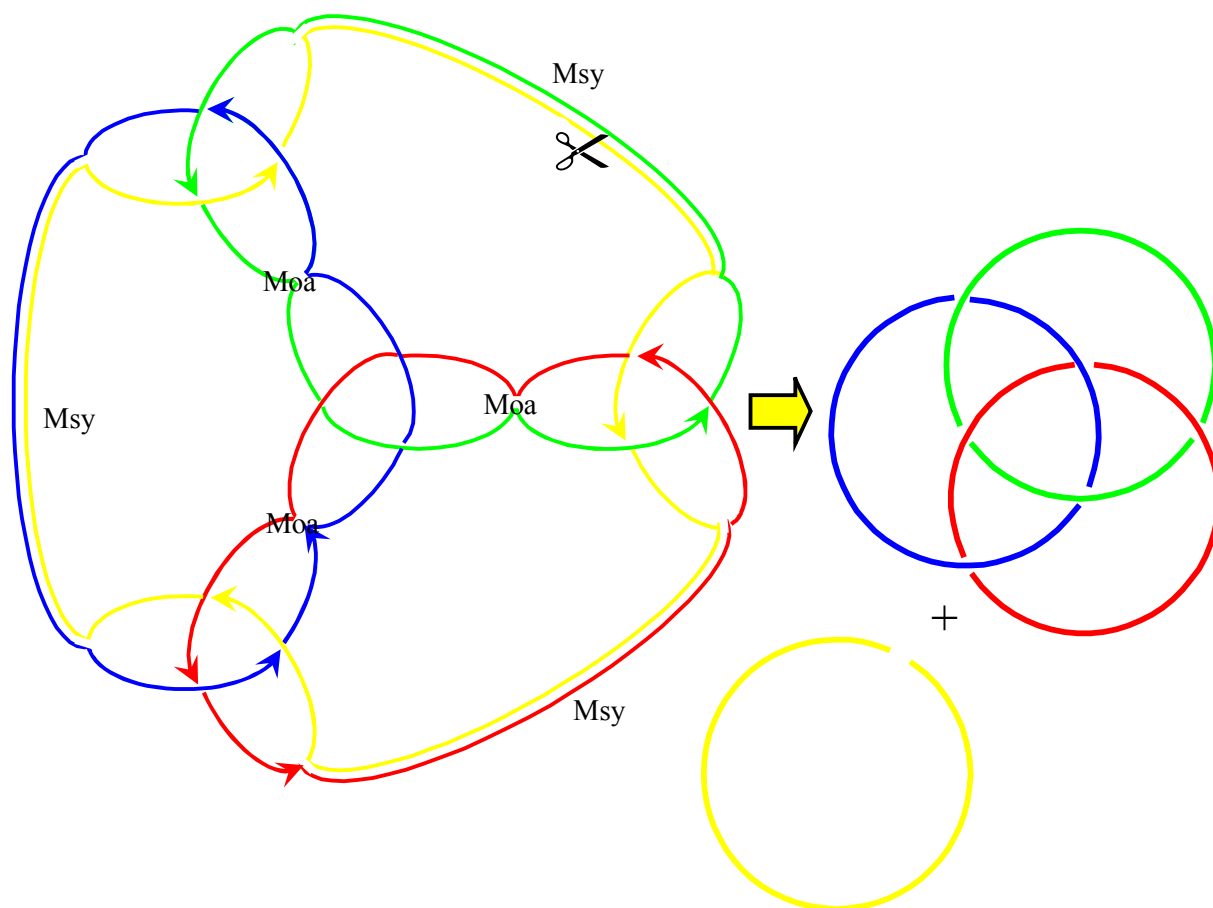
du nœud borroméen, qui représente la parole, c'est-à-dire l'échange avec un autre, formant du trou sans qu'il y ait pénétration. C'est le meurtre de la Chose au sens où elle est exclue du trou. C'est la forme la plus efficiente de l'écriture du symbolique, c'est-à-dire de l'échange verbal avec un autre qui entend. Dans un rêve, il n'y a pas d'échanges avec un autre, c'est-à-dire un interlocuteur qui entend et qui répond. C'est ce que représente le trèfle ci-dessus : il n'y a pas d'autre brin. Par contre il peut y avoir dialogue avec l'Autre intrinsèque celui qui représente l'inconscient, dédoublant le sujet de manière fictive : c'est ce que représentait le triple enlacement.

N'y a-t-il donc pas dialogue avec l'Autre dans mon rêve ? Si, bien sûr. L'écriture ne diffère pas de ce fait, mais seulement du nombre de séquences. C'est l'étude de ce problème qui m'a amené à trouver une formule du nœud borroméen généralisé.

Intermède technique : construction du nœud borroméen généralisé

En effet, j'étais d'abord obnubilé par la structure du nœud borroméen à trois ronds, ce qui est le minimum en deçà duquel il n'y a pas de nœud borroméen. Pourquoi ? À cause de la structure particulière de ce nœud, qu'on trouvera détaillée dans ma « Théorie du nœud borroméen en relation avec la théorie des 4 discours » lisible sur mon site. Elle est particulière en ce qu'elle permet de décrire précisément le mouvement de la parole dans son articulation à l'écriture qui fait résistance à son avancée.

Puis je me suis aperçu, après de multiples essais, qu'il était possible de construire un nœud borroméen à trois ronds à partir de quatre trèfles, dont un seul doit tourner en sens inverse des trois autres, celui placé ici au centre :

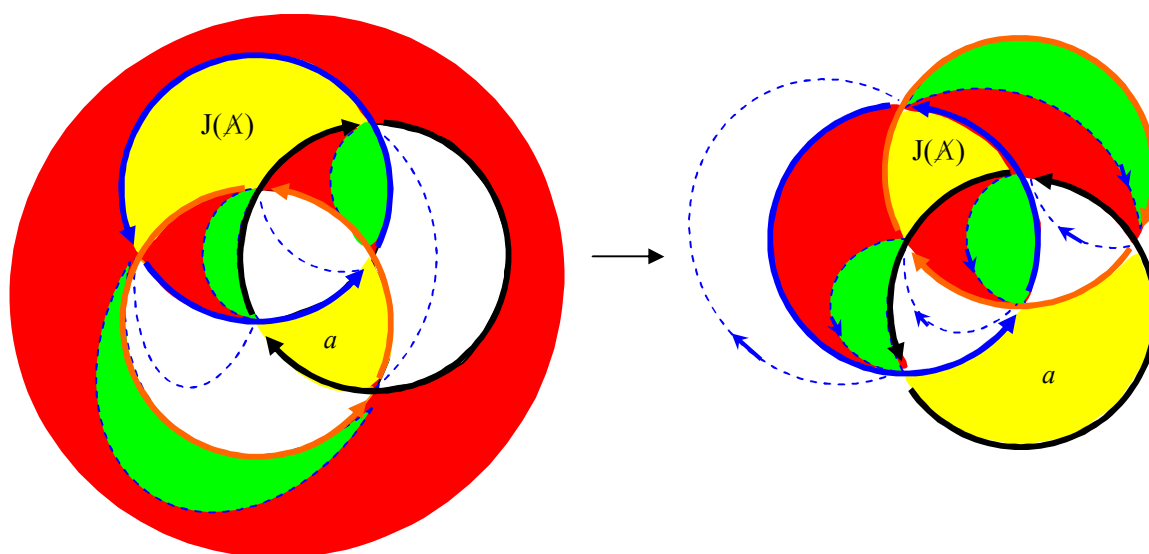


Les notations Msy et Moa indiquent les relations de miroir qui nouent les écritures deux par deux. Moa : miroir objectif antérieur, Msy, miroir subjectif, ou retournement selon l'axe des y. Je m'expliquerai sur ce dernier un peu plus loin.

La connexion se fait entre les quatre trèfles selon le même procédé utilisé plus haut, représentant, je le rappelle, l'ouverture de la parole. On obtient un nœud à quatre ronds, mais il suffit de couper le rond interne (jaune) pour se retrouver avec un nœud borroméen à trois ronds parfaitement formé. Qu'est-ce que ce rond jaune qu'il faut éliminer, alors ? Eh bien c'est l'objet *a*, de Lacan tel qu'il est censé s'éliminer en fin de cure.

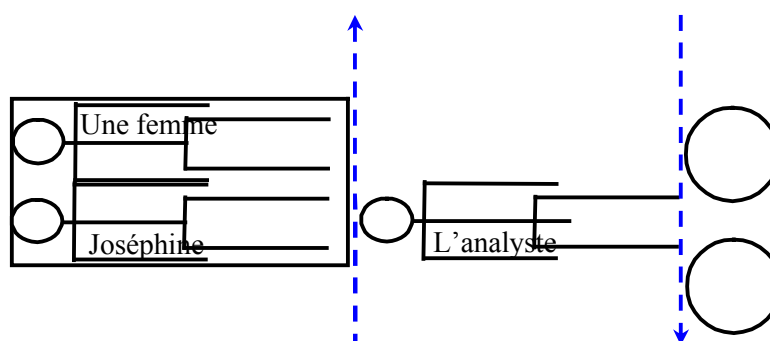
Il se trouve que, en étudiant la structure de la surface d'empan de ce nœud borroméen, comme modélisation de la parole dans son rapport à la mise en mémoire (l'écriture) j'ai démontré qu'on pouvait orienter trois zones pleines et trois zones vides et repérer l'impossibilité d'orienter une zone pleine et une zone vide, qui se constituent donc intrinsèquement, comme objet petit *a* et jouissance de l'Autre ($J(A)$) au sein même du nœud. Cette opération s'effectue par six retournements d'un rond, en se servant des deux autres comme axe de rotation. Voici l'élément final de ce modèle, dans lequel le rond orange change de place entre les deux écritures du nœud, entraînant dans son retournement une inversion des places entre les surfaces pleines, qui viennent de terminer leur orientation (chaque zone est divisée en vert et rouges, vert dessus et rouge dessous, si on veut faire la comparaison avec une rondelle de papier, qui, tout en étant la même feuille, présente deux faces) et les surfaces vides qui représentent l'énonciation. L'écriture ci-dessous serait donc l'écriture théorique d'une énonciation, à partir des écritures (représentations de choses) contenues dans le rond de gauche (ce que je veux dire) jusqu'à la mise en mémoire de la

modification provoquée par l'énonciation (le mouvement de passage lui-même) dans le rond de droite (ce que je me souviens de ce que j'ai entendu de ce qui a été dit) :



Quand je parle d'échange entre les pleins et les vides, je parle d'un échange virtuel, dans l'apparence de l'écriture. En fait, si vous imaginez le mouvement du rond cheminant de en bas à gauche (dans le rond de gauche) à en haut à droite, (dans le rond de droite), vous constaterez que chaque zone reste à sa place mais change d'aspect¹⁴.

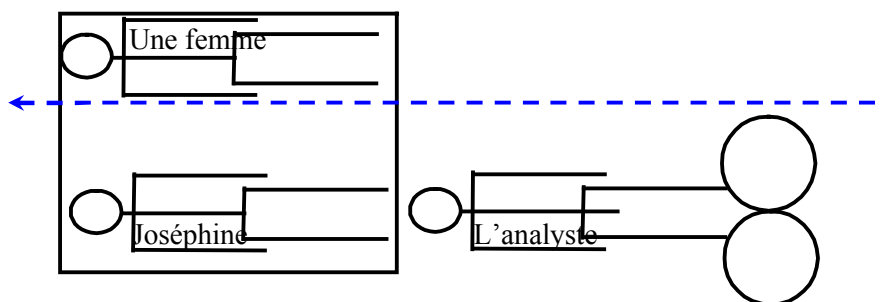
Par ailleurs, la coupure bleue pointillée qui sépare les zones rouge des zones vertes et se referme sur elle même au bout de six retournements, cette coupure zigzague en changeant de sens à chaque retournement de rond, c'est-à-dire à chaque changement de lieu, comme on peut le lire grâce aux flèches que j'ai rajoutées dans la figure de droite. Ce changement de sens représente chaque passage de la parole à l'écriture, c'est-à-dire de l'énonciation à la mise en mémoire (le travail de la censure), et inversement, l'interprétation de la mise en mémoire (le travail du rêve) par la prise de parole. L'écriture de rêve et de son interprétation concrétise exactement ce que ces deux figures théorisent. Dans un premier temps du récit, la coupure semble séparer nettement l'analyste du lit où sont rassemblés Joséphine et une femme, tandis que, plus loin, elle coupe l'analyste des jumelles :



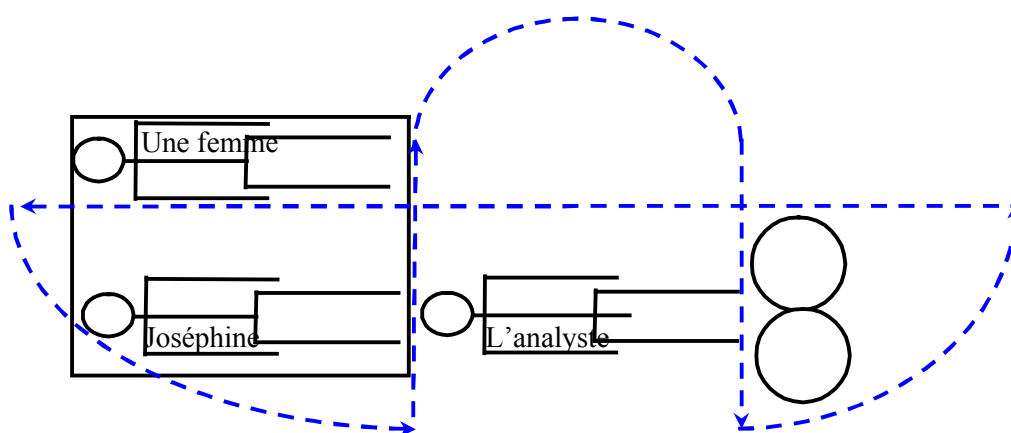
¹⁴ Voir « La bourse ou la vie » et « Une théorie du nœud borroméen en relation avec la théorie des 4 discours », lisibles sur mon site.

Il s'agit bien d'une coupure signifiante au sens où il s'agit du premier temps d'un récit, et les images que j'y ajoute ne sont que reconstitution après-coup. Ce premier temps du récit n'est pas le rêve comme tel, mais un premier temps de l'interprétation par la parole.

L'interprétation seconde, un deuxième tour de la parole lors d'une deuxième séance, séparée de la première par une *coupure*, fait changer le sens et le lieu de la coupure. Elle passe de la verticale à l'horizontale (dans cette écriture-là, bien sûr) et sépare ce qu'elle avait assemblé, tout en rassemblant ce qu'elle avait séparé :



La *progression* de l'interprétation éclaire le rapport de Joséphine à un homme et au phallus, mais cette avancée se fait au prix d'une *régression* qui refoule le rapport de Joséphine à une femme¹⁵. De plus cette *progression* de l'interprétation est à lire comme un dévoilement de la *régression* à une représentation infantile dans laquelle la femme se trouve pourvue d'un phallus. La combinaison des deux écritures, qui serait une lecture globale du rêve encore à venir, montre, comme sur la surface d'empan du nœud borroméen, le trajet de la coupure en tant qu'elle se recoupe, tout en restituant le continuum que tisse la linéarité du discours :

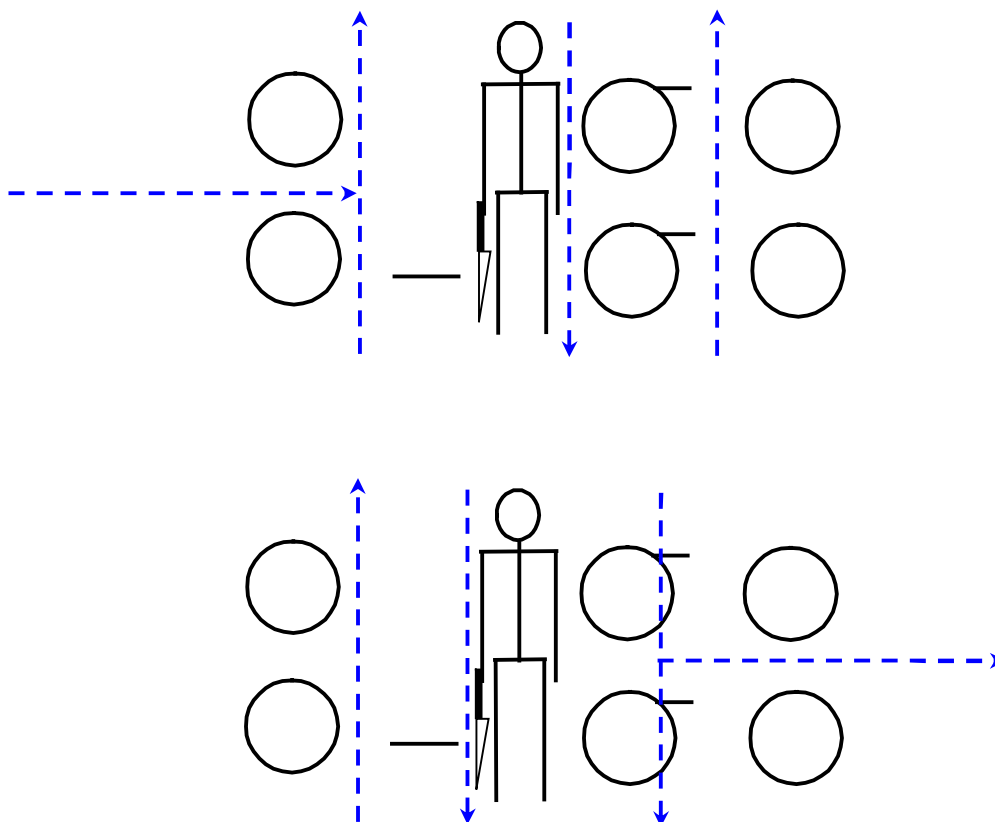


Cette continuité de la coupure, je l'ai déjà évoquée plus haut (p.7) dans le passage de cette esquisse au graphe d'une bande de Möbius. Mais ici, son trajet continu restitue le fait qu'il n'est de métaphore consciente que via son expression métonymique, puisqu'il faut redire ce qu'on a dit dans un autre contexte pour en faire valoir l'aspect métaphorique. Ici, le changement de sens de la coupure doit se lire comme un deuxième tour sur le bord d'une rondelle (faisant valoir l'Autre face), ce qui revient à l'écriture du huit intérieur, qui est aussi le bord d'une bande de Möbius.

¹⁵ Je pense à la Dora de Freud, à son rapport à la Madone et à Mme K. Freud nous dit qu'il n'a pas assez prêté attention à cette inclination de Dora pour une femme, et que cette résistance de sa part pourrait bien être ce qui a fait s'interrompre l'analyse. Mais il s'agit de moi parlant de Freud parlant de Dora, donc de théorie, nourrissant mes propres préjugés. Je n'en parle ici qu'afin de les mettre à plat, ce qui, je l'espère, fera office d'analyse de ma résistance.

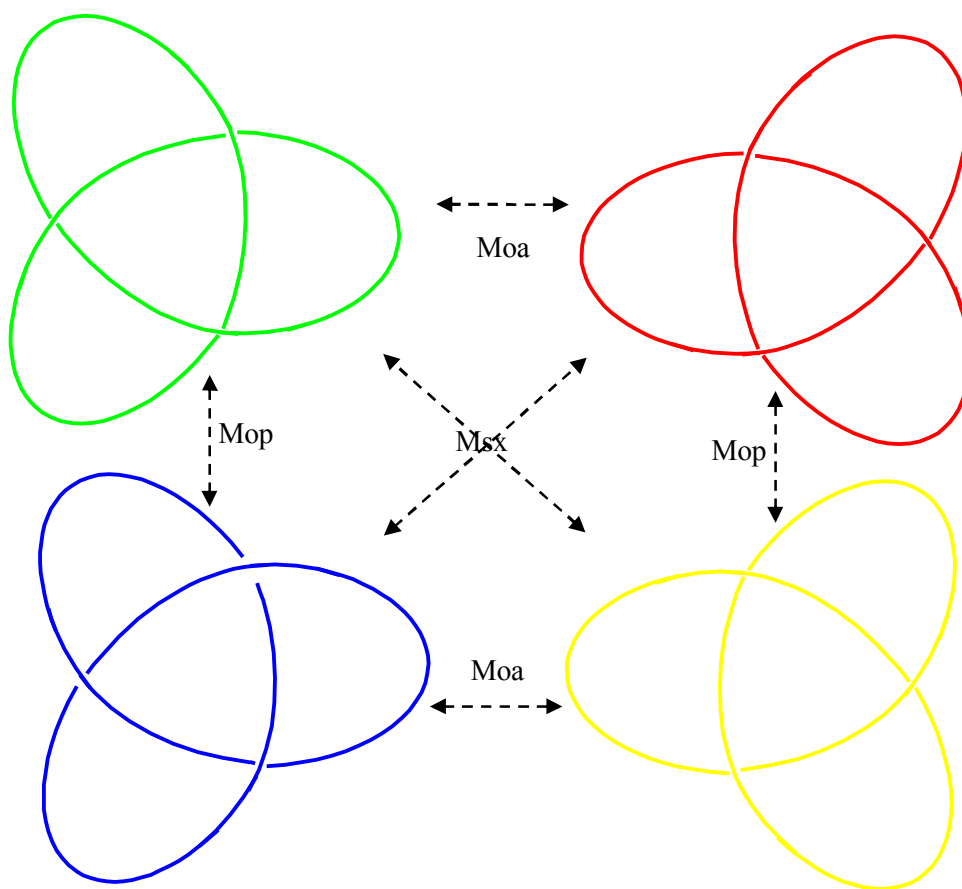
Bien sûr l'aspect imaginaire de la configuration du trajet de cette coupure diffère sensiblement de celui de la coupure de la surface d'empan du nœud borroméen. Mais en termes de structure, nous avons bien affaire à la même.

Voici la même opération sur mon propre rêve, le premier récit, puis la réorganisation du passage de la coupure dans le récit suivant :



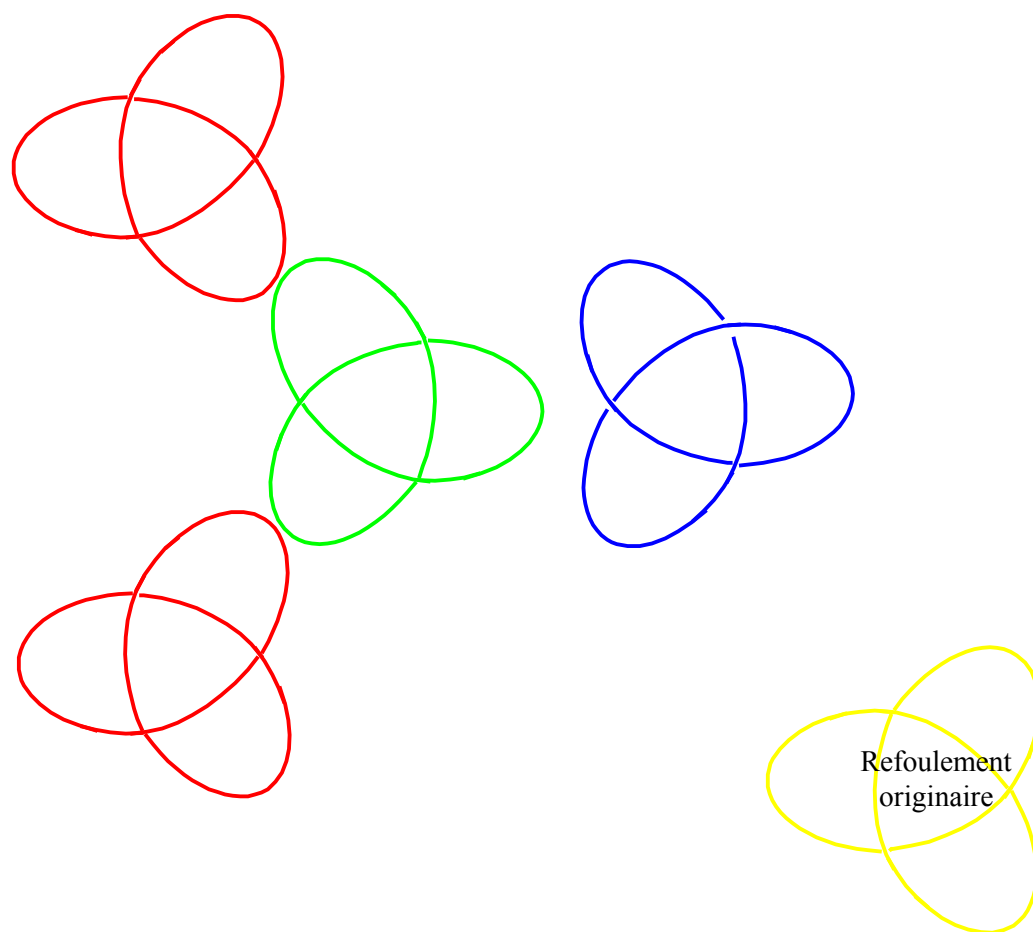
Il semble qu'il y ait une similarité de structure entre cette écriture, et celle que je viens d'exposer concernant la construction du nœud borroméen à partir de 4 trèfles. Dans les deux cas, le résultat est un nœud borroméen dont une partie reste exclue : le rond jaune dans un cas, les deux zones jaunes dans le second la deuxième, ($J(X)$) est, en fait, théoriquement un vide). Je rappelle par ailleurs que tout ce travail est motivé par le souci d'écrire la clinique, à partir de cette question : pourquoi un nombre précis de séquences, et pourquoi ce nombre serait-il restreint ? Ici, nous avons 4 trèfles d'un côté, six retournements de l'autre.

Or les 4 trèfles en question, qui ne sont que de deux sortes, nous renvoient aux possibilités d'écritures différentes du trèfle, en fonction des miroirs qui les reflètent. Il y en a 4 :

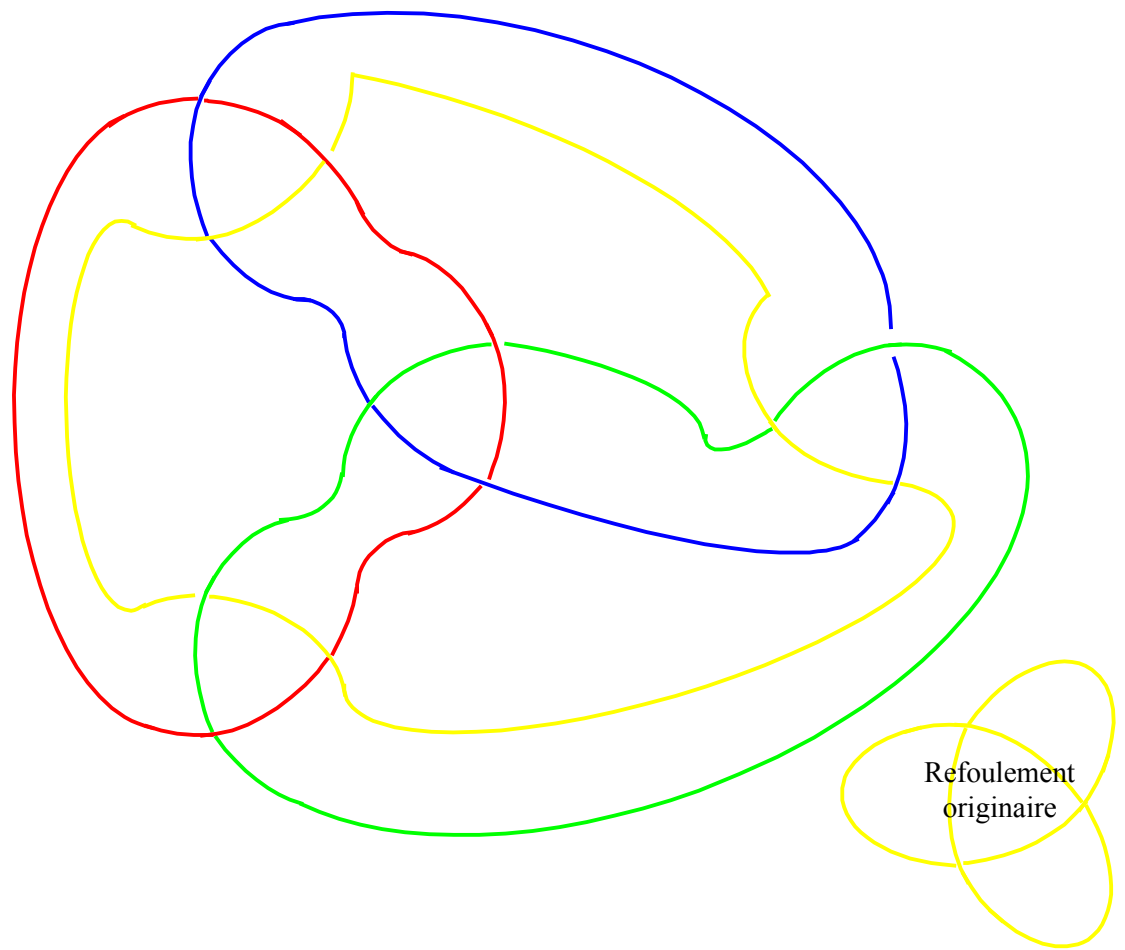


On pourrait tout aussi bien considérer l'écriture d'un rêve, du moins d'un rêve du type de ceux dont il est question ici (rien ne dit qu'ils soient tous sur ce modèle), comme la duplication successive d'une première écriture à travers différents miroirs. Il ne serait nullement utile de mettre les branches en relation. Souvent en effet, dans les rêves, des séquences successives se présentent sans rapport apparent les unes avec les autres. Ce seraient autant de tentatives du symbolique pour tenter de faire trou, c'est-à-dire de faire parler un réel inscrit de la veille, inscrit mais non écrit, donc encore illisible. Par contre l'énonciation du rêve, ne serait-ce que par la mise en rapport des séquences, fait interprétation. Elle impose donc ce raboutage des diverses branches de chacun des trèfles.

Vous constaterez que pour, pour cela, c'est-à-dire construire le nœud borroméen, je me suis servi de trois éditions du trèfle rouge, (dextro gauche) et d'un seul du trèfle vert (lévo droit). J'aurais pu remplacer l'un des trois rouges par le dextro droit (bleu), le résultat aurait été le même, l'important étant seulement que les trois trèfles externes soient de gyrie inverse au trèfle central. Mais dans tous les cas j'aurais dû laisser de côté le dextro droit, que du coup je ne peux que vous présenter en jaune. Vous connaissez à présent le symbolisme que j'attribue à cette couleur.

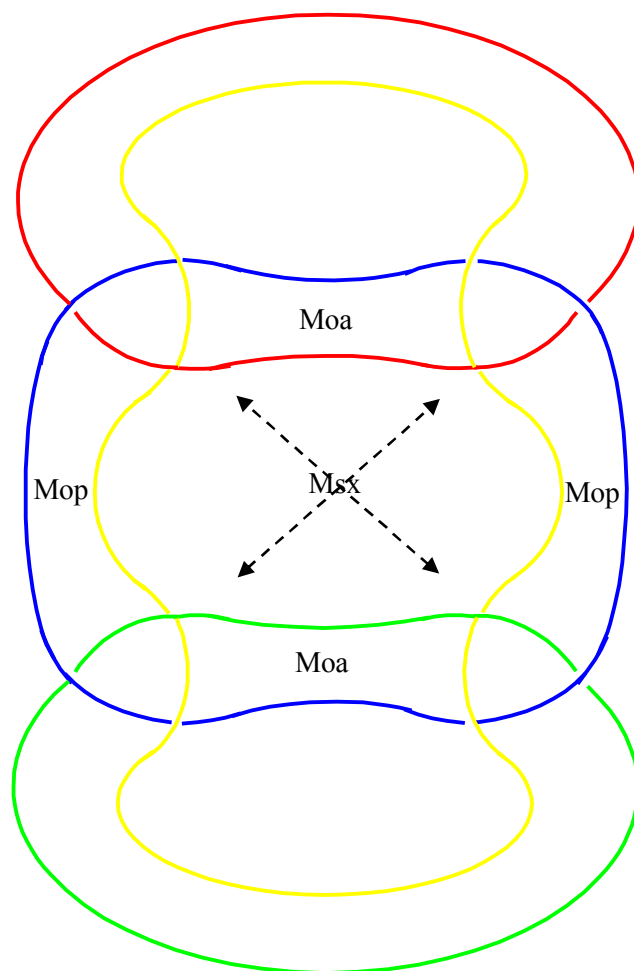


Ce qui donne, une fois les raboutages effectués :



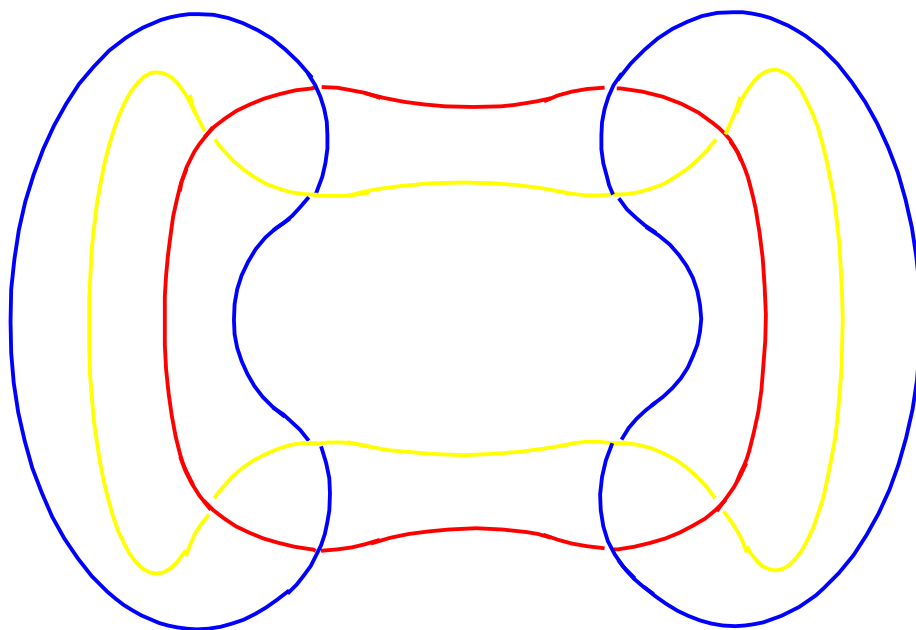
Pour construire le nœud borroméen de cette façon, il a donc bien fallu laisser de côté, d'une part l'une des écritures du trèfle telle que l'impose les lois de la mise à plat, d'autre part, le rond surnuméraire que nous avons coupé en fin d'opération. Donc, nous nous retrouvons dans le même cas de figure que la structure intrinsèque du nœud borroméen comme telle qui laisse hors orientation deux zones.

Cependant, que se passe-t-il si, selon le même principe, je raboute les quatre écritures du trèfle sans en laisser une de côté ? Il se passe ceci :



J'ai apposé dans les ouvertures qui permettent le raboutage, les rapports de miroir¹⁶ dans lesquels se trouvent ces écritures les unes par rapport aux autres. Le nœud obtenu ne présente pas l'alternance dessus-dessous d'un nœud borroméen, ou même d'un trèfle. Vous constaterez en plus que rien n'empêche qu'on retire le rond jaune central, ce qui provoque le dénouage de l'ensemble. La symétrie générale de la figure fait que, si on avait provoqué un raboutage latéral, au lieu de en haut et en bas, nous aurions obtenu exactement la même chose :

¹⁶ Voir plus haut p. 18



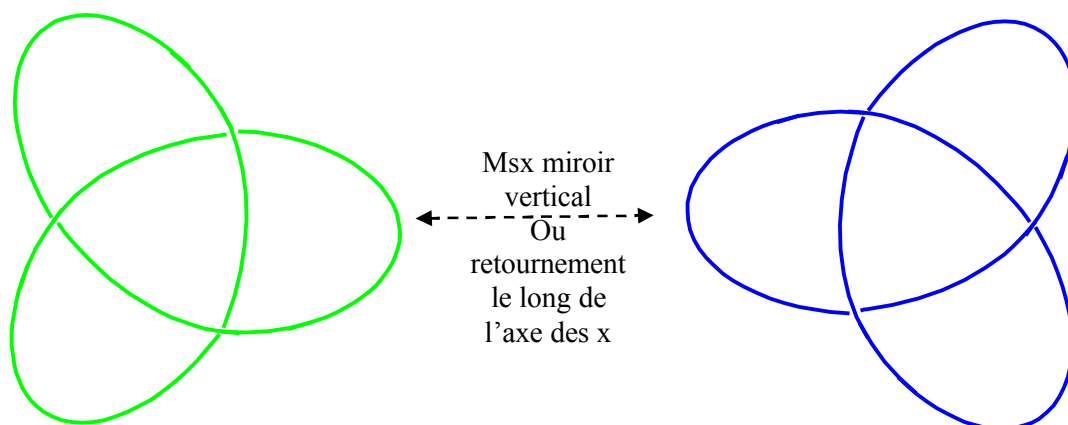
Autrement dit, le tour des points de vue au miroir ne nous permet pas de construire quoi que ce soit. Le résultat est assez analogue à ce que nous présente en première aperception une formation de l'inconscient : des séquences apparemment sans rapport les unes avec les autres, des personnages qui se rencontrent alors que nous savons qu'ils ne se sont jamais rencontrés, des êtres chers vivants alors qu'ils sont morts (l'image du personnage est dénouée de son attribut : la mort), etc.... rien qui ne nous permette de construire un signifié et une signification. De même un symptôme nous apparaît totalement incongru, dépourvu de contexte. Ce peut être le symptôme hystérique qui pose en un lieu précis du corps une douleur ou un dysfonctionnement que la médecine ne parvient pas à intégrer à son contexte, ni le sujet au sien propre. Il peut s'agir d'un symptôme obsessionnel dans lequel une pensée s'impose dans laquelle le sujet ne se reconnaît pas. Dans tous ces cas, tout se passe comme s'il n'y avait pas de nouage avec autre chose. Or, le signifié, le sens, ne se construit que du nouage d'un signifiant avec un autre signifiant, d'où se produit du sujet.

Mais avons-nous véritablement fait le tour des points de vue ?

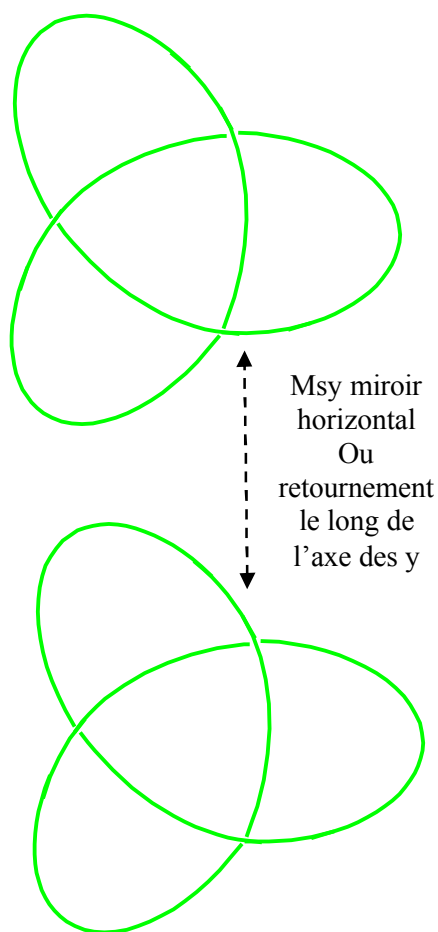
Lorsque j'ai abordé les différents points de vue au miroir, je n'ai envisagé que le cas du miroir vertical (M_{vx}). Que se passerait-il si nous avions à faire à un miroir horizontal (M_{sy}) ? Le physicien répondrait : la même chose. La loi du miroir est la même quelle que soit la position du miroir. Sauf que pour le point de vue subjectif d'un humain, ça change tout. Et, nous l'allons voir, si l'objet considéré est un nœud, ça change tout aussi.

Il nous faudrait donc ajouter au montage ci-dessus la relation du trèfle à son image dans un miroir horizontal. Il n'est pas facile de concevoir ce que serait l'image d'un trèfle dans un tel miroir. N'y verrait-on pas seulement l'épaisseur de la ficelle, voilant toute la configuration ? D'autant qu'il s'agit d'expériences subjectives : il s'agit de trouver une écriture de l'expérience d'un sujet se contemplant lui-même, ce que fait déjà le trèfle d'une certaine façon puisque sa ficelle ne fait que se croiser elle-même. Ça, c'est le sujet qui réfléchit : sa pensée ne se déroule pas dans la confrontation à un autre, elle ne se confronte qu'à elle-même, ce qui se retrouve fréquemment dans la vie de tous les jours, même si les dits sujets parlent. Au moins, parfois, le dit sujet reçoit de l'autre son propre message sous une forme inversée : grâce au miroir vertical, l'autre lui répond quelque chose dans laquelle il se reconnaît, même si ça lui vient de l'autre, car il sait que ça lui vient d'un autre.

Remarquons que le miroir vertical donne du trèfle une image qui est semblable à celle d'un retournement :

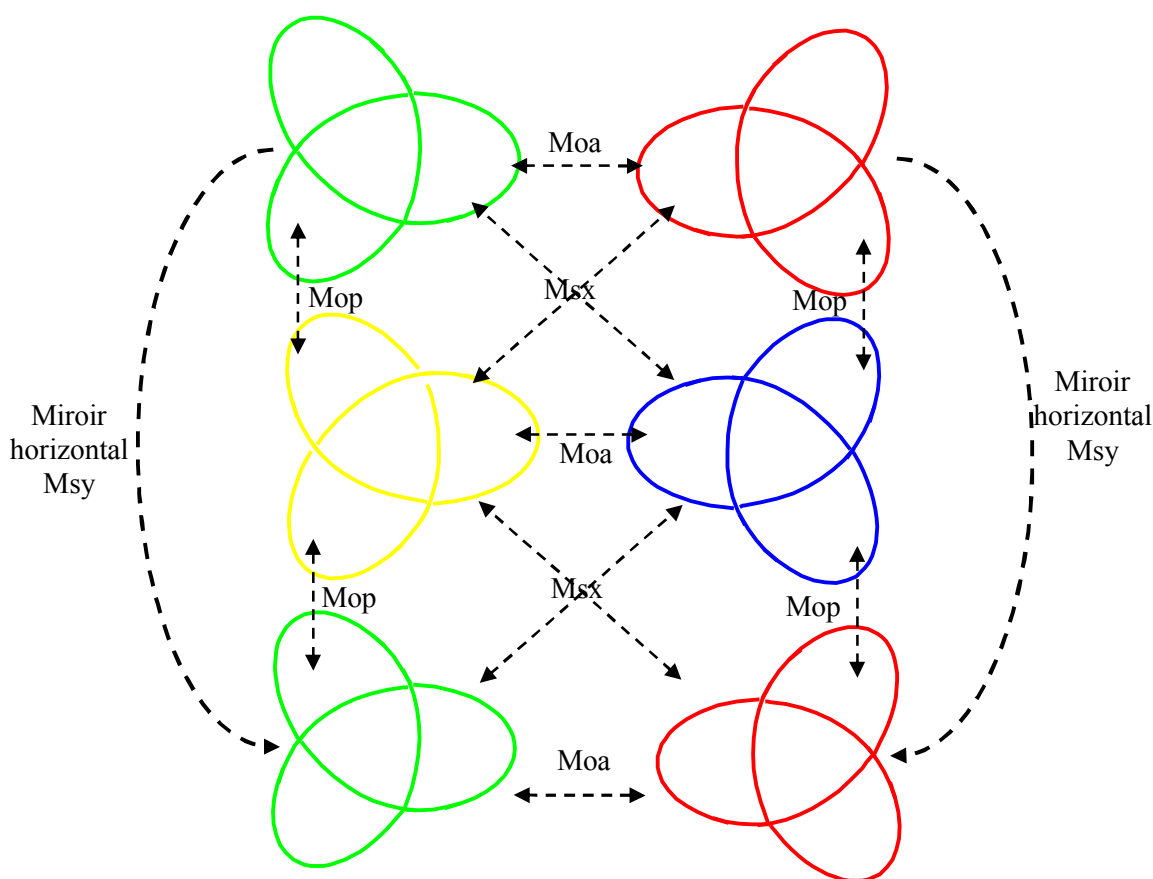


Si le miroir est horizontal, il peut bien s'agir d'un retournement le long de l'axe de y. et là surprise, le résultat n'est pas du tout le même que ci-dessus : l'image est exactement semblable à l'objet :



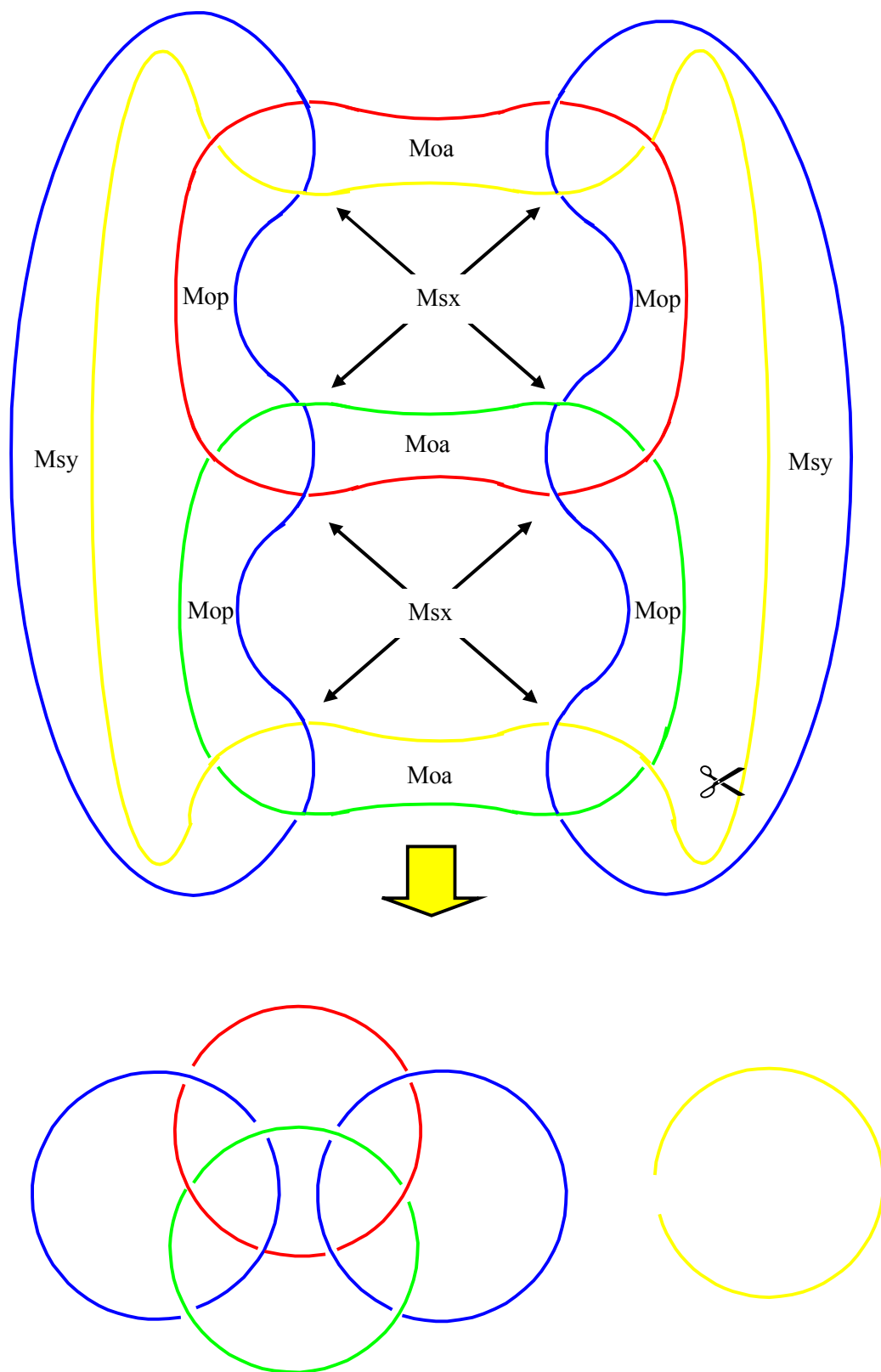
J'avais déjà proposé cette transformation dans la mise en forme du dédoublement dans le rêve. Je propose d'y retrouver ce qu'on appelle communément le symptôme, qui, comme le réel, revient toujours à la même place. Le rêve est une tentative de transformation de cette donnée, tentative qui ne parvient pas à faire trou tant qu'on n'a pas mis en rapport au moins 4 points de vue, dans la mesure où, dans l'ensemble des 4 possibles, au moins un est exclu. On peut en exclure deux (c'est le cas p. 39, où le nœud borroméen est construit à partir de seulement deux écritures différentes du trèfle, tournant en sens inverse). Mais l'exclusion d'au moins une est nécessaire à la construction du nœud borroméen. Dans les deux cas ce sont donc bien deux ronds de ficelles qui sont appelés à être refoulés hors de cette construction, l'un « à l'origine », l'autre après la construction proprement dite. Cette construction est celle qu'on obtient par l'analyse et qu'on élimine par la coupure de la fin de cure. Comme on le voit, ça n'élimine pas l'exclusion d'origine, le refoulement original dont nous avons été obligé, comme Freud, de faire l'hypothèse. Sauf que nous avons là une écriture topologique qui reflète exactement la théorie analytique, pour des raisons logiques a priori extérieures à l'analyse. La question se pose de l'identité de ce théorème mathématique avec la théorie et la pratique de l'analyse.

Par contre si on veut absolument utiliser tous les points de vue, alors il est nécessaire de rajouter une ligne aux 4 points de vue fondamentaux, une ligne de miroir « au lait » qui ajoute, par rapport à la première ligne, le miroir horizontal M_{sy} qui n'avait pas encore été utilisé dans la construction.



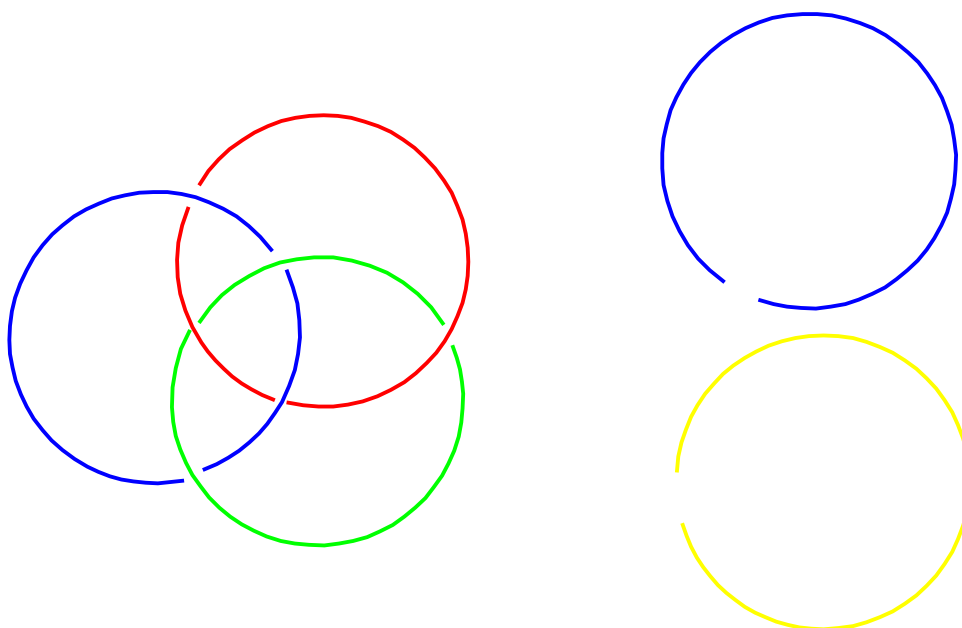
Alors on obtient un nœud borroméen, mais à 4 ronds, et toujours muni de ce 5^{ème} rond surnuméraire qui enlace chacun des autres ronds, et dont il faut se débarrasser par une coupure. Remarquez en effet que ce rond jaune, s'il est borroméen avec le rouge et le vert (il ne pénètre pas leurs trous respectifs) il est enlacé avec chacun des ronds bleus latéraux (il

pénètre dans leurs trous respectifs). Moyennant donc une coupure de ce rond jaune, on obtient ce nœud borroméen à 4 ronds. Et donc, comme dans le cas précédent on se retrouve avec deux ronds en trop. Cependant, si le 5^{ème} est à exclure de toute façon pour éliminer l'enlacement, le 4^{ème} est noué de façon borroméenne. Sur les 4, aucun rond n'emprunte le trou d'un autre rond.



Pour Lacan, la qualité borroméenne se réduisait à cette règle : si on coupe un rond, tous sont libres. Or jusqu'à présent, j'ai insisté sur cette autre règle à laquelle Lacan ne fait jamais allusion (sauf dans sa formule de « l'Etourdit » « je métaphoriserai de l'inceste les rapports que la vérité entretient avec le réel ».) : aucun rond ne pénètre dans le trou des autres (pas d'inceste topologique !). C'est ce qui différencie aussi le nœud borroméen des enlacements et des trèfles. Cette règle nous donne un critère de passage à la troisième dit-mention, c'est-à-dire à une écriture de la troisième dit-mention, que je considère comme une écriture théorique de la parole.

Le nœud obtenu ici présente cette qualité borroméenne qu'aucun rond ne pénètre dans le trou d'aucun autre. Par contre, l'autre qualité « si on en coupe un, tous sont libres » ne s'obtient que si l'on coupe l'un des deux ronds centraux, le rouge ou le vert. La coupure des ronds latéraux ne fait que séparer ce rond, mais de l'autre côté on obtient cette fois un nœud borroméen à trois ronds des plus classiques, présentant les deux qualités sans restriction.



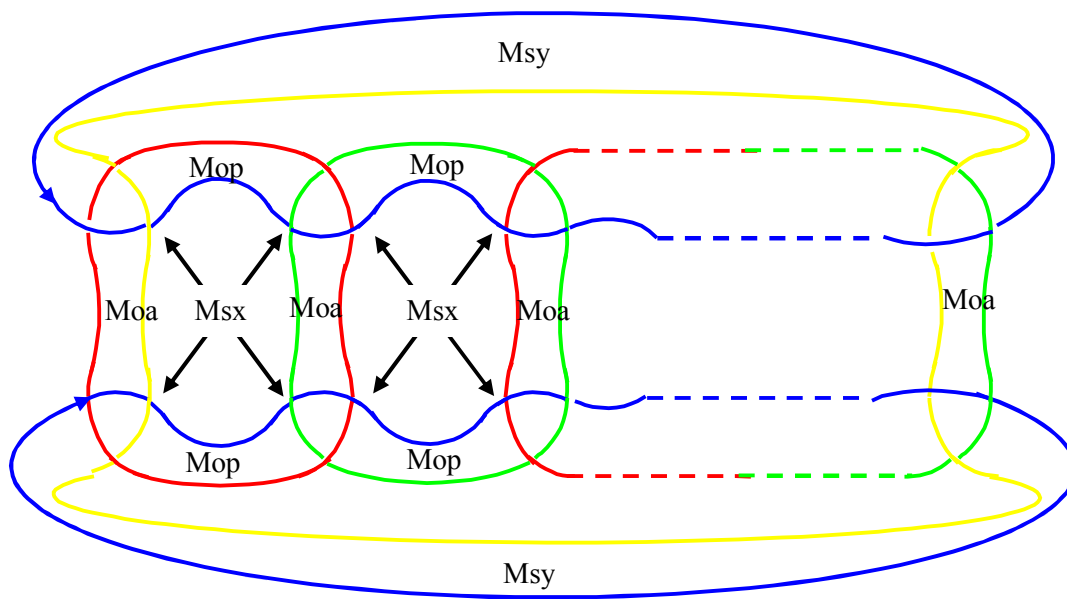
Donc, si, en écartant une des écritures du trèfle, on obtient avec 4 écritures, dont trois sont différentes, un nœud auquel il suffit d'enlever un rond pour obtenir un nœud borroméen, ici, sans écarter aucune des 6 écritures du trèfle, nous obtenons un nœud auquel il faut enlever deux ronds pour obtenir un nœud borroméen. Dans les deux cas, nous devons écarter deux ronds, ce qui semble similaire au fait que de sa structure intrinsèque, l'écriture du nœud borroméen dynamique écarte deux zones hors du passage de la coupure (cf. p.40).

Quoiqu'il en soit, si nous nous en tenons à l'écriture du nœud telle qu'elle est obtenue du raboutage de six trèfles par la méthode indiquée, nous avons obtenu le prototype d'un nœud borroméen généralisé auquel on peut ajouter ensuite autant de ligne « Moa » qu'on veut, en respectant l'alternance, on obtiendra toujours un nœud borroméen vérifiant la première condition (toujours moyennant le retrait du rond jaune) : aucun rond ne pénètre dans le trou d'aucun autre, ce qui écrit la troisième dit-mention. Nous avons une écriture généralisée de la parole, telle qu'elle poursuit son avancée métonymique dans un rapport constant avec la métaphore, le dernier lien permettant toujours le raccord au premier (ce sont les deux ronds bleus latéraux). En quelque sorte, c'est une autre écriture du graphe de Lacan, tel qu'il le présente dans « subversion du sujet et dialectique du désir ». Tel que je l'ai présenté ci-dessus, cette avancée métonymique construite d'une succession de « briques »

reproduisant le premier carré des 4 trèfles fondamentaux, cette avancée s'écrit dans la verticalité. Il suffirait de la basculer d'un quart de tour pour voir s'écrire les lettres à la mode de chez nous c'est-à-dire de gauche à droite. Alors on peut ajouter autant de ligne « Mop » qu'on veut, au lieu des lignes « Moa » de l'écriture verticale. Le passage de « Mop » à « Moa », c'est-à-dire d'un miroir objectif à l'autre, n'est autre chose que le passage de la métaphore à la métonymie tel que j'ai pu l'écrire déjà par le biais de la bande de Möbius. Le miroir subjectif Msx opère une articulation de l'un par l'autre, c'est-à-dire l'usage de la parole tel qu'il produit du subjectif. L'acte de parler en effet produit le sujet : dans sa parole, en tant qu'elle a été entendue et validée par un autre, le sujet, comme dans un miroir, se reconnaît. Cette réponse de l'autre

Tout cela n'est qu'une question de convention. En écrivant mon nœud borroméen généralisé ainsi écrit à l'horizontale, on n'aurait plus de peine à y reconnaître le deux lignes du graphe lacanien, ou encore les deux espaces de Saussure, celui du signifiant en bas, celui du signifié en haut. Mais dans mon écriture plutôt conforme à celle de Lacan, il n'y a que du signifiant : nous avons laissé tombé le signifié, c'est-à-dire la surface, en ouvrant les trèfles et en les mettant en rapport les uns avec les autres, ce qui représente le passage de l'inconscient au conscient, ou encore, la traversée du fantasme par le biais de l'usage de la parole, ou encore par le recours à un autre auquel on s'adresse et qui répond.

Cette réponse qui valide mon propos, elle s'écrit dans le miroir horizontal, occurrence qu'on ne trouve véritablement que dans la pratique de l'analyse. Ce qui n'est habituellement pas entendu, ici, l'est : c'est l'ajout d'un miroir Msy en ligne supplémentaire qui renvoie toujours à l'initiale du propos :



Cette ligne bleue qui assure le caractère borroméen de l'ensemble peut se lire : je vous ai entendu(e). Je peux être d'accord ou non avec le contenu de votre propos, mais il est un fait indéniable c'est que vous l'avez dit. Ainsi le discours courant, celui de la vie quotidienne est-il construit à partir de l'apparence des deux miroirs objectifs. On y confond allégrement vérité et réalité, au non du critère général de l'objectivité. Ça n'empêche pas que ça construit un sujet par l'articulation Msx (miroir subjectif), un sujet par toujours conscient de ce qu'il dit. Ce peut être le sujet du fantasme, en tant qu'il reste inconscient. Ainsi je peux dire « il pleut » alors qu'il fait beau. L'interlocuteur de la vie quotidienne me répliquera que je me trompe, au nom de l'objectivité : il me renvoie une image par l'un des miroirs objectifs. Il me soutiendra

que je ne dis pas la vérité, au sens d'une confusion de celle-ci avec la réalité. Quelque part, ça valide quand même mon discours, et donc ça noue un nœud quelconque, car ça montre néanmoins que j'ai entendu : il y a une réponse, fût-elle contradictoire. La structure de la réponse de l'analyste validera le sujet un poil plus loin, en lui tendant un miroir subjectif Msy, celui de la verticalité de la parole, en tant que, qu'elle soit proférée à l'horizontale (sur le divan) ou à la verticale (dans les échanges quotidiens), elle représente toujours la troisième dit-mention : quoique vous ayez dit, il est vrai que vous l'avez dit. Cette dit-mention est celle du trou, s'opposant à la surface. C'est le décentrement structural de la position de l'analyste par rapport à l'interlocuteur quotidien. A la manière du miroir Msy, cette réponse ne modifie pas le propos initial, elle se contente de le *retourner* (le long de l'axe des y) comme tel, sans changement, contrairement aux autres miroirs qui inversent tous deux dimensions sur trois, permettant d'introduire dans la réponse la modulation particulière de l'autre. Cette réponse mettra l'accent sur l'aspect métaphorique du discours (le long de l'axe y de Jakobson), non par une interprétation sur le contenu mais par une attention attirée sur la richesse de l'énonciation, c'est-à-dire le trésor des signifiants.

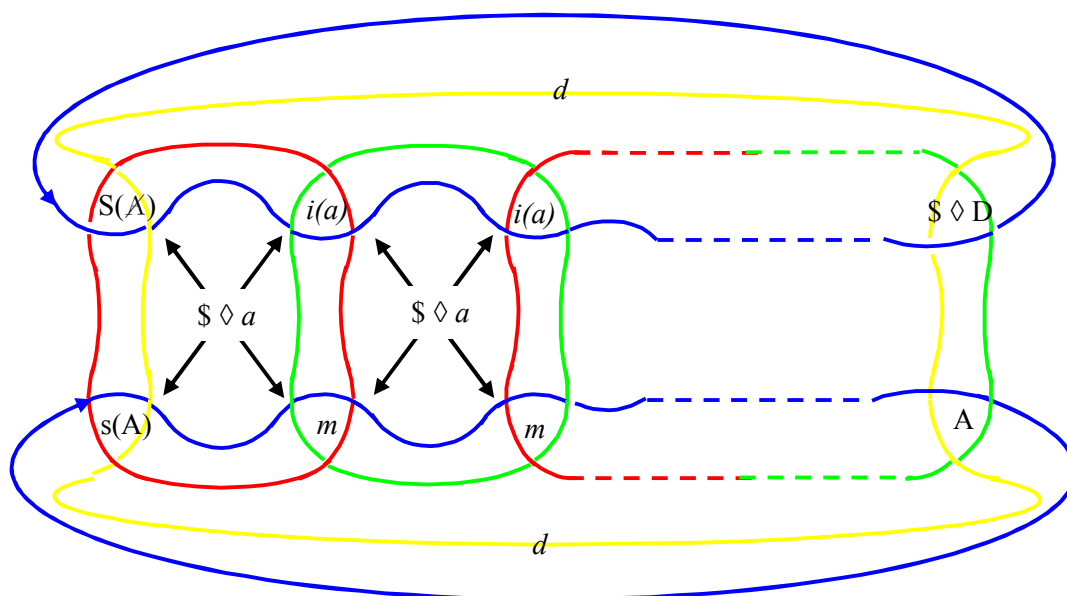
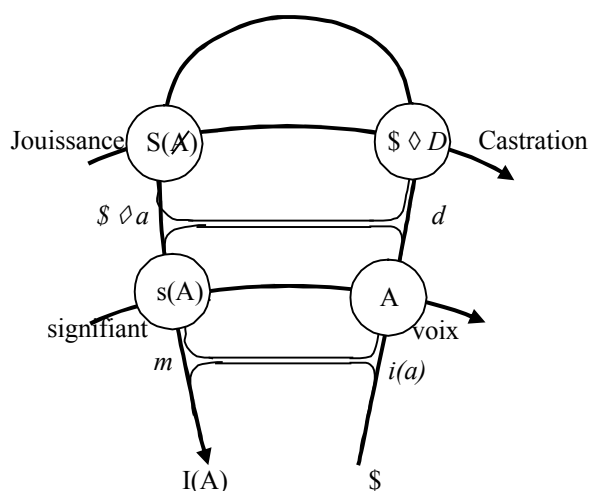
Par cette validation, je pourrai pousser un peu plus loin ma réponse à la réponse de l'analyste. J'ai alors la possibilité de faire un retour métonymique sur la métaphore latente que j'avais ainsi proférée sans m'en rendre compte. Je pourrais par exemple me rendre compte de ce qui m'a poussé à contredire une météo manifeste par un bulletin latent qui reprendrait l'antienne du chanteur de blues : « *sun is shining... but it's raining in my heart* ». Par où se dévoilera la différence entre la vérité et l'objectivité.

Dans cette généralisation, la coupure d'un rond central rouge ou vert ne libère pas l'ensemble. Toute coupure qui laisse intacte d'un côté ou d'un autre la structure minimale à quatre ronds (ou un de ses multiples) ne retire que le rond coupé. Nous sommes en présence d'une structure extrêmement solide qui représente bien la structure du langage tel qu'il se parle dans la névrose commune.

On peut y lire, si on veut, un dépliement de la structure du tore avec les tours de la demande, représentés par les cercles centraux, tournant autour des objets du monde, dont on voudrait bien qu'ils soient ceux du fantasme, contribuant à asseoir le moi, mais fondamentalement insatisfaisants, et le tour supplémentaire du désir qui se lit dans les ronds bleus.

Je rappelle ici que, debout sur un miroir horizontal (Msy), on ne voit pas son image. C'est une jolie métaphore de l'inconscient.

On peut aussi y lire une autre écriture du graphe :



Jouissance \rightarrow castration s'y lit : la structure munie de son rond jaune \rightarrow la structure amputée de son rond jaune. Alors la deuxième ligne du graphe, signifiant \rightarrow voix se lit dans l'opposition entre les traits (qui représentent tous des signifiants) et le vide laissé entre ces traits par la coupure du rond jaune. D'un autre côté, il faut lire aussi chaque double trait comme les deux flèches horizontales du graphe lacanien, même celles qui ici sont verticales. C'est pourquoi la répartition des 4 points principaux du graphe peut aussi se lire dans une rotation de 90° de la structure. Il ne faut donc pas voir la place de A, $\$ \diamond D$, S(A), s(A) comme fixée dans les localités indiquées ci-dessus. C'est une bonne occasion de sortir de l'impression imaginaire que produit toute lecture de graphe, pour ne plus le prendre que comme l'une des possibilités d'écriture du concept.

De plus, ce n'est qu'une possibilité d'interprétation du graphe. Je laisse à chacun la possibilité d'y exercer sa sagacité...

Revenons à présent à la scène de la pratique analytique.

Je repose ma question fondamentale : qu'est-ce qui a produit l'Afrique de mon rêve ? Sachant que je n'ai su qu'après coup qu'il s'agissait de l'Afrique de Joséphine. Et je reviens à ma réponse première, celle qui m'a permis de donner la première interprétation de mon rêve : le signifiant « jumelles », car c'est bien en le prononçant que je me suis rendu compte que ça n'avait rapport qu'aux jumelles dont Joséphine m'avait parlé peu auparavant.

Il est intéressant de noter d'abord ceci : en tant que représentation de mot, « jumelles », c'est un seul mot. Et pourtant, il traduisait, dans la bouche de Joséphine, une image double, c'est-à-dire deux représentations de choses... à moins de considérer la vue de deux femmes semblables côte à côte comme une seule représentation de chose. Toujours est-il que cette opposition entre une unité d'un côté (le signifiant), donnant l'illusion d'une dualité et de l'autre, une dualité s'interprétant spontanément comme une unité, cette opposition se laisse volontiers lire comme celle du bord et de la surface, de l'une dimension aux deux dimensions. C'est le genre de choses apparemment sans grande portée qu'il faut cependant avoir présente à l'esprit lors de la théorisation.

« Jumelles » comme signifiant sera représenté par un bord unique délimitant une surface ayant forcément deux dimensions, et accueillant l'image de deux personnes, dont on pourra dire que l'une est sur une face, l'autre, sur l'autre face. Mais on pourrait aussi bien dire que « jumelles » est un bord délimitant une seule surface : l'image des deux jumelles. Les deux sont vrais, et c'est d'ailleurs pour cela que mon rêve déroule en plusieurs séquences, comme pour développer dans le temps ces deux possibilités. En effet dans la première séquence, il y a clairement deux faces, puisque je discute avec mon « chef » le bédouin. Lui et moi, nous nous distinguons clairement quant à notre opinion sur le rapport litigieux, même si dans un deuxième temps je me rends à ses raisons. Dans la seconde séquence au contraire, les deux jumelles sont là en même temps, font la même chose, présentent le même attribut frontal bizarre. Visiblement, ce n'est que le développement imagé de l'entendu « jumelles ». C'est d'ailleurs ce qui m'a fait interpréter mon rêve dans le sens de mon transfert à Joséphine, et, par voie de conséquence, qui m'a fait comprendre que les deux personnages séparés, l'agent secret moi-même et le bédouin, pouvaient bien être qu'une seule et même personne, moi dialoguant avec mon surmoi. Enfin la dernière séquence participe des deux options : je suis aussi en dialogue avec mon surmoi, mais celui-ci n'apparaît pas séparé. La responsabilité ou l'irresponsabilité dans l'épidémie de Sida incombe à la même personne. Cependant ce n'est pas moi qui en décide, mais l'objectivité biologique et l'erreur commise par d'autres dans sa recherche. La coupure a changé de lieu, mais elle semble ne pas choisir entre l'option de la première et celle de la deuxième séquence : les attributs sont à la fois bien séparés et portant sur la même personne. En somme il y a deux faces, mais c'est la même.

Mon rêve développe donc trois options quant à la mise en images du signifiant « jumelles », dont on voit qu'il est finalement le porteur d'une problématique non explicitement énoncée : celle de la coupure. Sans être énoncée, elle s'affiche clairement dans la deuxième séquence, aux côtés de l'option « non coupure » (les jumelles à antennes), ceci expliquant vraisemblablement cela. Au fond, le signifiant « jumelles », ce n'est pas autre chose que la bande de Möbius : à partir de ce signifiant, on peut développer au moins trois points de vue, à une ou deux dimensions.

Bref, après ces rappels un peu fastidieux, je fais remarquer que le début de ce que j'ai présenté de l'écriture nodale n'écrivait qu'une reconstitution du travail du rêve. Il s'agit à présent de trouver une écriture du travail de l'interprétation. J'en ai évoqué une initiale par l'écriture de la coupure qui, changeant de sens et de lieu, se recoupe, en correspondance avec ma théorie du nœud borroméen à trois. Voyons à présent ce que ça donne avec le nœud borroméen généralisé.

Le travail du rêve, je l'ai présenté comme une ouverture des trèfles qui, en se mettant en rapport les uns avec les autres, tentaient de créer du trou. Nous avons l'échec auquel ça

pouvait aboutir, dans le cas d'oubli du 4^{ème} point de vue, celui du miroir horizontal. Le nœud borroméen généralisé crée donc du trou. En fait, c'est ainsi que je pourrais présenter toute cette histoire car, en deçà des multiples reconstitutions hypothétiques des rêves, il faut bien se rendre compte que tout cela n'est que récit, et récit de récit, c'est-à-dire, du signifiant. Autrement dit, nous n'avons que faire de la surface. Nous pouvons nous contenter des bords et de leur traduction en termes de ficelles, c'est-à-dire en définitive, de traits qui font coupure. Ils font coupure mais cette coupure qui ne cesse de se recouper engendre du nœud, c'est-à-dire une surface due aux croisements.

Mais de cette surface, nous ne savons rien, bien qu'elle soit nécessairement engendrée par les croisements des coupures, c'est-à-dire par le nœud. Je propose de considérer que la parole a ouvert les différents trèfles des rêves pour établir des liens entre eux, à conditions de faire le tour de tous les points de vue, c'est-à-dire à partir d'un minimum de trois lignes de deux trèfles. Le nœud borroméen généralisé qui s'en construit écrit le récit du rêve de Joséphine non tel qu'elle l'a énoncé (c'est impossible) mais tel que je l'ai entendu à mon propre insu... ce dont je ne suis averti que par mon propre rêve, qui n'est lui-même connu que par le récit que j'en fais, qui est déjà une interprétation. S'ensuit un deuxième tour d'interprétation par Joséphine qui me fournit l'interprétation (insue par elle) de mon rêve. Ce en quoi il est impossible de penser tous ces éléments comme s'ils étaient séparés. Il est clair que tout cela se noue en un seul nœud, auquel je peux ajouter, si je veux, les interprétations qui me sont venues à la suite de celles de Joséphine. Je pourrais y ajouter aussi les rêves suivants qui nous ont noués de semblable façon, leurs interprétations etc.... bref il y a un moment où il faut choisir et trancher.

Un fois la structure établie dans son registre mathématique, il faut choisir comment nommer chaque brin, en fonction de la façon dont il s'articule avec ses voisins et finalement, tous les autres. L'énorme travail préparatoire que j'ai exposé à partir de bande de Möbius va y servir, en tenant la bande de Möbius homogène pour une écriture du trèfle. Mais la complexité de l'affaire, malgré la précision de la structure topologique, ne permet pas d'éviter un saut par lequel il faut s'autoriser quelque arbitraire.

On y lira les différentes métaphores, y incluses les interprétations, sur toutes les lignes parallèles, qu'elles soient horizontales ou verticales ; on y lira aussi comment ces métaphores se dévoilent dans une succession métonymique, le long des fils coupures se refermant sur eux-mêmes afin de produire des signifiés qui ne sont pas inscrits ici. Seuls comptent les signifiants.

On y lira comment le signifiant « grises et frisées » s'inscrit au niveau du rond jaune qui va circuler jusqu'à l'analyste, de concert avec le rond bleu portant le signifiant « jumelles » (toutes ces localisations se discutent) : c'est ce qui va provoquer mon rêve. « Jumelles » était l'évidence qui m'avait permis d'interpréter mon rêve, c'est pourquoi j'ai choisi le rond bleu plutôt que le rond jaune. Sur ce dernier, j'ai placé l'attribut « grises et frisées » du fait de sa transformation en « café au lait » : il a fallu beaucoup de travail pour parvenir à ce déchiffrement. La cause du désir qui est toujours inconsciente, l'objet *a*, supporte plus volontiers cette nomination qui tombera au bout de l'interprétation : elle n'a plus de nécessité.

J'ai placé deux traits bleus pointillés qui séparent les récits de rêve de leurs interprétations. Dans cette disposition, ce sont les interprétations qui ont permis de transformer les lettres des rêves en signifiants sur l'ensemble la structure. En vocabulaire topologique, ce sont les ouvertures pratiquées dans les trèfles et leurs mises en continuité, d'un trèfle à l'autre, de façon métaphorique et métonymique, créant un nœud borroméen. Autrement dit, il s'agit du passage de l'homogène à l'hétérogène.

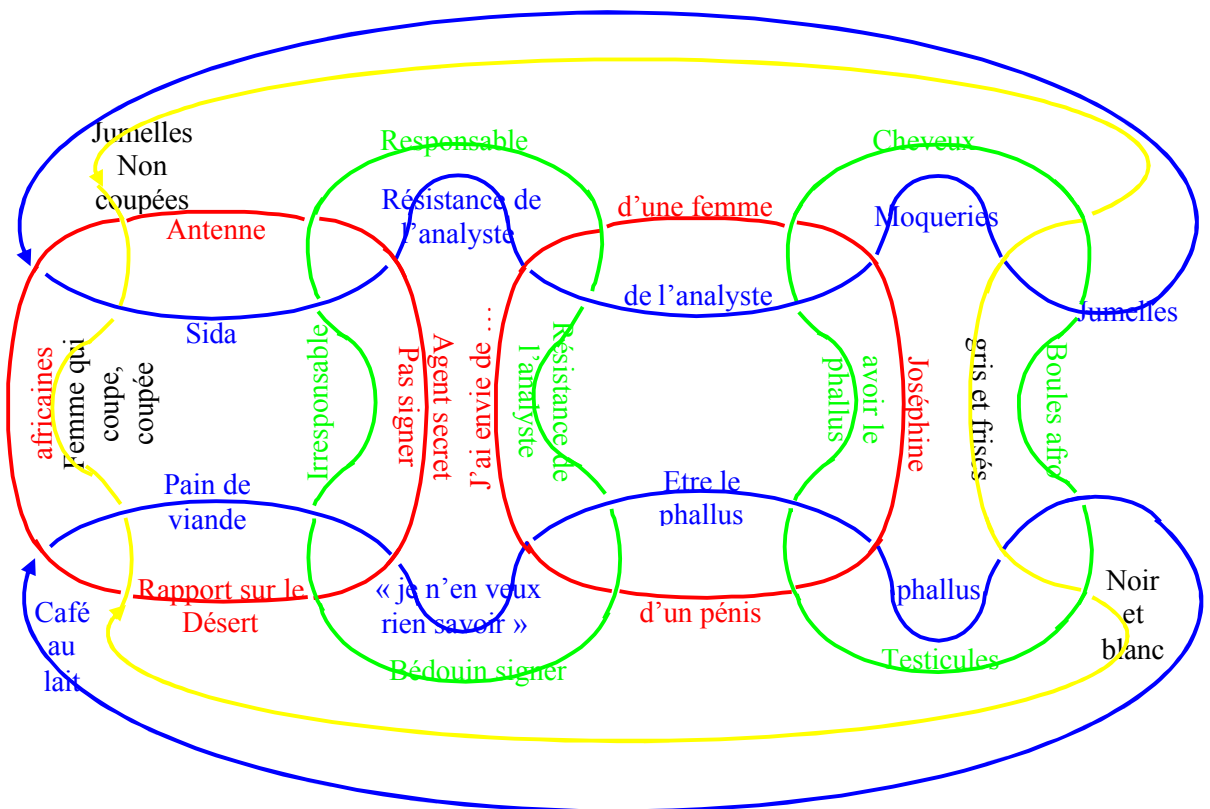
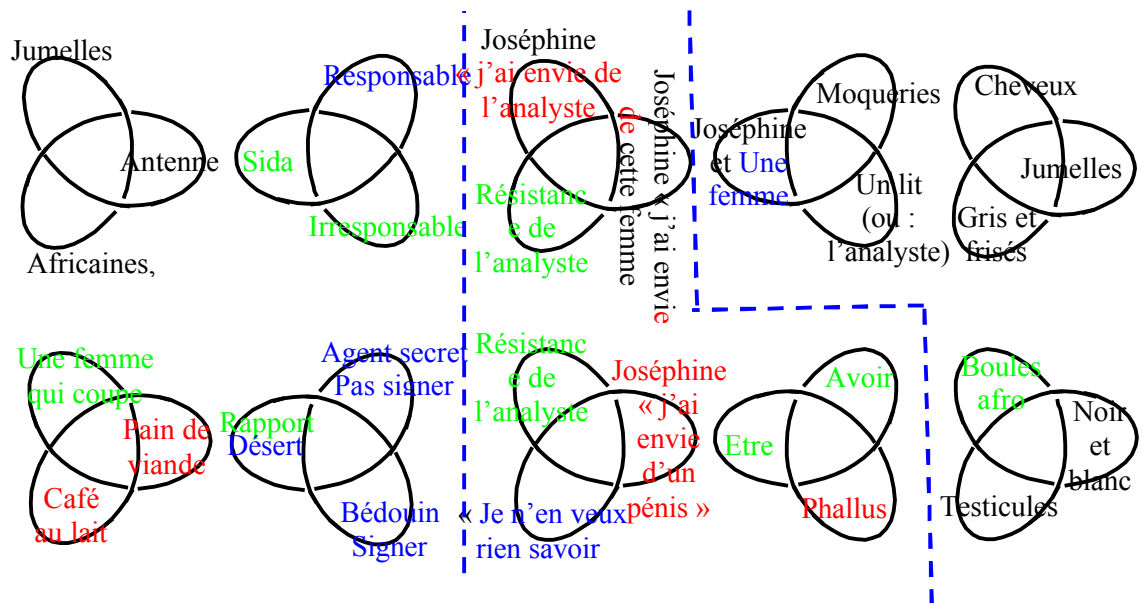
Bien entendu, ces interprétations sont venues dans le discours de Joséphine de manière tout à fait spontanées. On pourrait donc dire qu'elles sont apparues d'emblée sous forme de

signifiant. Je reconstitue néanmoins leur positionnement en trèfle pour qu'on puisse saisir le passage du trèfle au nœud borroméen dans son ensemble. Que ces formules aient été là présentes, comme interprétations latentes, ou qu'elles aient été créées au moment même de l'énonciation n'a que peu d'importance. Seul compte le résultat d'ouverture et de liaison que cette énonciation a permise.

La mise en forme topologique amène parfois des résultats surprenants. C'est bien là son intérêt. Ainsi voit-on se dessiner, par la mise en continuité, un rond rouge qui décline le désir de Joséphine, tandis qu'un autre rond rouge en fait le pendant, rendant compte du désir de l'analyste, se manifestant sous la forme du désert d'Afrique. Un rond vert, côté Joséphine, se ferme sur la signification du phallus, mettant en continuité les signifiants qui en ont progressivement dévoilés le signifié. Un autre rond vert, côté analyste, décline de même son désir mâtiné de résistances quant à ce désir doublement décliné à la façon de Joséphine elle-même : à son désir d'avoir l'analyste comme objet de son désir, répond l'hésitation à signer le rapport, l'erreur d'analyse quant à la responsabilité. A son désir d'avoir son corps pour phallus répond la problématique de la castration sous la forme du clivage entre une femme qui coupe (et donc serait coupée : en coupant, elle présentifie la castration, le fait qu'une femme est toujours coupée) et des jumelles arborant manifestement leur déni de castration.

Plus tard, c'est le retour du signifiant « jumelles » qui va provoquer l'interprétation décisive : « boules afro » devenant aussitôt « testicules » et « phallus » par accolement métonymique avec le corps de l'analyste. Voilà donc l'esquisse du rond vert, via le rond rouge du désir de Joséphine, qui va aller se nouer avec celui de la résistance de l'analyste. Ce dernier, l'ayant entendu inconsciemment, résiste autant à se trouver l'appendice d'une femme (être le phallus) qu'à être l'objet de son investissement libidinal (l'avoir pour elle).

Le rond bleu du dessus, véhicule du signifiant « jumelles » sera décliné selon les diverses modalités du surmoi : moqueries, menaces sur la sexualité (Sida), mais aussi corps interdit à désirer (l'analyste). Il véhicule ainsi le signifiant de la coupure comme telle : celle entre une jumelle et l'autre, qui n'est que voile sur la coupure fondamentale de la castration, entraînant le clivage du sujet. Parce qu'il y a de la menace, il y a protection, refoulement et donc coupure du sujet en deux entre la moitié qui désire et celle qui condamne. Le rond bleu du dessous, métaphore « café au lait » de l'initiale « grises et frisées » transformée inconsciemment en « noir et blanc » représente au contraire ce qui serait une unité mythique du sujet : plus de coupure entre le noir et le blanc, plus de clivage, plus de castration. Ainsi ce rond décline-t-il les diverses acceptions du phallus, sous forme de pain de viande, de corps de l'analyste qui « est » le phallus, non sans inclure au passage un « je n'en veux rien savoir » qu'il n'est jamais possible d'éliminer complètement.



J'ai donc soumis ce texte à Joséphine. C'est la moindre des choses. Je répète qu'il ne s'agit pas d'elle puisque ce n'est que ce que j'en ai entendu, tel que mon inconscient l'a transformé. Et pourtant il s'agit de *ma* relation transférentielle à elle. Elle y est donc quand même, quelque peu, malgré elle, et malgré moi. Je ne saurais néanmoins publier sans la permission qu'elle m'a accordée sans problème. Je passe pour l'instant sous silence les effets que ce texte a pu avoir dans le cure. Sans doute devrais-je en faire un texte ultérieurement.

Je le soumetts à présent à votre appréciation, lecteur, dans l'espoir que ceci ne reste pas lettre morte dans le domaine public, c'est-à-dire que j'en ai quelque retour.

Paris, dimanche 11 septembre 2005 (après un an et demi de travail sur ce texte)